

## Présentation : Signification et portée des modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

Jean Mathiot et Robert Nadeau

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027484ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027484ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mathiot, J. & Nadeau, R. (1998). Présentation : Signification et portée des modèles d'évolution en économie et en sciences sociales. *Philosophiques*, 25 (2), 151–161. <https://doi.org/10.7202/027484ar>

*ARTICLES*

**SIGNIFICATION ET PORTÉE DES MODÈLES D'ÉVOLUTION  
EN ÉCONOMIE ET EN SCIENCES SOCIALES**

**PRÉSENTATION**

PAR

**JEAN MATHIOT ET ROBERT NADEAU**

Lors d'une journée d'études organisée le 26 février 1997 par le Séminaire d'épistémologie comparative du Département de philosophie de l'Université de Provence (Aix-Marseille I), plusieurs chercheurs issus de disciplines différentes (économie, sociologie, philosophie) se sont brièvement retrouvés, le temps d'un débat argumenté (et présidé par Yves Duroux — CNRS, Paris) sur l'usage et la portée des modèles évolutionnaires — terme préféré ici pour sa neutralité à celui d'*évolutionniste* qui semble nous vouer à un choix de doctrine — dans les sciences sociales. C'est à l'ensemble de ces contributions sauf une, à savoir celle d'Alain Leroux, publiée indépendamment, que nous donnons accès dans le présent numéro thématique.

Pour avoir les uns et les autres eu à connaître de tels modèles dans leurs disciplines respectives, les participants sont venus afin d'interroger un usage effectif de tels modèles beaucoup plus que pour en établir à nouveaux frais les conditions. La question qui fit donc le lien entre tous fut à peu près celle-ci : que pense-t-on lorsqu'on introduit l'évolution dans un raisonnement économique ou sociologique ?

Cette question a naturellement deux versants : que pense-t-on par rapport à ce qui fonctionne comme modèle, à savoir la théorie biologique de l'évolution, notamment dans la version darwinienne et néodarwinienne de la sélection naturelle ? Mais aussi, en aval en

quelque sorte, que pense-t-on comme effet de l'usage de ce modèle, et quelles transformations attendre dans la discipline d'accueil de cet usage ?

Ces deux versants justifient le partage, un peu formel, des contributions à ce débat en deux demi-journées : la question critique adressée au modèle d'une part, l'analyse de ses effets et de ses justifications dans ses domaines d'importation d'autre part. Sans doute, les atouts reconnus à une rationalité évolutionnaire, et attribués à son terrain biologique d'origine, devraient se retrouver dans les effets. Il a semblé préférable de ne pas préjuger de ce rapport, au risque, peut-être, de laisser ouverte une question que ne manque pas de faire émerger la frustration de cette attente. Faut-il préciser que cette frustration est en fait apparue la règle plutôt que l'exception ?

Du côté de la critique en amont, Maurice Lagueux (Université de Montréal) interroge le rapport entre sélection naturelle et rationalité ; Pierre Livet (Université de Provence) met également à l'épreuve évolution et rationalité comme deux orientations proposées dans la théorie des jeux, et dont il compare les atouts respectifs, tandis que Jean Mathiot (Université de Provence) interroge les espoirs placés, à tort ou à raison, dans un modèle darwinien d'évolution pour penser les phénomènes de convergence.

La théorie économique avec Alan Kirman, directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, la sociologie de Norbert Elias avec Roger Cornu (Université de Provence), la doctrine sociologico-économique de F. A. Hayek, enfin, avec Robert Nadeau (Université du Québec à Montréal) fournissent en aval des exemples privilégiés d'une épreuve par les effets.

Il était prévisible que le schématisme de ce programme initial dût éclater devant l'ampleur et la diversité des questions critiques. Car, après tout, il n'existe pas un modèle d'évolution préalablement assuré de son identité et de ses atouts, qui ne serait confronté qu'à des objets d'application. Lui-même est objet de discussion, de remise en question, comme on le voit avec les différentes versions de la postérité du darwinisme. Par ailleurs, l'usage de concepts évolutionnaires dans les différentes sciences sociales pose autant de questions lorsqu'il est revendiqué comme un succès (par exemple, chez Hayek ou chez Elias) que lorsqu'il semble entravé dans sa mise en œuvre.

L'intérêt des contributions qu'on va lire tient précisément, semble-t-il, à la liberté que chacun a prise de poursuivre jusqu'au bout son questionnement initial, sans se préoccuper de se référer à un quelconque modèle standard de l'évolution ni à des critères prédéfinis de validité de l'usage qui en est fait.

Ce balayage des questions, loin d'aboutir à une dispersion, semble au contraire mieux expliciter ce qui est, dans des ouvrages plus spécialisés, maintenu à l'état latent. Pour ne prendre qu'un

exemple, la distinction opérée par Alan Kirman entre une économie considérée comme un processus illimité dans le temps et dans ses transformations, et une économie considérée comme un système descriptible seulement à partir de l'analyse de ses états successifs d'équilibre, concerne la définition même de l'économie. L'usage de concepts évolutionnaires sert ici manifestement de révélateur d'enjeux qui dépassent la simple réflexion méthodologique. Ce genre de conclusion, que l'on trouvera également dans d'autres contributions, témoigne de la valeur de suggestion qui se dégage de cette liberté de ton : chacune des conclusions est comme une invitation à son approfondissement.

Si chaque contribution suggère ainsi au lecteur de poursuivre dans la direction qu'elle indique, l'ensemble témoigne de quelques fils conducteurs communs qui méritent d'autant plus d'être remarqués que rien ne les avait suggérés, et encore moins imposés, lors de l'organisation de ce débat.

Le premier de ces fils conducteurs paraît être une sorte de mise à distance de la biologie comme telle. Que l'enjeu de l'évolution ne s'identifie pas à l'usage d'un modèle spécifiquement biologique mérite d'être souligné. Historiquement d'abord : qu'il s'agisse de sociologie ou d'économie, le temps du modèle de l'organisme a vécu. Marshall illustre partiellement encore un tel souci en économie, de même que la pensée de la temporalité de l'organisme vivant hante Spengler ou Toynbee. Cette époque est révolue, et même, semble-t-il, depuis longtemps. Aujourd'hui, c'est à un autre niveau que se situe l'emprunt. Il ne paraît plus nécessaire d'assimiler la réalité sociale à la réalité organique pour pouvoir emprunter avec profit les schémas biologiques de l'évolution.

Sans doute la question renaît-elle comme question de la correspondance entre concepts biologiques (gènes, hérédité, mutations, environnement, spéciation, etc.) et concepts économiques ou sociologiques. Curieusement pourtant, cette question ne semble pas préalable. Elle surgit plutôt lorsqu'une première tentative d'user du modèle formel de l'évolution par sélection naturelle rencontre une limite. C'est au moment où la *transposition* devient nécessaire que surgit alors, paradoxalement, le problème de cette traduction. Mais ce moment de la transposition n'est pas premier ; il est plutôt le moment où justement s'impose à nouveau la différence d'objets, signe donc de la mise en défaut d'une communauté de problématique à laquelle le thème de l'évolution et de la sélection naturelle ouvre un droit sans barrière. La chose n'est pas étonnante si on se souvient qu'entre les sciences sociales et la biologie — prise en ce sens —, le commerce n'a jamais cessé dans les deux sens, ce que Hayek, du reste, met bien en évidence. Le darwinisme — et le concept de sélection naturelle — est ici assez naturellement le carrefour de cette circulation librement croisée.

Ce qui caractérise néanmoins la période actuelle est le fait que, si nous admettons ce droit de libre circulation, nous sommes moins capables que par le passé de lui donner un contenu. De Botero à Benjamin Franklin, puis à Malthus et à Darwin, le thème de la population et du déséquilibre s'est déplacé d'un champ à l'autre en toute impunité et en toute transparence. En est-il de même pour l'évolution ? Malgré les affirmations de F. Hayek<sup>1</sup>, qui croit voir dans l'évolution un thème issu des sciences sociales, l'originalité biologique du concept est à la fois incontestable et, pourtant, reste encore partiellement source d'énigmes. Nous acceptons certes l'idée de sa libre circulation entre les disciplines, mais nous ne sommes pas d'accord sur le contenu de ce qui circule.

D'où un deuxième fil conducteur, venant guider et prolonger ce premier pas qui nous libère d'une exigence d'analogie étroite avec la biologie. À un niveau plus élevé que celui d'une correspondance d'objets fonctionnerait un schéma de processus échappant à l'empire d'une construction rationnelle. L'acceptation de cette opposition massive entre, d'une part, un processus guidé par une visée rationnelle à la fois analytique et prédictive et, d'autre part, un processus réglé *a posteriori* par l'effet en retour de ses propres résultats, indépendamment de tout plan et de toute anticipation de ces résultats, semble assez largement partagée pour fédérer l'ensemble des réflexions sur le sens et l'intérêt des modèles évolutionnaires.

On peut concevoir cette économie de l'hypothèse de rationalité comme l'émergence d'un substitut inintentionnel des processus intentionnels. Dans le prolongement de cette démarche, on peut valoriser les avantages de cette substitution et espérer ainsi se décharger sur les mécanismes sélectifs de charges attribuées à la rationalité. La perspective hayékienne, et la théorie des jeux suivent précisément cette ligne.

- 
1. Voir *Droit, législation et liberté, une nouvelle formulation des principes libéraux de justice et d'économie politique*, Paris, PUF, vol. 1 : *Règles et ordre*, 1980, p. 26. Par ailleurs, Hayek est le premier à reconnaître que les sciences sociales, qui, comme c'est le cas patent de l'économique, sont aux prises avec des phénomènes complexes, ont de plus fortes affinités méthodologiques avec, en particulier, la biologie de l'évolution qu'avec la physique. Il écrit à ce propos : « *(T)he existence of structures with which the theory of complex phenomena is concerned can be made intelligible only by what the physicists would call a cosmology, that is, a theory of their evolution. The problem of how galaxies or solar systems are formed and what is their resulting structure is much more like the problems which the social sciences have to face than the problems of mechanics ; and for the understanding of the methodological problems of the social sciences a study of the procedures of geology or biology is therefore much more instructive than that of physics.* » (F. A. Hayek, « Notes on the Evolution of Systems of Rules of Conduct [The Interplay between Rules of Individual Conduct and the Social Order of Actions] » dans *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, Londres/Chicago, Routledge & Kegan Paul/The University of Chicago Press, 1967, p. 76) Incidemment, la contribution de Robert Nadeau au présent numéro thématique fournit une analyse qui replace cette affirmation dans son contexte et vise à en clarifier la portée.

Alors que cette approche est très largement reçue, on trouvera ici, sur des bases très diverses, voire opposées, des éléments critiques qui obligent à l'interroger. Non seulement les mécanismes sélectifs ne peuvent qu'artificiellement être mis en concurrence avec des procédés rationnels, mais il n'est pas sûr qu'ils aboutissent à des résultats semblables. Une évolution par sélection peut privilégier des résultats qu'aucune économie ou sociologie n'acceptera d'appeler optimaux ni même rationnels, comme le montrent l'économie industrielle ou même la théorie des jeux (voir les travaux de Weibull, souvent évoqués ici). On peut donc soupçonner que la rationalité doive déjà être présente en sous-main pour être retrouvée au terme d'une simple sélection. Ce soupçon, du reste, ne saurait épargner les concepts biologiques d'évolution eux-mêmes.

Du même coup, l'idée d'un relais avantageusement pris par une évolution de type sélectif sur une rationalité sociale « constructive » devient difficile à justifier. Ne se trompe-t-on pas de siècle et ne transpose-t-on pas abusivement à l'évolution les privilèges que l'empirisme anglais du dix-huitième siècle conférait à la *nature* sur la *raison* ? Le privilège de la nature pouvait alors s'analyser comme son opération invisible, agissante à un autre niveau que celui des résultats, mais aboutissant à des résultats semblables (finaux) ; l'évolution ne comporte aucunement cette facilité d'une causalité occulte mais substantielle, représentable comme agissant en sous-main et venant se substituer à la raison.

Faut-il dire pour autant que l'évolution sélective s'ajoute à la nature ? La question est débattue ici et tranchée en des sens différents selon les contributeurs, semble-t-il. De la thèse consensuelle que la sélection relève d'un type de mécanisme distinct d'une instruction déterministe (Darwin contre Lamarck), on peut en effet tirer deux conclusions inverses : soit la sélection vient *en addition* à un processus naturel, soit elle implique qu'on en *bouleverse* en totalité la conception. Dans les deux cas, on constate qu'on ne peut voir à l'œuvre deux procédés aboutissant au *même* résultat final (un optimum). La symétrie de l'intentionnel et de l'inintentionnel est toujours boîteuse quand il s'agit d'évolution.

En faveur de la seconde réponse, on peut noter que le rapport entre sélection et rationalité ne peut se limiter au thème de l'optimalité. On sait, d'une part, que celle-ci n'est pas un résultat à attendre inconditionnellement de l'évolution sélective ; d'autre part, la sélection donne un sens à une autre version de la rationalité économique, plus globale celle-là : l'économie des coûts, c'est-à-dire des moyens<sup>2</sup>. La sélection étant par ailleurs gaspilleuse de la vie, c'est

2. C'est, en particulier, le sens ultime que Darwin donne à l'explication sélective de la fabrication des cellules hexagonales des ruches chez les abeilles, ou encore des organes complexes, le bricolage de l'évolution récupérant tous les moyens disponibles et les rendant même récupérables, facilitant ainsi la genèse des fonctionnalités.

à un remaniement global de la rationalité qu'il faudrait ainsi se résoudre pour comprendre cette nouvelle cohérence.

C'est donc, logiquement, un troisième ordre de questions qui sous-tend la critique et doit la mener éventuellement à une issue moins négative. S'il est vrai, par exemple, qu'en théorie des jeux, l'issue des changements « évolutifs » des stratégies dépend essentiellement de la structure qu'on s'est donnée au départ, il est flagrant que l'on retombe ainsi sur un mécanisme déterministe dont les conditions initiales redeviennent décisives pour le devenir du système considéré. L'application d'un modèle d'évolution tuerait donc ce qu'il y a d'indéterministe dans l'évolution — caractère pourtant essentiel dans la filiation darwinienne. C'est la même contradiction qui affecte la notion, paradoxale, de *stratégie évolutionnairement stable* de J. Maynard-Smith qui vient clôturer comme définitif, *au nom de l'évolution*, l'état d'un système.

Ces contradictions, soulignées par plusieurs des présentes contributions (ici encore, sans aucune concertation et, répétons-le, sur des bases interprétatives fort différentes), sont peut-être le troisième fil conducteur que l'on trouvera ici pour une investigation sur l'usage des modèles évolutionnaires. Tiennent-elles à la simple imperfection qui s'attacherait au principe même d'une mise en œuvre d'un modèle en raison du péché originel de l'emprunt ? Rien ne semble ici confirmer une telle hypothèse. C'est plutôt que l'on ne prend pas le problème d'assez haut. C'est, au contraire, à l'approfondissement d'une nouvelle articulation entre ce qu'on peut appeler un horizon indéterministe et un jeu de déterminations dans le temps qu'il faut procéder. Ici encore, la biologie peut être invoquée : mais c'est moins comme archétype que comme témoin d'un problème épistémologique tout simplement *commun* aux sciences concernées. Si l'évolution n'est plus aux frontières de la connaissance, selon le mot de Jacques Monod, c'est que le jeu du hasard et de l'imprévisible doit être réintégré au cœur de la connaissance. On a bien, alors, un problème épistémologique général à résoudre, dont les difficultés ne tiennent plus à des phénomènes de transfert locaux entre domaines d'objets différents<sup>3</sup>.

---

3. Cette discussion de l'enjeu épistémologique — et non théorique au sens étroit lié à un domaine d'objets — de l'évolution importe, car si on peut en conclure que l'opération de traduction entre le biologique et l'économique n'est pas une opération pertinente pour capter cet enjeu, on peut même aller plus loin en soutenant que cette traduction, si on la prenait comme un préalable, n'aurait que des effets négatifs en assimilant ce qui ne doit pas l'être. Car, dans ce cas, la traduction ou la correspondance n'est alors plus porteuse de ce qui est utilement commun aux deux problématiques. Elle n'est plus qu'une assimilation fautive d'objets différents. Chercher, par exemple, à tout prix à quoi correspondent donc en économie les gènes de la biologie risque alors de n'être qu'une fausse piste. Cette remarque a son importance, notamment pour la théorie des jeux qui tente une mise en correspondance rigoureuse de concepts comme ceux de reproduction, mutations, etc. avec ses propres concepts.

Les remarques précédentes ne visent qu'à introduire à la lecture des contributions qui suivent et que l'on résumera maintenant à grands traits en terminant cette introduction. Maurice Lagueux, dans sa contribution intitulée « Rationalité et sélection naturelle en économie », pose précisément la question de savoir à partir de quel moment on peut considérer une explication comme spécifiquement *darwinienne*, c'est-à-dire spécifiquement sélective. Si les feuilles d'un arbre poussent régulièrement sur son pourtour du fait que le Soleil est le facteur de leur croissance, pour reprendre un exemple fameux de Milton Friedman, faut-il parler d'adaptation des feuilles et de répartition optimisée par sélection ? En répondant par la négative, Maurice Lagueux montre l'incompatibilité des deux séries explicatives et, selon lui, l'impropriété de la seconde lorsque la première est possible. Il ouvre donc la question cruciale de l'extériorité des deux séries ; une conséquence s'en dégage immédiatement, qui oblige à contester la symétrie que Milton Friedman croyait pouvoir tirer de son exemple, entre un modèle *intentionnel* de croissance active des feuilles et un modèle *inintentionnel* d'adaptation passive à l'exposition au Soleil. La symétrie serait doublement fautive : d'une part, le processus de croissance n'a rien qui soit assimilable à de l'intentionnel ; d'autre part, il n'aurait rien non plus d'une adaptation passive par sélection. En concluant ainsi que sélection et processus déterministe sont réellement hétérogènes, Maurice Lagueux établit l'irréductible spécificité d'un argument sélectif, et ainsi l'impossibilité de le penser sur la base d'une identité de résultats avec d'autres processus. En économie, l'argument sélectif ne saurait donc concerner, selon Maurice Lagueux, que l'irrationnel que comportent les processus auxquels participent les acteurs économiques.

C'est aussi, en définitive, à l'échec d'une substitution de l'argument sélectif à un argument par la rationalité que conclut Pierre Livet, au terme d'une analyse des ambitions de la théorie des jeux évolutionnaires dans sa contribution intitulée « Jeux évolutionnaires et paradoxe de l'induction rétrograde (*backward induction*) ». Un jeu évolutionnaire au sens moderne étudie des populations de joueurs dotés d'une stratégie ou d'un ensemble de stratégies qui sont des programmes, à la différence de la version raisonneuse qui donne aux joueurs la faculté d'anticiper sur les stratégies des autres joueurs et de régler la formation de leur stratégie sur le résultat de l'emboîtement des interactions virtuelles qu'ils imaginent : ainsi en est-il dans le raisonnement rétrograde. Binmore et les partisans des jeux évolutionnaires pensent tout d'abord obtenir de la logique évolutionnaire un mode d'accès aux équilibres de Nash (qui, comme on sait, ne comportent pas en eux-mêmes l'indication du chemin qui y mène) ; ils espèrent aussi retrouver les résultats de la version raisonneuse sans avoir besoin de créditer les joueurs de capacités cognitives complexes et irréalistes. En outre, ils pensent dépasser le modèle des équilibres de Nash et échapper aux paradoxes des

résultats des équilibres épistémiques produits par les raisonnements en boucle de la *backward induction*. Sur tous ces points, Pierre Livet montre que ces espoirs sont exagérés. L'approche sélective n'obtient, en effet, les résultats invoqués qu'en fonction de la dynamique réplivative choisie au départ. De plus, il n'y a pas nécessairement coïncidence entre les stratégies évolutionnairement stables et les stratégies sélectionnées.

Élargissant le propos, Pierre Livet suggère une comparaison systématique entre une approche évolutionnaire et une approche par équilibres interactifs, permettant d'aller au-delà des équilibres de Nash par le jeu des révisions virtuelles imaginées par les agents. Sans doute a-t-on quitté alors les raisonnements à partir des informations prises comme données. De telles révisions *actionnelles* mettent assurément en jeu une nouvelle forme d'incertitude sur le contexte de l'action. Mais Pierre Livet propose justement de comparer cette incertitude avec celle que tout modèle d'évolution met en œuvre. Selon ce point de vue, un modèle évolutionnaire ne mobiliserait pas moins que l'approche par la rationalité interactive l'incertitude du contexte. Il aurait, en revanche, l'inconvénient de ne pas en faire bénéficier les joueurs. Ainsi peut s'inverser, en quelque sorte, le privilège revendiqué par l'approche évolutionnaire dans le cadre de la théorie des jeux par rapport à leur version *raisonneuse*.

La contribution de Jean Mathiot, « Évolution, sélection, information. La question de la convergence », reprend sous une autre forme la question de l'hétérogénéité de l'évolution sélectionnante darwinienne par rapport à la représentation de la convergence d'un processus. On ne peut y voir un processus convergeant sur un optimum. Les trois termes manquent : le critère (l'utilité) n'est jamais fixé, de sorte que l'optimalité n'est jamais repérable comparativement, encore moins comme principe de choix ; la convergence n'a pas de sens comme terme d'aboutissement et ce qui invalide la notion de stratégie évolutionnairement stable ; la notion de processus même, enfin, est mise à mal dans le schéma darwinien. Cela, bien entendu, invalide aussi des cadres comme la théorie des jeux pour servir d'espace d'interprétation d'un modèle d'évolution. Ce diagnostic critique n'est pourtant pas négatif : dans l'évolution darwinienne se joue, en effet, une appréhension de l'événement que l'on doit penser en termes d'information, et non de changement dans un état ou par rapport à un état (c'est-à-dire comme processus). C'est là, si l'on veut, une nouvelle acception de la notion de convergence. Autant dire qu'il s'agit d'une révolution épistémologique, et pas seulement théorique, qui peut intéresser, par exemple, le statut des anticipations en économie.

Comme on l'a déjà fait remarquer, les contributeurs de la seconde demi-journée n'ont pas moins posé des problèmes fondamentaux, en dépit de l'aspect plus « appliqué » des objets de leurs interventions. Ainsi, Alan Kirman, dans sa contribution intitulée « Évolution et

théorie économique », part du conflit, tel que la théorie économique le reflète en elle-même, entre une approche en termes d'équilibre, dont l'évolution est absente, et une approche évolutionnaire. Ce conflit, montre-t-il, n'est nullement résorbé actuellement par les divers moyens mis en œuvre pour appliquer un modèle d'évolution. Mutations aléatoires, environnement, aptitude, reproduction, spéciation sont autant de pierres d'achoppement à une réelle correspondance entre le biologique évolutionniste et l'économie. On remarquera que les problèmes posés alors doivent aussi être renvoyés à la biologie elle-même : ils ne tiennent pas à la seule « application ». Au total, dans une sorte de position de repli, on peut penser, avec Kirman, que les théoriciens de l'économie ont tenté d'utiliser l'évolution comme un moyen de sélectionner parmi des stratégies existantes plutôt que comme un moyen de dépeindre un monde illimité se développant. Et l'analyse des jeux évolutionnaires, auxquels cet auteur, en spécialiste, reconnaît le mérite d'une mise en correspondance plus rigoureuse des termes, fait apparaître le retour à des modèles déterministes ou stochastiques dans lesquels la structure de départ redevient décisive pour déterminer la dynamique, en contradiction avec la logique même de l'évolution. Malgré cette constante dominance de l'approche standard en termes d'équilibre sur une approche qui ferait en quelque sorte de l'économie un système en perpétuel développement dans lequel l'environnement et la nature des acteurs seraient sujets au changement, Alan Kirman conclut à la nécessité de poursuivre l'exploration de la seconde voie.

C'est aussi sur un fond d'incompréhension toujours possible et de risque de malentendu que Norbert Elias développe sa sociologie évolutionniste. Dans sa contribution, qui a pour titre « Évolution et processus configurationnel chez Norbert Elias », Roger Cornu montre comment la notion de configuration est chargée par N. Elias de rompre avec l'usage traditionnel de l'évolution pour penser l'intégration sociale comme phénomène global. Ce concept doit rompre avec la fausse alternative d'une intégration *globale* ou d'une intégration *individuelle* de l'individu dans le social : ni Durkheim ni Tarde. L'évolution ainsi remodelée conduit N. Elias à insister sur le rôle de l'héritage des conditions de l'action des individus, et sur les liens d'interdépendance et d'interpénétration qui se jouent entre les individus, au niveau de leur pratique. Selon trois niveaux (développement technologique, rapports sociaux, processus de civilisation) se définit de la sorte un champ de tension et de conflits de pouvoir. Le thème évolutionnaire consiste, alors, à analyser les déformations des configurations ainsi décrites, déformations qui prennent la forme de processus compréhensibles et accessibles à la pratique même des individus. L'évolution donne accès pour le théoricien à des *concepts structurels* proprement sociologiques, dissociables des *concepts d'expérience* liés à la simple chronologie, comme la sociologie se dissocie de l'histoire. Il est à noter que l'évolution fonctionne comme un schéma d'interprétation que

N. Elias considère efficace dans la situation qui est selon lui la nôtre, et dans laquelle les faits pertinents ne manquent pas, mais sont au contraire en profusion.

On conviendra aisément, enfin, que la figure de Friedrich Hayek est difficilement contournable pour qui étudie la place et la portée des modèles d'évolution en sciences sociales, et en particulier en économie. Dans son analyse, « L'évolutionnisme économique de Friedrich Hayek », Robert Nadeau entreprend de tirer au clair les tenants et aboutissants de la perspective évolutionnaire que ce prix Nobel d'économie a fait sienne. Les idées de Hayek, faut-il le rappeler, sont revenues à l'avant-scène depuis la défaillance de politiques économiques interventionnistes inspirées des théories keynésiennes. Or, l'examen de la doctrine hayékienne permet d'apercevoir clairement qu'il y a un lien entre le renouveau du libéralisme, comme philosophie économique et sociale (qui conduit directement au rejet de l'État-providence), et l'adoption d'une perspective évolutionnaire, tout comme il y a également un lien serré chez cet économiste entre la critique du socialisme — peut-être le leitmotiv central de l'œuvre de Hayek — et l'insistance sur l'importance des *ordres spontanés*.

Robert Nadeau fait voir comment Hayek pense pouvoir fonder la supériorité de l'économie de marché, pensée justement comme ordre social spontané, sur l'économie planifiée. D'abord, Hayek retient de Michael Polanyi que l'activité humaine est en grande partie basée sur une « connaissance tacite », qui ne s'acquiert que localement et par imitation, et qui ne saurait être emmagasinée dans un seul et unique cerveau qui servirait de centre de décision et de coordination des agents économiques individuels. Ce qui, suivant Hayek, fait l'efficacité supérieure de l'économie de marché, c'est précisément qu'elle tire mieux parti de l'immense quantité de connaissances dispersées entre les individus : l'ordre économique spontané est, ainsi, en très grande partie fonction de la *compétence épistémique* des individus. Mais il y a plus. Car, pour Hayek, si, en tant qu'agents économiques, les individus parviennent à se coordonner entre eux par l'intermédiaire du mécanisme des prix, c'est aussi, plus fondamentalement, parce qu'ils suivent inconsciemment les règles de conduite et de perception que leur culture traditionnelle leur a inculquées. Ces règles, dont Hayek n'hésite pas à dire qu'elles ne sont pas du tout de la même nature que les préceptes éthiques que la raison philosophique voudrait imposer, sont économiquement déterminantes parce qu'elles assurent la survie des individus dans leur groupe d'appartenance, et aussi parce qu'elles permettent aux groupes qui les suivent d'être favorisés dans la concurrence économique et donc, ultimement, d'être, à proprement parler, *sélectionnés* culturellement. Si c'est le cas, insiste Robert Nadeau, alors l'ordre économique spontané doit être aussi vu comme dépendant de la *compétence morale* des individus.

Ainsi, Hayek relie causalement la libre coordination économique et sociale que rend possible l'économie de marché, ce qu'il préfère appeler la *catallaxie*, et le plus grand degré d'adaptation économique des groupes humains en compétition les uns avec les autres, elle-même fonction de la *tradition culturelle* propre à ces divers groupes, dont les plus dynamiques se développent au détriment des moins efficaces. C'est une fois examinée minutieusement cette articulation que deviennent plus manifestes le sens et la portée de l'évolutionnisme économique endossé par Hayek. Suivant l'analyse de Robert Nadeau, ce qui caractérise la perspective hayékienne comme étant radicalement évolutionnaire, c'est qu'elle se définit strictement dans une *optique populationnelle*. Hayek redécouvre, en effet, les théorèmes de Thomas Malthus et, en montrant pourquoi ces théorèmes ne sont plus, comme tels, applicables à la situation économique qui prévaut dans les sociétés industrielles avancées et en les modifiant en conséquence, il en vient à conclure que ce qui doit nous convaincre de la supériorité évolutionnaire de la catallaxie, c'est qu'elle permet à plus d'individus de naître, de se nourrir et de se reproduire. C'est dans ces termes qu'il faut comprendre la conjecture hayékienne de la *sélection de groupe*. Ce ne serait donc pas tant parce qu'elle permettrait d'atteindre une population planétaire de taille optimale, mais plutôt parce qu'elle permettrait à la sélection économique des individus et des groupes de se faire spontanément jour, et parce qu'elle rendrait possible que le processus de coordination économique se poursuive indéfiniment en permettant aux groupes économiques dominants de croître aux dépens des autres, que l'économie de marché serait présentée par Hayek comme évolutionnairement supérieure à toute forme d'économie basée sur l'intervention de l'État.

Quelles que soient les orientations des diverses contributions, dont la liberté de propos était, répétons-le, la règle du débat, il ressort que le thème évolutionnaire n'est que rarement invoqué sans soulever l'image, le regret ou la revendication d'un conflit. Thème critique donc, il ouvre un chantier qui déborde évidemment la notion de simple exportation d'un modèle : la ligne de partage qui l'accompagne n'épargne, semble-t-il, ni la discipline d'accueil (sociologie ou économique) ni la biologie elle-même, souvent interrogée ici dans ses propres variantes. Ouvrir et baliser ce chantier critique serait le meilleur prolongement de ce débat.

Département de philosophie  
Université de Provence

Département de philosophie  
Université du Québec à Montréal

## Rationalité et sélection naturelle en économie

Maurice Lagueux

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027485ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027485ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagueux, M. (1998). Rationalité et sélection naturelle en économie. *Philosophiques*, 25 (2), 163–180. <https://doi.org/10.7202/027485ar>

Résumé de l'article

Depuis la parution, en 1950, du célèbre article d'Armen Alchian, il est devenu assez fréquent d'invoquer la sélection naturelle pour appuyer certaines conclusions de l'économie néoclassique. Toute sélection n'étant toutefois pas de type « darwinien », il importe de bien distinguer les arguments qui invoquent la sélection naturelle au sens strict et les arguments crypto-téléologiques qui s'apparenteraient plutôt à un évolutionnisme de type lamarckien. À l'aide de quelques exemples fictifs, dont deux sont empruntés à un essai méthodologique de Milton Friedman de 1953, il est soutenu que les économistes doivent choisir entre des explications prétendument fondées sur la sélection naturelle et des explications fondées sur le principe de rationalité. Plus généralement, il est montré en conclusion, à l'aide de deux exemples supplémentaires, que les explications reposant sur des mécanismes impersonnels et celles reposant sur des activités intentionnelles ne peuvent être invoquées concurremment.

## RATIONALITÉ ET SÉLECTION NATURELLE EN ÉCONOMIE<sup>1</sup>

PAR

MAURICE LAGUEUX

*RÉSUMÉ* : Depuis la parution, en 1950, du célèbre article d'Armen Alchian, il est devenu assez fréquent d'invoquer la sélection naturelle pour appuyer certaines conclusions de l'économie néoclassique. Toute sélection n'étant toutefois pas de type « darwinien », il importe de bien distinguer les arguments qui invoquent la sélection naturelle au sens strict et les arguments crypto-téléologiques qui s'apparenteraient plutôt à un évolutionnisme de type lamarckien. À l'aide de quelques exemples fictifs, dont deux sont empruntés à un essai méthodologique de Milton Friedman de 1953, il est soutenu que les économistes doivent choisir entre des explications prétendument fondées sur la sélection naturelle et des explications fondées sur le principe de rationalité. Plus généralement, il est montré en conclusion, à l'aide de deux exemples supplémentaires, que les explications reposant sur des mécanismes impersonnels et celles reposant sur des activités intentionnelles ne peuvent être invoquées concurremment.

*ABSTRACT*: Since the publication of Alchian's famous article of 1950, it has become relatively common to invoke natural selection as a justification of various conclusions in neoclassical economics. But because selection is not always of a « Darwinian » type, it is important to distinguish clearly between arguments which invoke natural selection in the strict sense of the word from crypto-teleological arguments which are rather more closely related to a Lamarckian evolutionary approach. With the help of fictional examples, two of which have been borrowed from Milton Friedman's 1953 essay on methodology, it is argued that economists must choose between explanations supposedly based on natural selection and ones that are based on the principle of rationality. More generally, and with the help of two further examples, it is concluded that explanations based on an anonymous mechanism and those based on intentional activities can not be invoked concurrently.

- 
1. Une première version de ce texte, rédigée en langue anglaise, est parue dans la revue *Methodus* (vol. n° 1, juin 1993, p. 93-100) ; elle avait préalablement été présentée aux sessions de l'*International Network for Economic Method* lors du congrès des *Allied Social Science Associations* tenu à Anaheim en janvier 1993. L'auteur remercie le CRSHC et le Fonds FCAR de leur assistance financière ainsi que D. Hammond, G. Lafleur, P. Mirowski, R. Nadeau, D. Ross, B. Toombs et les lecteurs anonymes de la revue *Philosophiques* de leurs très utiles commentaires.

On a souvent souligné que l'analyse des phénomènes économiques repose, en dernier ressort, sur un postulat fondamental que l'on présente généralement comme le postulat de rationalité. C'est bien à une variante de ce postulat que se réfèrent les économistes quand ils semblent tenir pour acquis que les entrepreneurs prennent les décisions qui maximisent leur profit, compte tenu des contraintes auxquelles ils sont soumis. Or, tout au long de l'histoire de la pensée économique, ce postulat ainsi interprété a été l'une des cibles favorites des adversaires de la théorie économique. Comment prétendre que les entrepreneurs maximisent leur profit quand on a maintes fois observé que plusieurs d'entre eux, d'une part, connaissent fort mal divers paramètres affectant leur situation et, d'autre part, se laissent souvent guider par de tout autres considérations (prestige, maintien de bonnes relations, besoin de récupérer, etc.) quand ce n'est par leurs émotions ou par ce que Marx et Keynes appelaient plaisamment leurs « esprits animaux » ? Il est difficile, en effet, de penser que les entrepreneurs ressemblent à ces machines à maximiser qu'invoquent volontiers les concepteurs de modèles économiques.

Diverses réponses ont été apportées aux objections de ce genre. Parmi ces réponses, celle qu'Armen Alchian a proposée en 1950 occupe une place à part et est connue des économistes sous le nom de *survival argument*<sup>2</sup>. Cet argument s'inspire explicitement de celui qui est à la base de la théorie darwinienne de la sélection naturelle. On peut résumer l'argument d'Alchian de la façon suivante. Quel que soit l'acharnement que les entrepreneurs pourraient mettre à maximiser leurs profits, ils doivent prendre leurs décisions dans un tel contexte d'incertitude qu'ils ont bien peu de chances de réaliser leurs objectifs. Toutefois, seuls ceux qui *de facto* auront pris des décisions qui ne sont pas trop éloignées de celles qui ont pour effet de maximiser ces profits se trouveront dans une situation financière susceptible, dans un marché compétitif, d'assurer leur survie économique. Ceux, au contraire, qui *de facto* auront fait les choix les plus éloignés de ceux qui leur auraient permis une telle maximisation risqueront d'être irrémédiablement voués à la faillite. Comme sur les marchés que les économistes analysent ne sauraient être présents que les entrepreneurs qui d'une façon ou d'une autre auront su éviter la faillite, ces entrepreneurs auront, dans l'ensemble, pris des décisions qui, *de facto*, auront été assez proches de celles qui maximisent les profits. Or, quand un économiste dit qu'un entrepreneur maximise ses profits, il ne se préoccupe pas de savoir ce que sont les intentions de cet entrepreneur, il lui suffit que celui-ci *de facto* maximise ces profits. Il est vrai que pour éviter la faillite, un entrepreneur n'a pas besoin de maximiser ses profits au sens strict puisqu'il lui suffit d'éviter d'encaisser des pertes trop importantes. Toutefois, un an

---

2. Armen A. Alchian, « Uncertainty, Evolution and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 58, 1950, p. 211-222.

après la publication de l'article d'Alchian, Stephen Enke proposait une interprétation plus radicale du même argument<sup>3</sup>. Il rappelait que la théorie néoclassique établit que, dans un marché parfaitement compétitif, les entreprises doivent se contenter d'un profit nul qui, après comptabilisation de tous les coûts, correspond bel et bien au profit maximum et il en concluait que, à moins de maximiser effectivement leurs profits, ces entreprises encourent forcément des pertes et sont tôt ou tard vouées à la faillite. Que l'argument soit ainsi radicalisé ou non, Alchian et Enke estiment qu'il constitue une application légitime à l'économie de l'argumentation de Darwin.

Depuis la publication de ces textes, diverses objections ont été formulées à leur endroit<sup>4</sup>. Il ne sera toutefois pas question ici de reprendre le débat sur la validité de l'argument qu'ils proposent ; il s'agira uniquement de discuter à son propos les deux questions suivantes : 1) cet argument est-il bien un argument similaire à celui de Darwin ou, si l'on préfère, met-il vraiment en œuvre un mécanisme de sélection naturelle ? 2) Un argument qui serait proprement darwinien serait-il compatible avec l'argument fondé sur le postulat de rationalité qu'invoquent habituellement les économistes ? Ces deux questions sont plus étroitement interdépendantes qu'il ne semble car, comme on le verra, c'est précisément dans la mesure où le *survival argument* des économistes est interprété comme une application de la sélection naturelle — interprétation qui n'est toutefois pas la seule plausible — qu'il devient incompatible avec un argument fondé sur le principe de rationalité.

## Main invisible et sélection naturelle

### 1. Divers types de sélection

Avant de voir si cet argument peut ou ne peut pas être considéré comme un argument darwinien, dégageons d'abord plus clairement le phénomène qu'il entend expliquer. Pour ce faire, il convient de considérer un univers économique où des entrepreneurs sont en concurrence, en ce sens que la part du marché contrôlée par l'un d'entre eux ne peut l'être par un autre, que les profits des uns se font le plus souvent aux dépens de ceux des autres et que, faute de parvenir à se tailler une part suffisante d'un marché forcément limité, chaque entreprise est, à plus ou moins long terme, menacée de faillite et donc d'extinction. Dans une telle situation, chaque entrepreneur

3. Stephen Enke, « On Maximizing Profits : A Distinction between Chamberlin and Robinson », *American Economic Review*, vol. 41, n° 4, 1951, p. 566-578.

4. Voir en particulier Edith T. Penrose, « Biological Analogies in the Theory of the Firm », *American Economic Review*, vol. 42, n° 5, 1952, p. 804-819 et Sidney G. Winter, « Economic " Natural selection " and the Theory of the Firm », *Yale Economic Essays*, vol. 4, n° 1, 1964, p. 242-272, pour une étude d'ensemble des relations entre l'économie et les théories de l'évolution en biologie, on pourra consulter Geoffrey M. Hodgson, *Economics and Evolution : Bringing Back Life into Economics*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1993.

est amené, presque constamment, à prendre d'importantes décisions puisqu'il doit, selon les circonstances, investir ou désinvestir certains de ses actifs, augmenter ou réduire le niveau de sa production, congédier certains employés ou en embaucher de nouveaux, fixer le prix de ses produits, déterminer la quantité et la source de ses approvisionnements, etc. On voit mal comment on pourrait qualifier de particulièrement efficace le marché qui serait le lieu de toutes ces décisions indépendantes si d'aventure celles-ci devaient être prises au hasard. Admettons toutefois que les marchés qui sont observés *de facto* fonctionnent de façon passablement efficace, en ce sens que les marchandises les plus susceptibles de répondre aux besoins des acheteurs potentiels s'y trouvent généralement produites en quantités suffisantes et de manière assez rationnelle, compte tenu des ressources disponibles. Il convient donc d'expliquer cet état de choses, soit le fait que, même si aucune direction globale ne s'y exerce, un marché où chacun cherche son intérêt donne des résultats qui n'ont rien du chaos « économique » qui dominerait cet univers — du moins est-on en droit de le penser — si les décisions y étaient prises au hasard.

L'explication de ce phénomène que fournit la théorie économique traditionnelle fait volontiers appel aux intentions des agents ou, si l'on préfère, aux fins poursuivies par ceux-ci. Elle postule que les entrepreneurs sont bien loin de s'en remettre au hasard et que, guidés par leur désir de réaliser des profits, ils s'efforcent, grâce à leur intelligence et à leur habileté (ou, si l'on préfère, à leur sens des affaires), de prendre les décisions qui leur paraissent les plus susceptibles de les mettre en position de maximiser ces profits. Cette théorie prétend ensuite montrer qu'un tel comportement de la part des entrepreneurs générera, pour l'ensemble de ce marché libre, un équilibre souvent qualifié d'optimal, mais ce n'est pas là l'aspect qui nous retiendra ici. Il nous suffira de noter que cette théorie postule de la part des entrepreneurs un comportement intentionnel et d'observer également qu'un tel comportement n'a de sens que dans un contexte foncièrement concurrentiel où il y a forcément des perdants et des gagnants. En ce sens, cette théorie suppose que les perdants seront exclus du jeu (de fait, ils sont toujours menacés de faillite) de telle sorte qu'il est légitime de dire que cette théorie suppose l'action d'une certaine sélection en vertu de laquelle ne sont retenus que les gagnants parmi tous les entrepreneurs potentiels qui auraient pu être attirés par ce jeu hautement concurrentiel.

Il paraît donc indiqué ici de se demander si un argument comme celui d'Alchian — interprété comme se référant à une sélection du type de celle décrite ci-dessus — a quelque chose à voir avec l'argument de Darwin basé sur la sélection naturelle. Pour répondre à une telle question, il faut d'abord se demander ce qui fait l'originalité de l'argument proposé par Darwin pour rendre compte de l'évolution

des espèces. Il est bien connu que Darwin n'était pas le premier à soutenir que les espèces biologiques devaient être situées au sein d'un mouvement phylogénétique qui expliquait leur formation ; bien d'autres, comme Lamarck, l'avaient entrevu avant lui. Si, toutefois, la théorie de la sélection naturelle occupe la place que l'on sait dans l'histoire de l'évolution biologique, c'est qu'elle permettait de rendre compte de la formation d'espèces remarquablement bien adaptées sans faire appel, pour autant, à aucun type de finalité. Du point de vue scientifique, il était tout aussi inacceptable de faire appel à un Créateur dont les fins propres expliqueraient la formation des espèces que de prêter, de manière circulaire, à des espèces inférieures des fins qui permettraient de rendre compte de la genèse d'espèces dont, pour une large part, la supériorité tiendrait justement à leur aptitude à se donner de telles fins. Aussi, une théorie comme la sélection naturelle, qui faisait l'économie de toute forme de téléologie, constituait-elle pour la pensée scientifique un pas considérable, auquel est redevable la place exceptionnelle qui allait être celle de Darwin en histoire des sciences.

Pour faire ressortir l'originalité du mécanisme de sélection invoqué par Darwin et montrer qu'il faut se garder de le voir à l'œuvre dans n'importe quelle sorte de sélection, considérons la situation suivante. Supposons que divers candidats intéressés à quelques postes ouverts par une université prestigieuse se soumettent à un examen fort complexe imposé par le comité de sélection mis en place à cette université. Supposons aussi que la plupart de ces candidats obtiennent des résultats remarquables, mais que les rares postes ne sont finalement accordés qu'aux candidats (ou candidates) qui ont obtenu les meilleurs résultats. Imaginons maintenant qu'un observateur extérieur se présente alors et que, après s'être étonné de ce que les personnes retenues pour occuper ces postes soient d'un niveau intellectuel bien supérieur au niveau intellectuel moyen de la population, il demande que lui soit expliqué le fait qu'un résultat aussi heureux — et aussi statistiquement improbable s'il n'était dû qu'au hasard — ait pu être obtenu. Sans doute lui expliquera-t-on alors que ces personnes n'ont pas été choisies au hasard puisque, d'une part, celles qui se sont présentées à l'examen ont fait des efforts considérables pour optimiser leurs performances intellectuelles et que, d'autre part, le comité de sélection a intentionnellement choisi parmi ces personnes celles dont les performances étaient les plus remarquables. Dans ce processus, il y a donc eu concurrence pour survivre et sélection des plus aptes, mais il serait évidemment absurde de soutenir que seul un recours à la sélection naturelle permet d'expliquer ce phénomène comme s'il eût fallu, n'eût été le génie de Darwin, le tenir pour inexplicable. On aura compris que la sélection à l'œuvre dans cet exemple n'a manifestement rien de darwinien puisqu'elle est de nature explicitement téléologique et cela, à un double niveau. D'une part, au niveau des individus, puisque seules se sont engagées dans le concours des personnes qui visaient à obtenir

le meilleur résultat et prenaient les moyens nécessaires pour y arriver ; d'autre part, au niveau du processus global, puisque les membres du comité de sélection qui visaient à ne retenir que les personnes les plus qualifiées ont fait les choix que requérait cet objectif. S'il fallait chercher parmi les théories de l'évolution biologique celle qui se rapproche le plus du processus considéré ici, il faudrait se tourner vers le créationnisme ; en effet, c'est uniquement dans ce type d'explication qu'on a affaire à une sélection qui, au niveau du processus global, est effectuée intentionnellement, en l'occurrence par Dieu qui choisit parmi toutes les espèces possibles celles qui sont les mieux adaptées.

Mais revenons à l'explication de l'efficacité du marché que propose la théorie économique. Il s'agit là d'une explication qui est foncièrement différente de celle qui permet de rendre compte de l'heureux choix de notre comité de sélection parce que, *au niveau global*, la théorie économique n'invoque aucune sorte de finalité ou de décision intentionnelle. Toutefois, *au niveau individuel*, la finalité continue de jouer un rôle essentiel. Un entrepreneur décide, par exemple, d'investir une part de ses ressources dans la production de fromage plutôt que de les investir dans la production d'un autre produit ou encore de les conserver sous forme liquide dans l'attente de meilleures occasions parce qu'il estime que c'est là la décision qui risque de lui rapporter le plus. Mais cet entrepreneur n'est qu'un joueur parmi d'autres dans un jeu concurrentiel où le succès n'est garanti à personne. Tout ce que la théorie économique soutient, depuis Adam Smith, c'est que, nonobstant le fait qu'elles aient été prises sans que quiconque se soit préoccupé d'assurer le fonctionnement harmonieux du marché, les diverses décisions de ces entrepreneurs produisent justement ce résultat, un peu comme si une *main invisible* avait coordonné l'ensemble du processus. Or, ce que cette image de la main invisible veut mettre en relief, c'est que même si les fins poursuivies par les agents n'ont qu'une portée individuelle, un mécanisme d'un type particulier assure *au niveau global* un résultat tout aussi harmonieux que si Dieu — qui n'est évoqué ici que métaphoriquement — avait veillé intentionnellement à sa réalisation. C'est ce type d'explication qu'invoquent les économistes pour rendre compte du marché, mais un tel argument, on l'a vu, suppose un processus de sélection<sup>5</sup>. Si un résultat aussi harmonieux est obtenu, c'est que l'entrepreneur qui décide de produire du fromage à un moment où la demande ne justifie pas une croissance de la production de cet aliment risque d'encaisser des pertes susceptibles de le dissuader d'investir indéfiniment ses ressources là où elles ne sont pas requises. Or, il suffit que, dans ce jeu d'essais et d'erreurs, d'autres fassent beaucoup mieux que lui pour qu'il risque d'en payer

5. Pour une étude, devenue classique, des diverses caractéristiques des explications de type « main invisible », on lira E. Ulmann-Margalit, « Invisible Hand Explanations », *Synthese*, vol. 39, 1978, p. 263-291.

le prix par la faillite, ce qui, en dernier ressort, contribuera au bon fonctionnement du mécanisme qu'évoque la métaphore de la *main invisible*. La théorie néoclassique, comme le rappelait l'argument de Enke, a même radicalisé cet état de choses, puisqu'elle suppose que les entrepreneurs s'efforcent de maximiser leurs profits, tout en concluant que ceux qui survivent ne peuvent, en principe, que produire à un niveau de profit égal à zéro. Bref, la théorie économique postule que le comportement des individus s'explique par leurs intentions (ou par leurs fins), mais elle conclut que, au niveau global, le résultat obtenu n'a rien d'intentionnel (ou de téléologique) et résulte plutôt d'une sélection qui s'opère dans le contexte d'une concurrence qui ne pardonne pas. Mais ceci ne veut pas dire que le pouvoir explicatif de cette sélection soit de type darwinien pour autant.

Ici encore, s'il fallait trouver une théorie de l'évolution biologique qui se rapproche de l'analyse économique qui fait appel à la *main invisible*, il semble bien que la théorie retenue ne devrait pas être celle de Darwin. Mieux vaudrait, en effet, se tourner vers celle de Lamarck. Au *niveau global*, la théorie de Lamarck n'invoque aucune téléologie : ce sont des changements environnementaux aléatoires qui opèrent une sorte de sélection parmi les espèces dont les membres se sont efforcés d'améliorer leur adaptation à un environnement donné. Pas plus que chez Darwin, il n'est question ici d'une sélection intentionnelle comme celle qu'invoque le créationnisme. Par contre, au *niveau des individus*, ce sont les efforts, peut-être pas intentionnels, mais du moins orientés vers un but, qui expliquent l'adaptation progressive de ces individus à leur environnement<sup>6</sup>. Selon Lamarck, les ancêtres des girafes ont instinctivement cherché à étirer leur cou pour mieux atteindre les fruits disponibles sur des branches élevées et, comme Lamarck croyait à tort que les caractères acquis étaient héréditaires, il pouvait expliquer ainsi la longueur du cou des girafes d'aujourd'hui. Même s'il entendait expliquer l'évolution par ce mécanisme d'adaptation et de transmission, Lamarck n'ignorait certes pas le fait que ce ne sont pas tous les descendants potentiels des girafes engagées dans ce processus qui étaient destinés à survivre ; aussi, puisqu'il estimait que l'étirement de leur cou était si important pour leur alimentation, devait-il bien se douter que les girafes qui parvenaient le plus efficacement à étirer le cou bénéficiaient d'un avantage appréciable sur les autres dans une jungle où tous les animaux sont constamment en lutte pour leur survie. On le voit, l'explication de l'évolution offerte par Lamarck est apparentée à l'explication du marché offerte par la théorie économique. Les entrepreneurs s'efforcent de s'adapter à leur environnement tout comme les girafes de Lamarck, mais comme ils

---

6. Pour les fins de la présente discussion, il importe peu que le comportement de ces individus soit intentionnel au sens strict ou qu'il soit purement instinctif ; il suffit qu'il soit, en quelque façon, orienté vers un but.

s'efforcent de le faire dans un contexte hautement compétitif, ils ne sont pas assurés du succès. Il y a parmi eux sélection des vainqueurs, mais cette sélection, qui tient largement aux aléas de l'environnement, n'est pas plus une sélection naturelle au sens darwinien que celle qui est implicitement à l'œuvre dans le mécanisme évolutif invoqué par Lamarck.

Qu'est-ce alors qui caractérise un mécanisme proprement darwinien ? C'est, on l'a vu, l'absence de recours à la finalité, tant au point de vue individuel qu'au niveau global. Pour Darwin, les efforts déployés par les girafes pour étirer leur cou ne contribuent en rien à l'évolution de cette espèce. Si une quelconque girafe a pu épisodiquement jouer un rôle déterminant dans cette évolution, ce ne pouvait être, à ses yeux, qu'en vertu de circonstances accidentelles — en vertu d'accidents génétiques comme le préciseront les néodarwiniens — sans relation aucune avec quoi que ce soit qui puisse ressembler à un but ou à une intention. Bien sûr, pour que cet accident contribue à l'évolution de l'espèce, il fallait encore qu'il se révèle avantageux pour la survie et pour la procréation, mais l'important ici est que ce résultat pouvait être expliqué sans que soit invoqués les visées ou les efforts d'individus dont le résultat n'aurait pu, de toute façon, être transmis d'une génération à l'autre. En n'invoquant rien d'autre que des circonstances aléatoires, cette explication ne reposait en rien sur le succès plus ou moins grand obtenu par les individus dans leurs tentatives pour mieux s'adapter à leur environnement.

En économie, comme il s'agit de rendre compte du résultat d'une multitude d'actions humaines, le fait de se référer à des comportements orientés vers un but — et même à des comportements franchement intentionnels ou rationnels — ne pose évidemment pas les problèmes de principe auxquels on se heurtait en biologie. Aussi n'est-il pas surprenant que, à une seule exception près, on ne rencontre pas, du moins dans la littérature influente, de tentatives de rendre compte des phénomènes économiques qui remettent radicalement en question le rôle dévolu aux comportements présumés rationnels. Alchian lui-même, tout convaincu qu'il ait été du caractère darwinien de son argument, ne mettait pas vraiment en cause le caractère intentionnel du comportement des entrepreneurs. L'unique exception à laquelle je viens de faire allusion est le texte assez étonnant que Gary Becker a consacré à la mise au point d'un modèle économique fondé sur des comportements totalement irrationnels<sup>7</sup>. Dans ce texte, Becker soutient qu'il est possible de dériver les principales conclusions de la microéconomie sans faire appel au postulat de rationalité. Pour le montrer, il construit un modèle où n'interviennent que des individus

---

7. Gary S. Becker, « Irrational Behavior and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 70, février 1962, p. 1-13.

irrationnels en ceci que les comportements qui leur sont imputés ne dépendent en aucune façon des caractéristiques de la situation dans laquelle ils s'inscrivent, puisque ou bien ils sont strictement déterminés au hasard, ou bien ils consistent à répéter mécaniquement et aveuglément un même comportement initial. La plupart des commentaires portant sur cette entreprise audacieuse ont mis fortement en doute sa capacité à dériver des conclusions économiques vraiment significatives<sup>8</sup>, mais ce qu'il importe de voir ici, c'est que, s'il eût été satisfaisant, le modèle de Becker aurait constitué une explication *proprement darwinienne* des phénomènes économiques. En effet, cette explication aurait, tout comme celle proposée par Darwin, permis de rendre compte d'un phénomène remarquablement organisé (soit, respectivement, un marché libre qui fonctionne de manière relativement efficace ou une espèce étonnamment bien adaptée à son environnement) sans faire appel à aucune forme de finalité, *pas plus au niveau des individus qu'au niveau global*.

## 2. Les joueurs de billard et les feuilles calculatrices

Pour mieux cerner la différence entre ces divers types d'explication, il peut être utile de considérer deux des pittoresques exemples que Milton Friedman a proposés dans sa célèbre intervention méthodologique<sup>9</sup> de 1953. L'un d'entre eux, explicitement associé par Friedman à l'argument d'Alchian, concerne la densité des feuilles autour d'un arbre ; l'autre, qui n'est pas mis en rapport avec cet argument, met en scène des experts au jeu de billard.

Examinons d'abord ce dernier argument. Supposons avec Friedman qu'il existe une formule mathématique complexe — par exemple, une formule de nature trigonométrique — qui permettrait de déterminer la trajectoire exacte d'une boule de billard devant en frapper une autre de façon optimale et supposons que les experts à ce jeu sont totalement incapables de maîtriser cette formule mathématique dont ils ne soupçonnent même pas l'existence. Ces joueurs n'en sont évidemment pas réduits pour autant à frapper la boule au hasard. Tout comme les entrepreneurs les plus habiles, ils utilisent au mieux leurs connaissances et leur savoir-faire pour atteindre leur but. Naturellement, certains joueurs réussissent mieux que d'autres, mais seuls ceux qui, *d'une manière ou d'une autre*, parviennent à atteindre un résultat qui pour l'essentiel coïncide avec celui que prédisait la formule mathématique méritent d'être qualifiés

8. J'ai eu l'occasion de discuter ce texte et les débats qu'il a suscités dans l'article intitulé « Kirzner versus Becker : Rationality and Mechanisms in Economics » paru dans Robert F. Hébert (dir.), *Perspectives on the History of Economic Thought*, vol. IX. *Themes on Economic Discourse, Method, Money and Trade*. Aldershot, England, 1993, p. 37-50.

9. Milton Friedman, *Essays in Positive Economics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1953.

de joueurs *experts*. Friedman avait tort, à mon sens, de penser que cet exemple pouvait permettre de conclure que le réalisme des postulats importe peu<sup>10</sup>, mais il avait parfaitement raison, me semble-t-il, de penser que cet exemple illustre fort bien la façon dont la théorie économique néoclassique prétend rendre compte du fonctionnement du marché. La théorie économique néoclassique, tout comme la théorie mathématique du jeu de billard, vise à analyser ce qui se passe quand des agents tentent intentionnellement d'atteindre leurs buts respectifs dans un jeu hautement concurrentiel. La réussite ne peut évidemment être garantie à tous les agents, mais la théorie suggère que ceux d'entre eux dont les efforts seront *d'une manière ou d'une autre* couronnés de succès auront agi *de facto* d'une façon dont la logique est analysée par la théorie. Dans un cas comme dans l'autre, l'argument suppose que les agents qui auront posé des gestes trop différents de ceux qu'exige la théorie seront exclus de ce jeu concurrentiel. C'est bien là ce que laisse entendre l'économiste néoclassique quand il dit qu'un entrepreneur *ne peut* vendre à tel ou tel prix, car alors il produirait à perte ; en effet, cet économiste ne prétend pas que l'entrepreneur n'a pas la liberté de vendre à ce prix, il soutient seulement que s'il continue de le faire pendant un certain temps, il sera tôt ou tard mené à la faillite et exclu du marché. Dans les jeux concurrentiels comme l'économie de marché ou le billard, il y a forcément des gagnants et des perdants ou, si l'on préfère, il y a sélection. Mais comme cette sélection résulte simplement du fait qu'il y a des gagnants dans le combat pour la vie dans lequel un certain nombre d'individus s'engagent avec l'intention ferme de gagner, cette sélection a peu à voir avec le mécanisme explicatif invoqué par Darwin.

Pour illustrer, sans trop s'éloigner de cet exemple, ce que pourrait être un mécanisme proprement darwinien, le jeu de billard « standard » évoqué jusqu'ici devrait être remplacé par ce que j'appellerai un jeu de billard « labyrinthin ». Dans ce jeu, qui paraîtra sans doute un peu bizarre et assez peu attrayant, on suppose que la table est transformée en un labyrinthe extrêmement complexe, au point où les joueurs les plus experts se disent parfaitement indifférents à pousser les boules dans une direction ou dans une autre, puisque celles-ci empruntent, de toute façon, des trajectoires qu'il leur est totalement impossible de prévoir. Supposons néanmoins que ce jeu est concurrentiel au sens où les joueurs qui ne parviennent pas à diriger suffisamment de boules dans les sacs qui servent de cibles sont éliminés. Dans ces conditions, il suffit de supposer que chaque joueur adopte pour stratégie de toujours frapper la boule de la même façon, une fois qu'il a déterminé, purement au hasard, son premier coup, pour qu'il soit possible en

---

10. Voir à ce sujet Maurice Lagueur, « Friedman's "Instrumentalism" and Constructive Empiricism in Economics », *Theory and Decision*, vol. 37, 1994, p. 147-174.

principe d'expliquer à l'aide d'une forme (minimale) de sélection naturelle que, après un certain temps, ceux qui « survivent » à ce jeu frappent la balle de façon efficace et de façon somme toute assez conforme à ce qu'exigeait la formule mathématique qu'aurait mise au point l'inventeur du jeu. Par hypothèse, c'est le conservatisme viscéral des joueurs favorisés par la chance qui entraînerait ici la transmission, d'un coup à un autre et d'une joute à une autre, de façons de faire qui, par hasard et par accident, se seraient révélées relativement adaptées. Si la structure du jeu devait se modifier très lentement et exiger ainsi des coups quelque peu différents, il suffirait de supposer que, de manière accidentelle et exceptionnelle, un coup soit, de temps à autre, déterminé au hasard avant d'être repris durant une longue séquence de coups successifs pour que certains des joueurs survivants dans un interminable tournoi voient leurs coups peu à peu réadaptés aux exigences du jeu. Bref, c'est une sorte de sélection naturelle qui ferait surgir de la sorte un groupe bien peu glorieux de « joueurs experts ».

La situation serait toutefois fort différente si quelques joueurs particulièrement astucieux imaginaient une façon de déjouer le concepteur du jeu et parvenaient, grâce à de savantes combines, à déterminer la bonne façon de jouer. Dans le cas où les joueurs s'en remettraient au hasard, la sélection naturelle permettrait d'expliquer l'efficacité relative de joueurs qui n'étaient même pas en mesure de viser quoi que ce soit. Dans le cas où certains joueurs trouveraient une façon de déjouer le concepteur du jeu et de se montrer plus efficaces que ceux qui jouent au hasard (à défaut de quoi ils n'auraient rien déjoué du tout), leur efficacité (d'un autre ordre) ne s'expliquerait plus par la sélection naturelle ; elle s'expliquerait par le fait qu'ils auraient intentionnellement trouvé des moyens d'arriver à leur fin. Loin de voir leur remarquable succès expliqué par la sélection naturelle, les gagnants de ce jeu ne pourraient être considérés tels que dans la mesure où ils auraient su dépasser franchement les résultats que la sélection naturelle aurait permis d'espérer.

Considérons maintenant l'autre exemple proposé par Friedman, soit celui concernant la densité des feuilles autour d'un arbre, exemple que son auteur met lui-même en rapport avec une explication fondée sur la sélection naturelle. Dans cet exemple, le fait (tenu hypothétiquement pour vrai) que les feuilles sont distribuées autour de cet arbre exactement « comme si chaque feuille avait délibérément cherché à maximiser la quantité de lumière qu'elle reçoit<sup>11</sup> » est expliqué sans faire appel à un processus intentionnel de maximisation qui, en la circonstance, paraîtrait plutôt incongru. Voyons comment Friedman présente la chose : « Nous sommes enclin à "expliquer" sa validité par le fait que la lumière du soleil contribue

---

11. Friedman, *Essays in Positive Economics*, p. 19 (traduction libre).

à la croissance des feuilles et que, par là même, le feuillage s'en trouve plus dense ou, si l'on préfère, plus de feuilles parviennent à survivre là où il y a plus de soleil, de telle sorte que le résultat atteint par une adaptation purement passive aux circonstances extérieures est le même que le résultat qui prévaudrait en vertu d'un ajustement délibéré à celles-ci<sup>12</sup>. » Avons-nous affaire ici à une explication proprement « darwinienne » ou plutôt à une explication qui se rapproche encore de celle proposée par Lamarck ? La réponse à cette question ne va pas de soi. La notion d'« adaptation aux circonstances externes » évoque au premier abord l'approche de Lamarck, mais, chez ce dernier, l'adaptation n'est pas « purement passive ». Chez Darwin, par ailleurs, l'adaptation ne se réalise « passivement » que par l'intervention d'un mécanisme qui n'est pas clairement évoqué ici. Un argument proprement darwinien consisterait, par exemple, à rendre compte de l'existence d'un type d'arbre dont les feuilles seraient distribuées de manière à capter le maximum de lumière solaire. Pour expliquer ce phénomène, il faudrait toutefois faire appel, non pas simplement à une adaptation passive, mais à certaines variations accidentelles dont le résultat, par pur hasard, se serait révélé favorable et se serait transmis fidèlement, avec un gage accru de survie, de génération en génération. Cette explication, on le voit, s'apparente à celle — basée sur des modifications aléatoires de stratégies qui seraient transmises ensuite avec une fidélité aveugle — que j'ai proposée plus haut pour rendre compte (dans certaines conditions hypothétiques fort restrictives) du succès de certains joueurs au billard labyrinthin ou de l'efficacité d'un marché animé par les agents irrationnels imaginés par Becker.

Bref, ce qui fait l'originalité d'un argument proprement darwinien n'est pas le simple fait que les feuilles tendent, plus ou moins passivement, à être plus nombreuses du côté ensoleillé d'un arbre que de son côté ombragé. Quiconque entend expliquer le fait irrécusable que le blé se retrouve en bien plus grande quantité dans les terres riches en éléments nutritifs que dans les terres rocailleuses, n'a pas besoin d'attendre le génie de Darwin pour invoquer le fait — comme le faisait déjà, implicitement, une parabole de l'Évangile fort connue — que le blé ne peut survivre dans les terres du deuxième type précisément à cause de l'absence d'éléments nutritifs. De même, on pouvait comprendre bien avant Darwin — un biologiste lamareckien, en tout cas, n'aurait certes pas eu de mal à l'expliquer — qu'il y ait plus de feuilles sur le côté ensoleillé d'un arbre que sur son côté ombragé. Dans un tel cas, les feuilles se retrouvent du côté qui leur est favorable comme si elles avaient choisi intentionnellement cette position, mais il n'est pas besoin de faire appel à la logique de la sélection naturelle de Darwin pour montrer que ce phénomène n'implique pas pour autant que les feuilles soient en mesure de

---

12. *Ibid.*, p. 20 (traduction libre).

s'adonner à de savants calculs ; il suffit d'admettre que ces feuilles ne parviennent aisément à se développer en abondance que là où elles peuvent bénéficier de la présence du soleil.

On peut, à l'aide du tableau qui suit, caractériser les divers types d'arguments considérés ici. La catégorisation qui y est proposée ne vise nullement à établir des distinctions étanches entre des théories biologiques et pas davantage à proposer des parallèles étroits entre ces dernières et des théories économiques ; elle invite plutôt à bien distinguer divers types d'explication que peuvent invoquer les économistes quand ils recourent à des modes d'argumentation que les théories de l'évolution biologique ont grandement contribué à populariser.

Théorie économique	Exemples fictifs	Théories sur l'origine des espèces biologiques	Comportement intentionnel (ou orienté vers un but)	
			niveau des individus	niveau global
	Comité de sélection universitaire		Oui	Oui
		Créationnisme	.....	Oui
Théorie néoclassique de la firme dans un marché concurrentiel (main invisible)	Experts au billard selon Friedman  Feuilles croissant au soleil selon Friedman	Lamarckisme	Oui	Non
Modèle économique avec agents irrationnels au sens de Becker	Billard labyrinthin  Type d'arbre aux feuilles optimalement orientées (selon Friedman ?)	Darwinisme	Non	Non

Si l'on veut se référer à l'exemple friedmanien des feuilles d'arbre pour illustrer le mécanisme à l'œuvre dans un marché économique, il faut donc opter entre deux façons d'interpréter l'adaptation qui en constitue l'élément clé. Ou bien on a affaire à un processus actif (les feuilles croissent là où elles le peuvent) et alors on est plus près du

lamarckisme que du darwinisme. Ou bien on a affaire à un processus strictement passif (l'arbre est accidentellement doté de tel caractère qui se révèle avantageux) et c'est en cela que l'explication apportée est proprement darwinienne<sup>13</sup>. Si l'on revient à l'économie, la première interprétation correspondrait à une situation où les entrepreneurs cherchent activement à s'adapter à leur environnement en vue d'accroître leurs profits, de telle sorte que ceux qui ont le plus de succès à ce jeu se retrouvent dans une position relativement avantageuse que la théorie néoclassique cherche à déterminer. Dans le second cas, l'on admet que les entrepreneurs ne peuvent guère, vu le contexte d'incertitude dans lequel ils évoluent, contribuer de façon significative à améliorer leur situation, mais grâce à un argument d'allure héroïque, du type de celui qu'invoquait Becker, on n'en maintient pas moins que les entrepreneurs qui auront la chance de survivre dans un marché donné se retrouveront dans la situation globalement décrite par la théorie économique.

### **Deux modes d'explication incompatibles**

Reste à savoir si ces deux interprétations sont compatibles entre elles. À première vue, on pourrait penser qu'elles le sont. Une société économique est, en effet, une réalité fort complexe où l'on rencontre des entrepreneurs fort habiles et fort soucieux de tout mettre en œuvre pour accroître leurs profits et d'autres plus erratiques et souvent moins motivés. Pourquoi le succès des premiers ne s'expliquerait-il pas par un argument reposant sur la rationalité de leurs actions, alors même que la survie des seconds pourrait s'expliquer par une application de la sélection naturelle à l'économie ? Le problème que pose cette sorte d'éclectisme tient au fait que, en principe, tous ces entrepreneurs sont en concurrence sur un même marché. S'il se trouve que les entrepreneurs les plus motivés et les plus astucieux tendent, en vertu même de ces qualités, à l'emporter sur ceux qui le sont moins, lesquels risquent, de ce fait, d'être carrément exclus du marché, alors la sélection qui s'effectue entre eux est bien celle que suppose la théorie économique du marché concurrentiel et ne repose en rien sur un mécanisme de sélection naturelle. Si, par contre, il se trouve que le contexte dans lequel évoluent les entrepreneurs est tellement incertain et aléatoire que ceux-ci sont littéralement incapables, quelles que soient leur habileté et leur motivation, de contribuer vraiment à améliorer leur situation, alors il n'y a aucun sens à invoquer une forme quelconque

---

13. La plupart des spécialistes reconnaissent que l'adaptation résultant de la sélection naturelle n'est pas forcément optimale et il n'est pas question ici de dénier ce point, d'autant plus que le présent argument suppose justement que les phénomènes humains et sociaux donnent lieu à certaines formes d'adaptation que la sélection naturelle ne saurait expliquer.

d'intentionnalité pour expliquer ce dont la sélection naturelle suffit à rendre compte.

La question essentielle est celle de savoir si ce qu'il s'agit d'expliquer dépasse ou non ce dont un mécanisme non intentionnel permet de rendre compte. Par exemple, dans le jeu de billard labyrinthin imaginé plus haut, la question est de savoir si certains joueurs peuvent ou non, à force d'habileté ou de ruse, trouver une façon d'arriver plus rapidement aux résultats visés que ceux qui se contentent de se laisser guider par le hasard. Si l'on répond par l'affirmative à cette question, alors on a simplement affaire à un jeu d'adresse où toutefois les performances requises sont plus difficiles à réaliser que celles normalement associées au jeu de billard. Dans ce nouveau jeu, des experts finissent par s'imposer comme dans tous les jeux. Tout au plus, ces experts doivent-ils partager parfois les meilleures places avec d'autres qui sont moins habiles mais qui, en ces occasions, ont eu passablement de chance. On ne voit donc pas en quoi les remarquables performances observées dépendraient de la sélection naturelle. Si, par contre, on doit répondre à la question par la négative en estimant qu'on ne peut dans ce jeu faire mieux que le hasard, alors il n'y a pas de raison de s'attendre à observer des performances particulièrement efficaces, à moins que la sélection naturelle n'ait pu faire son œuvre. Il n'est, en effet, pas possible de reconnaître un rôle explicatif aux décisions intentionnelles des joueurs puisque, par hypothèse, celles-ci ne comptent pour rien, au point où les joueurs sont totalement indifférents à viser dans une direction plutôt que dans une autre.

Bref, ces deux sortes d'explication (individus rationnels entrant en concurrence et sélection naturelle) sont vouées respectivement à expliquer des phénomènes différents ou, mieux, des situations différentes et c'est en ce sens qu'en tant qu'explication d'un phénomène elles sont incompatibles entre elles. On sera amené à invoquer l'une ou l'autre selon que le phénomène à expliquer est tel ou tel. En économie, ou bien il s'agit d'expliquer l'efficacité étonnante qui, hypothétiquement, résulterait des actions totalement irrationnelles d'entrepreneurs dont les calculs seraient parfaitement vains dans le contexte d'incertitude où ils seraient plongés, et alors on doit invoquer un mécanisme de sélection naturelle comme celui qui est à l'œuvre dans l'interprétation que j'ai proposée du modèle de Becker. Ou bien il s'agit d'expliquer qu'un marché où évoluent librement des entrepreneurs rationnels produit des résultats jugés supérieurs (par exemple, en termes de degré de précision ou de rapidité d'adaptation) à ce que la sélection naturelle permettrait d'expliquer, et alors c'est vers la rationalité des décideurs qu'il faut se tourner pour expliquer le phénomène. Bref, si les entrepreneurs ne peuvent faire mieux que ce qui peut être obtenu en agissant au hasard, alors il n'y a rien à expliquer à l'aide d'une autre cause que la sélection naturelle et s'ils peuvent faire mieux, il n'y a pas lieu de

chercher à expliquer par la sélection naturelle ce que celle-ci, par hypothèse, ne saurait expliquer. Il n'y a donc pas de sens à mêler ces deux types d'explication. Plus précisément, les invoquer concurremment à propos du même phénomène équivaudrait à subordonner l'une à l'autre, à désactiver l'une au profit de l'autre ou, mieux, à réinterpréter la première dans les termes de la seconde. Imaginer que les entrepreneurs prennent rationnellement les moyens d'arriver à un résultat qui aurait été obtenu de toute façon par sélection naturelle (en supposant qu'une telle chose soit pensable), ce ne serait pas apporter deux explications complémentaires du même phénomène, ce serait enlever toute portée à la première explication et la réinterpréter dans les termes de la seconde : en se donnant l'impression de faire des choix réfléchis, les entrepreneurs n'auraient rien fait d'autre, objectivement, que de choisir au hasard, puisque tous les choix possibles auraient été rigoureusement équivalents quant au résultat espéré.

On pourrait être enclin à objecter ici que les deux explications peuvent néanmoins être complémentaires dans la mesure où la sélection naturelle expliquerait le fait que le marché fonctionne efficacement et parvient ainsi à satisfaire les besoins sociaux, alors que le comportement rationnel de certains entrepreneurs expliquerait que ce soit eux, plutôt que leurs collègues moins rationnels, qui parviennent à réaliser les profits supposés par ce bon fonctionnement. Ce serait cependant confondre la sélection naturelle et cette sorte de sélection qui, comme on l'a vu, a forcément cours même quand la concurrence oppose des entrepreneurs rationnels, comme le veut la théorie économique depuis Adam Smith. Ou bien les entrepreneurs cherchent rationnellement à accroître leurs profits et les plus aptes d'entre eux, qui y parviennent le plus efficacement, sont alors sélectionnés par le jeu de la concurrence — par la main invisible si l'on préfère —, mais cette sélection qui *résulte* d'actes rationnels n'a rien d'une sélection de type darwinien ; ou bien c'est une véritable sélection naturelle qui agit sur des individus irrationnels au sens où les définit Becker, mais alors le succès des individus sélectionnés n'est nullement dû à un comportement rationnel puisque, par hypothèse, leur comportement n'a rien de rationnel.

On peut, en terminant, illustrer plus clairement peut-être l'incongruité qu'il y aurait à additionner deux explications de natures aussi différentes à l'aide d'un exemple plus simple en ceci que le phénomène à expliquer n'y comporte qu'un seul aspect par opposition aux deux aspects (efficacité globale du marché et succès individuel des entrepreneurs) de l'exemple précédent. Si l'on suppose que des archers parviennent avec un succès étonnant à atteindre une cible fort éloignée, on expliquera normalement ce succès en invoquant leur détermination, leur habileté et les moyens rationnels qu'ils ont pris pour réussir de telles performances. Si

toutefois on découvre, plus tard, qu'un aimant extrêmement puissant était caché derrière le point central de la cible et qu'il attirait aisément toutes les flèches volant dans les environs, alors le phénomène est expliqué par le champ magnétique créé par la présence de cet aimant et il ne reste plus rien à expliquer par la détermination et la rationalité des archers. Puisque, à l'intérieur de certaines limites, la direction dans laquelle les flèches sont lancées n'a absolument aucun impact sur le résultat observé, on voit mal ce que l'habileté des archers pourrait contribuer à expliquer. Il n'est plus question ici d'expliquer la remarquable performance d'archers experts puisqu'il n'y a rien de tel à expliquer de la part de ces archers qui n'ont rien réussi de plus que le plus malhabile des individus qui décocherait une flèche dans ces conditions. Sans doute, si le pouvoir magnétique de l'aimant venait à faire défaut, les flèches des experts continueraient à se diriger au centre de la cible et il faudrait alors expliquer la chose en se basant sur des phénomènes intentionnels, mais c'est qu'il y aurait désormais un *nouveau* phénomène à expliquer, soit le fait que les flèches des experts atteignent systématiquement un point que les flèches lancées nonchalamment n'atteignent désormais à peu près jamais plus.

En somme, quand un mécanisme général, peu importe qu'il s'agisse du magnétisme ou de la sélection naturelle, peut expliquer un état de chose, il n'y a aucun sens à invoquer des explications intentionnelles pour en rendre compte. Si un individu décide de se suicider et se laisse tomber du sommet d'un édifice, sans doute faut-il invoquer une explication intentionnelle pour expliquer sa décision et son geste fatal. Mais si tout au cours de sa chute, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour arriver jusqu'au sol de manière à se fracasser la tête et ainsi atteindre sa fin, il n'y a pas lieu de chercher là une explication du fait, rapidement vérifié, qu'il y arrive effectivement, puisque la gravitation universelle y suffit amplement. Ce n'est qu'au moment où ces mécanismes généraux sont impuissants à expliquer un phénomène qu'il y a lieu de recourir à une explication intentionnelle (détermination et rationalité des archers ou des entrepreneurs, désespoir et détermination du suicidé, etc.) pour en rendre compte. Or, comme il se trouve que ce sont de tels phénomènes que les sciences sociales — et l'économie en particulier — sont appelées à expliquer, on ne peut, dans ces sciences, invoquer l'efficacité de ces mécanismes généraux à moins de dissoudre littéralement le problème qu'il s'agit d'expliquer. Bref, si la sélection naturelle et l'action rationnelle (maximisatrice ou pas) sont des explications incompatibles, c'est qu'elles ne rendent pas compte de phénomènes du même ordre. S'il y a vraiment lieu d'invoquer la sélection naturelle ou la gravitation universelle pour expliquer un phénomène, c'est que les conditions qui pourraient donner lieu à une explication basée sur l'action rationnelle ne sont pas des composantes significatives de ce phénomène. Et si de telles conditions sont absentes, c'est qu'on n'a tout simplement pas affaire à un phénomène

proprement social qu'il conviendrait d'expliquer à l'aide d'une analyse des conséquences complexes de multiples décisions humaines, comme celle que la science économique a toujours prétendu nous apporter.

*Département de philosophie  
Université de Montréal*

## Jeux évolutionnaires et paradoxe de l'induction rétrograde (*backward induction*)

Pierre Livet

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027486ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027486ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livet, P. (1998). Jeux évolutionnaires et paradoxe de l'induction rétrograde (*backward induction*). *Philosophiques*, 25 (2), 181–201.  
<https://doi.org/10.7202/027486ar>

Résumé de l'article

La théorie des jeux évolutionnaires s'oppose à la théorie des jeux classique en ce qu'elle élimine les raisonnements des joueurs. Peut-elle dépasser les apories (impossibilités de coopérations) de la théorie classique ? Mais en reconsidérant le raisonnement classique d'induction rétrograde, en y introduisant des possibilités de révision, on évite son aspect paradoxal. L'intérêt de la théorie des jeux évolutionnaires est donc surtout de simuler l'évolution d'interactions dans des populations.

**JEUX ÉVOLUTIONNAIRES  
ET PARADOXE DE L'INDUCTION RÉTROGRADE  
(backward induction)**

PAR  
PIERRE LIVET

*RÉSUMÉ : La théorie des jeux évolutionnaires s'oppose à la théorie des jeux classique en ce qu'elle élimine les raisonnements des joueurs. Peut-elle dépasser les apories (impossibilités de coopérations) de la théorie classique ? Mais en reconsidérant le raisonnement classique d'induction rétrograde, en y introduisant des possibilités de révision, on évite son aspect paradoxal. L'intérêt de la théorie des jeux évolutionnaires est donc surtout de simuler l'évolution d'interactions dans des populations.*

*ABSTRACT: Evolutionary game theory does not take into account reasoning players, in contrast with classical game theory. Can it overcome some drawbacks of classical theory (impossibility of cooperation)? If we reconsider the backward induction reasoning, and if introduce the possibility of revising, paradoxes and drawbacks disappear. So the main interest of evolutionary game theory consists in the simulation of evolution of interactions among populations.*

Depuis Maynard Smith, la théorie des jeux évolutionnaires s'est bien développée, particulièrement ces dernières années. Dans cette approche, on suppose que des individus d'une population, ou des sous-populations d'une population, sont dotés d'un comportement défini à l'avance et jouent systématiquement une stratégie (une suite d'actions déterminée en réponse à des suites d'actions déterminées des autres membres de la population, quand ils les rencontrent) sans avoir, pour déterminer cette stratégie, à raisonner sur les actions des autres, contrairement à ce qui se passe en théorie des jeux classique. Selon les gains qu'ils retirent de leurs diverses rencontres avec d'autres joueurs jouant soit la même stratégie, soit des stratégies différentes, ils ont ou non la possibilité de se reproduire, dès que ces gains dépassent un certain seuil, si bien que les sous-populations qui correspondent chacune au « gène » d'une stratégie se multiplient, disparaissent ou restent stables. La théorie porte sur ce que peuvent être les régularités de ces évolutions.

Il s'agit donc d'étudier l'évolution des populations, commandée par leurs interactions. On peut opposer cette approche à la perspective classique de la théorie des jeux, laquelle élabore les principes non pas d'une évolution des populations, mais d'une rationalité interactive. Les justifications des solutions sont alors fondées sur des raisonnements de joueurs, en fonction de ce qu'ils anticipent des actions des autres joueurs, et réciproquement. Alors que les joueurs des jeux évolutionnaires réagissent à chaque rencontre selon la stratégie qui constitue en quelque sorte leur programme, les joueurs classiques raisonnent pour trouver la meilleure stratégie, étant donné les actions des autres joueurs, justifiées elles-mêmes par un raisonnement similaire. Il est clair que si on oppose une approche réactionnelle et une approche raisonneuse, la théorie des jeux évolutionnaires appartient au premier type.

### En suivant Binmore

Ce qui nous intéresse, c'est l'analyse des relations possibles entre les deux approches. On peut suivre Binmore<sup>1</sup> qui, tout en partant d'une analyse *éductive* des raisonnements en théorie des jeux (*éductive* désigne l'approche qui s'appuie sur les raisonnements des agents *avant et pendant* la réalisation du jeu), utilise cependant des considérations évolutionnaires. Il note d'abord que selon l'approche éductive, la complexité se trouve dans les raisonnements des joueurs et la structure de leurs représentations internes, alors que selon l'approche évolutive, les agents sont supposés beaucoup moins complexes, la complexité provenant plutôt de leur environnement (qui est fait d'autres joueurs ou d'autres populations).

Binmore s'est employé à justifier le recours aux jeux évolutionnaires pour mieux comprendre les problèmes de l'approche raisonneuse. Il commence par voir dans l'éduction, censée former le raisonnement, une reproduction et une diffusion de « mêmes », en empruntant à Dawkins l'analogie entre gènes et représentations<sup>2</sup>. Il poursuit en imaginant que l'analyse des jeux évolutionnaires porte sur une sorte de compétition entre programmes (chaque programme jouant systématiquement telle stratégie). L'éduction pourrait alors venir d'une semblable évolution, mais à condition qu'elle porte sur des « maîtres programmes » qui ont la capacité de choisir différentes stratégies, parmi une grande variété de jeux différents, et même de choisir des stratégies qui n'ont jamais été jouées auparavant.

Si on faisait évoluer ces « maîtres programmes » dans une compétition et si on y introduisait deux contraintes, soit une punition pour les décisions prises avec retard et une probabilité plus forte de

- 
1. Ken Binmore, « Modeling Rational Players, part II », *Economics and Philosophy*, vol. 4, 1988, p. 9-55.
  2. Voir Dan Sperber, *La contagion des idées*, Odile Jacob, 1996, pour une critique de cette analogie.

disfonctionnement pour les programmes complexes, alors on pourrait se poser la question de savoir si le concept central de la théorie des jeux, l'équilibre de Nash, reste bien le concept clé.

Ce concept repose sur l'idée suivante : prenons comme donné un coup d'autrui et recherchons quelle est notre meilleure réponse. Réciproquement, prenons cette meilleure réponse comme donnée et cherchons quelle est la meilleure réponse d'autrui. Un équilibre définit (quand il n'y a que deux joueurs et que deux coups possibles pour chacun d'eux) une paire de coups qui sont chacun l'un eu égard à l'autre la meilleure réponse de chacun des deux joueurs. L'équilibre a donc un aspect auto-référent (chaque coup est la meilleure réponse au coup donné par l'équilibre). Par ailleurs, on peut montrer que toute déviation locale hors de l'équilibre mène à un résultat inférieur.

Un des problèmes soulevés par cette idée, c'est qu'il y a souvent plusieurs équilibres de Nash et qu'on ne sait pas comment choisir entre eux. Un autre problème est que certains équilibres de Nash ne sont pas des optimums de Pareto (des états qu'on peut atteindre par un changement qui suscite l'unanimité et tels qu'on ne puisse vouloir en sortir sans qu'au moins un des participants ne s'y oppose). Le troisième problème, qui est lié au second, est que des déviations conjointes peuvent assurer des gains supérieurs aux joueurs (mais ces gains sont toujours sous la menace d'une rupture de la coopération qu'exige la conjonction des déviations). Binmore a renoncé à surmonter les deux derniers problèmes, mais il pense que le premier, celui de la sélection des équilibres, représente un enjeu décisif.

Il ne se satisfait donc pas de l'équilibre de Nash. Il soutient même que ce concept n'est pas si fondamental qu'on pourrait le penser, si on adopte la perspective des jeux évolutionnaires. Plus l'évolution avance, plus souvent les individus appartenant à une sous-population qui dispose d'un maître programme gagnant ont à jouer contre eux-mêmes. L'équilibre de Nash repose au contraire sur la confrontation de deux stratégies différentes, il n'est donc pas central.

La notion clé des jeux évolutionnaires se nomme la stratégie évolutionnairement stable (SES). Une stratégie est évolutionnairement stable (1) si, quand elle joue contre elle-même, elle fait au moins aussi bien que toute stratégie concurrente qu'on introduirait contre elle. En effet, si une autre stratégie faisait mieux contre elle et que cette stratégie fût un mutant peu répandu, elle engrangerait surtout le gain majoré qu'elle ferait contre notre stratégie, et donc se répandrait. Mais une fois répandue, elle se rencontrerait alors elle-même fréquemment, et il faudrait alors qu'elle fasse mieux que la stratégie initiale pour l'emporter. (2) Réciproquement, il faut aussi que contre toute stratégie mutante, notre stratégie fasse mieux que cette stratégie mutante contre elle-même. Sinon, quand elle opérerait dans une population mixte des deux stratégies, la stratégie mutante ferait, d'une part, aussi bien que notre stratégie quand elle y serait opposée et, d'autre part, mieux qu'elle quand elle se rencontrerait

elle-même, si bien que notre stratégie serait envahie. On voit que le résultat du jeu contre soi-même est crucial pour la définition d'une SES.

Dans le scénario imaginé par Binmore, cependant, cette considération n'est pas seule à jouer puisque grâce aux dysfonctions, il y a toujours des programmes qui ne sont pas le programme dominant. Or, leur expansion était peut-être limitée par des programmes que le programme dominant a éliminé et dès lors, ils peuvent devenir performants contre une population débarrassée de leurs adversaires et composée très majoritairement du programme qui a éliminé ces adversaires. Quoi qu'il en soit, Binmore soutient que nous devrions interpréter la notion d'équilibre en terme d'équilibre évolutionnairement stable plutôt que comme équilibre de Nash.

En 1993, Binmore revient à la charge en rappelant que les jeux évolutionnaires pouvaient apporter une solution au problème de sélection des équilibres<sup>3</sup>. Puis, en 1994, dans son ouvrage *Playing Fair*<sup>4</sup>, il suggère que cette sélection pourrait nous faire passer du « jeu de la vie », qui produit une société dont la structure tient à l'histoire du jeu et est donc largement contingente, au « jeu de la morale », qui consiste justement à opérer des sélections entre les sociétés produites par les différents jeux de la vie, donc entre les différents équilibres. Enfin, dans un autre texte de 1993<sup>5</sup>, il soutient que réduire les procédures de révision des probabilités à la procédure bayésienne (classique en probabilités) ne marche que dans un univers fermé, alors que toutes nos procédures effectives de décision se déroulent dans un univers ouvert, sans que nous puissions prétendre prévoir tous les possibles. Évidemment, l'univers des jeux évolutionnaires est aussi un univers fermé (puisque toutes les stratégies sont définies d'avance). Mais comme imaginer tous les possibles à l'avance pour définir un équilibre de Nash dans un univers d'une telle complexité ne nous sert de rien, puisque nous utiliserons forcément des approches incomplètes et moins sophistiquées, les jeux évolutionnaires dont les joueurs ne raisonnent même pas et se bornent à réagir peuvent être plus instructifs qu'on ne le croyait. Leur fermeture n'a pas d'importance si leurs joueurs n'ont rien à anticiper et la richesse des possibilités évolutionnistes donne par ailleurs une idée plus repérable de la richesse encore supérieure que donneraient des jeux dont les agents seraient sophistiqués. Davantage, au lieu de rechercher la meilleure règle de révision possible (ce qui est impossible dans un environnement ouvert, puisqu'on est alors dans une situation où le problème de l'arrêt d'une

- 
3. Ken Binmore, « Rationalizing Backward Induction », Conference on Rationality in Economics, Turin, octobre 1993.
  4. Ken Binmore, *Playing Fair*, I, Cambridge, MIT Press, 1994.
  5. Ken Binmore, « De-Bayesing Game Theory », dans K. Binmore, Alan Kirman, Piero Tani, *Frontiers of Game Theory*, Cambridge, MIT Press, 1993, p. 321-339.

Machine de Turing sur une meilleure solution est impossible à résoudre), il vaut mieux étudier l'émergence de telle ou telle règle d'apprentissage selon les différentes pressions évolutives. Ainsi, alors que les jeux évolutionnaires semblaient nous donner au mieux des simulations d'automates bornés, bien dépassés par les raisonnements sophistiqués de joueurs capables de révisions bayésiennes (dans des jeux à information imparfaite), ils nous permettraient en fait de mieux comprendre l'émergence de règles d'apprentissage autres que les règles bayésiennes et mieux adaptées à des univers ouverts.

Binmore fait donc grand cas d'un résultat de L. Samuelson<sup>6</sup>, qui a calculé quelles stratégies étaient éliminées dans les jeux évolutionnaires. On a en effet proposé de fonder le raisonnement qui, en théorie des jeux, justifie un équilibre sur une procédure d'élimination des stratégies dominées<sup>7</sup>, et même des faiblement dominées, procédure menée de manière récurrente (on reprend le sous-jeu qui reste une fois éliminées ces stratégies et on recommence l'élimination, si elle est possible). Or, Samuelson montre qu'en général, la dynamique des jeux évolutionnaires ne conduit pas à cette élimination. Il faut, pour y arriver, introduire un processus de *main tremblante* qui introduit un peu d'aléatoire entre les stratégies choisies et les stratégies effectivement jouées. Cette introduction d'aléas doit, pour être efficace, donner des *tremblements* arbitrairement plus amples que ne le sont déjà les mutations qui font partie du jeu évolutionnaire. Dès lors, ce processus apparaît *ad hoc*, dédié à l'élimination des stratégies faiblement dominées et on ne peut plus utiliser la *main tremblante* comme une justification de la procédure d'élimination. Or, l'idée de *main tremblante* était un prolongement d'une idée de Nash : regardons ce qui se passe si on s'autorise de légères déviations (celles que pourrait introduire un léger aléa) et notons vers quelle solution elles nous font revenir. Mais ici les déviations devraient être calculées tout exprès.

Selon Binmore, Kirman et Tani, on ne peut pas s'attendre à ce que l'évolution mime les démarches et les résultats de l'introspection raisonneuse. On pourrait en conclure que jeux évolutionnaires et approche raisonneuse peuvent se développer chacun de leur côté. Mais Binmore (1993) va plus loin. Pour lui, l'approche raisonneuse conduit à des paradoxes que l'approche évolutionnaire évite (puisque'elle est seulement réactive). Le paradoxe en question est celui que semble présenter le raisonnement de *backward induction* ou induction rétrograde. Ce raisonnement consiste à partir du dernier nœud du jeu (ou des derniers nœuds), c'est-à-dire du dernier choix de coups offert au dernier joueur. Le joueur y choisit le coup qui

- 
6. Larry Samuelson, « Does Evolution Eliminate Dominated Strategies ? », dans K. Binmore, A. Kirman, P. Tani, *Frontiers of Game Theory*.
  7. Une stratégie est dominée s'il existe une autre stratégie qui fait mieux qu'elle contre toutes les stratégies adverses ; elle est faiblement dominée si cette autre stratégie fait soit mieux soit aussi bien qu'elle.

maximise son gain. On rétrograde alors au nœud précédent, où le joueur dont c'est le tour de choisir (un autre joueur, généralement) sait maintenant que choisir le coup qui conduit à tel nœud, c'est obtenir le gain que lui fixe le choix du dernier joueur. Il choisit en fonction de cette anticipation, toujours en maximisant. On réitère le processus (d'où le nom d'*induction*, en référence à l'induction par récurrence sur les nombres et la fonction successeur) jusqu'à parvenir au premier nœud, où l'on découvre alors quelle suite de coups a été sélectionnée.

D'où vient le problème ? Les anticipations des joueurs sont fondées seulement si le coup anticipé est celui d'un joueur rationnel (qui maximise). Mais supposons qu'un joueur puisse jouer deux fois, une au premier nœud, une au troisième, encadrant ainsi l'unique nœud de choix du deuxième joueur. Supposons que le raisonnement rétrograde lui enjoigne de quitter le jeu au premier coup. Comment le second joueur peut-il alors considérer comme rationnel le joueur en question, puisqu'il lui faut, pour raisonner, supposer que ce joueur étrange joue au troisième nœud, ce qui implique qu'il n'a pas quitté le jeu au premier nœud ?

Binmore pense que ce paradoxe ne peut être évité. Or, il tient évidemment à ce qu'on dote les joueurs de capacités de raisonner en fonction de ce qu'ils anticipent des raisonnements des autres. Le paradoxe de l'induction rétrograde semble donc constitutif de l'approche raisonneuse. Par ailleurs, ce paradoxe est aussi lié au découpage du raisonnement en plusieurs étapes qui se révèlent emboîtées les unes dans les autres. Cela jette donc un doute sur la procédure d'élimination itérative des stratégies dominées, qui procède à de semblables découpages des emboîtements. Binmore justifiait sa méfiance sur ce dernier point en notant que si on introduit du bruit dans une population donnée (mais pas dans une autre) dans un jeu évolutionnaire, alors il se peut que cela crée une pression non pas en faveur, mais contre l'équilibre de sous-jeu parfait (défini comme celui dont tous les coups sont des solutions en tout sous-jeu, c'est-à-dire dans les jeux qu'on obtient en ne retenant d'abord que les derniers rameaux de l'arbre du jeu, puis les sous-branches et les branches). Dans ce cas, des stratégies faiblement dominées ne seront pas éliminées. Le résultat de Samuelson lui a donné raison.

### Analyse des jeux évolutionnaires

Notons cependant que ce plaidoyer de Binmore en faveur des jeux évolutionnaires est quelque peu indirect. Il y trouve surtout des possibilités d'éviter certaines difficultés de la théorie des jeux classique. Il nous faut donc examiner de manière plus directe les intérêts de l'approche évolutionnaire.

Les partisans des jeux évolutionnaires, cependant, sur les trois raisons qu'ils nous proposent de nous passionner pour les jeux

évolutionnaires, n'en donnent qu'une qui soit directe, et deux indirectes.

Commençons par les raisons indirectes, autour desquelles ont déjà tourné les réflexions de Binmore. La première, c'est que la notion d'équilibre de Nash n'est pas liée à une quelconque procédure qui parviendrait à cet équilibre. Un équilibre de Nash, on l'a vu, est simplement la meilleure réponse que chacun puisse faire à un coup de l'autre supposé donné, en supposant qu'on doive ensuite échanger les perspectives, si bien que le coup de l'autre sera aussi choisi comme meilleure réponse au précédent supposé donné. Une fois un coup supposé donné, l'équilibre de Nash s'obtient quand on nous redonne ce coup — une fois permutés les points de vue — comme meilleure réponse. Il constitue donc un point fixe (qu'on définit comme la valeur pour laquelle la fonction qui opère sur cette valeur redonne la même valeur). Mais la plupart du temps, on ne sait pas comment parvenir à un point fixe. Il est donc intéressant de calculer des cheminements dans un jeu, en se permettant des déviations et en regardant si ces déviations se corrigent d'elles-mêmes, et comment on parvient à une solution. On se demande donc si la dynamique que l'on peut calculer donnera ou non tel type d'équilibre. On souhaite en principe que l'évolution révèle l'équilibre de Nash comme stratégie évolutionnairement stable. On souhaite aussi que, lorsqu'il existe plusieurs équilibres de Nash, l'évolution fasse son travail de sélection et nous en recommande un.

La seconde raison, c'est que les raisonnements qu'on doit supposer aux agents de la théorie des jeux deviennent, si on introduit des considérations de logique épistémiques, extrêmement sophistiqués (ils exigent le savoir commun de la rationalité, donc de savoir que je sais que vous savez que je sais, etc. à l'infini). Ceci permet aux agents de raisonner à des niveaux de raisonnement emboîtés infinis, ce qui semble très loin des pratiques humaines. On a donc peu d'espoir qu'une approche en théorie des jeux puisse prédire quelque comportement que ce soit. De fait, les expérimentations psychologiques montrent que nous ne nous comportons pas comme la théorie des jeux souhaiterait que nous le fassions. Or, les agents des jeux évolutionnaires sont beaucoup moins sophistiqués, puisqu'ils ne font aucun raisonnement. On peut donc espérer que les stratégies qui y émergent seront plus proches des stratégies pratiquées. Notons que cette justification peut avoir des buts opposés à la première. En effet, on souhaiterait ici obtenir non pas uniquement des équilibres de Nash, mais aussi des situations paretiennees (par exemple, la coopération dans le dilemme du prisonnier, qui n'est pas un équilibre de Nash).

On peut rattacher à cette seconde justification un argument moins fondamental, mais qui joue un rôle dans l'attraction qu'exercent les jeux évolutionnaires : l'analogie avec le modèle évolutionnaire donne une allure de plausibilité biologique à une

théorie à laquelle on reprochait d'être très loin d'une bonne modélisation des interactions humaines.

La troisième raison est la seule directe. C'est que l'étude des dynamiques des stratégies et de l'évolution de leur répartition au sein d'une population est en elle-même intéressante. Elle permet de tenir compte à la fois de la diversité populationnelle environnementale et de la diversité historique des situations populationnelles. Pluralité environnementale : une stratégie peut se maintenir dans l'environnement d'autres stratégies favorables (elle-même, la plupart du temps) ; inversement, telle stratégie agressive s'élimine quand elle est opposée à des stratégies tout aussi agressives qu'elle. Diversité historique : le résultat final, dans les jeux évolutionnaires, dépend souvent de la distribution initiale des stratégies dans la population globale ; il est possible, par exemple, qu'une stratégie 2 soit gagnante dans un premier temps étant donné la population 1 de départ, puis que, sa sous-population grandissant, elle ouvre la voie à une stratégie mutante 3 qui exploite la stratégie 2 et qu'ensuite le même phénomène se reproduise, la croissance de la population 3 se trouvant envahissable par une dernière stratégie qui se trouve être la stratégie initiale<sup>8</sup>. Les jeux évolutionnaires nous offrent donc un riche éventail de dynamiques possibles, ils font entrer la théorie des jeux dans l'ère de la simulation de la complexité.

Les résultats de la théorie des jeux évolutionnaires justifient-ils ces espoirs ?

Considérons la première justification, soit l'introduction d'un cheminement vers l'équilibre et la sélection des équilibres. Les raisonnements vont s'appuyer ici sur des systèmes d'équations différentielles chargés de modéliser diverses dynamiques. La troisième raison se noue donc avec la première. Par conséquent, on ne s'en tient pas à la notion de point fixe qui semble être le fondement de l'équilibre de Nash (si on prend un profil de stratégies, c'est-à-dire l'ensemble constitué d'une stratégie par agent, l'équilibre de Nash est la meilleure réplique à lui-même, c'est donc un point fixe de la correspondance qui définit la meilleure réplique en stratégies mixtes<sup>9</sup>). On envisage bien des déviations hors de cet équilibre, ainsi qu'une dynamique qui ramène à l'équilibre.

À cet égard, les deux principales notions utilisées sont aisément différenciables. La stabilité de Lyapounov garantit seulement que si une petite déviation se produit, elle ne va pas nous entraîner loin de l'équilibre. Si bien qu'il est possible que plusieurs petites déviations cumulées nous entraînent loin de l'équilibre, car il n'y a pas de force de rappel pour nous y ramener<sup>10</sup>. La stabilité asymptotique, en

8. Jörgen W. Weibull, *Evolutionary Game Theory*, Cambridge, MIT Press, 1995, p. 90.

9. Une stratégie mixte est une stratégie que l'on joue avec une certaine probabilité, décidée à l'avance en fonction du jeu.

10. *Ibid.*, p. 93.

revanche, fournit une force de rappel qui ramène à l'équilibre si une déviation se produit<sup>11</sup>. La théorie des stratégies évolutionnairement stables, qui est liée à la stabilité de Lyapounov, n'explique donc pas comment une population finale peut arriver à manifester telle ou telle stratégie. Elle explique seulement comment une fois atteinte, cette stratégie est robuste (dans une mesure limitée, cependant). André Orléan note même que les critères de stabilité (y compris asymptotique) « n'exploitent que très peu le cadre dynamique que proposent les jeux évolutionnistes ; seul ce qui se passe au voisinage des équilibres est pris en compte<sup>12</sup> ». Il préfère le concept de stabilité stochastique, introduit par Foster et Young, qui, au lieu de considérer comme dans les SES des perturbations mutationnelles ponctuelles et isolées, imaginent des chocs continuels, qui peuvent opérer en série. Ce critère semble sélectionner les mêmes équilibres que celui de la stabilité asymptotique.

Les dynamiques des jeux évolutionnaires peuvent-elles opérer une sélection parmi les équilibres de Nash ? On a montré que dans une dynamique dite de réplicateurs (c'est-à-dire où la reproduction a lieu dans un temps continu, et non pas à des périodes données), les stratégies strictement dominées et aussi les stratégies strictement dominées itérativement sont éliminées. Mais ce n'est pas le cas si la dynamique est discrète<sup>13</sup>. Et cela n'est pas vrai pour toutes les stratégies faiblement dominées<sup>14</sup>. Les états stationnaires non instables dans cette dynamique continue sont ceux qui correspondent au comportement d'équilibre de Nash agrégé<sup>15</sup>. De plus, certains des équilibres de Nash sont instables et ne survivent, sous le critère de stabilité asymptotique, que les équilibres de Nash parfaits (*i.e.* ceux qui résistent à une modification de *main tremblante*, proposée par Selten en 1975, et qui consiste, comme on l'a vu, à supposer que les joueurs se trompent parfois, aléatoirement, dans les coups qu'ils jouent), ce qui semble une conséquence logique du critère de stabilité asymptotique.

La sélection la plus drastique est obtenue par les dynamiques à multipopulations. On souhaite introduire des interactions non symétriques entre les joueurs et, pour ce faire, on tire au hasard les individus des sous-populations, au lieu de faire se rencontrer systématiquement les individus de chaque sous-population deux à deux. Du coup, un mutant ne se rencontre jamais lui-même, car dès le moment où il est tiré, il rencontre tous les représentants des autres sous-populations<sup>16</sup>. Dans cette dynamique, ce sont seulement les

11. *Ibid.*, p. 243.

12. André Orléan, « De la stabilité évolutionniste à la stabilité stochastique, réflexions sur les jeux évolutionnistes stochastiques », dans *Revue Économique*, numéro spécial AFSE, 1996.

13. *Ibid.*, p. 121.

14. *Ibid.*, p. 79 et L. Samuelson, « Does Evolution Eliminate Dominated Strategies ? ».

15. J. W. Weibull, *Evolutionary Game Theory*, p. 70.

16. *Ibid.*, p. 163.

équilibres de Nash stricts (pas ceux entre lesquels les joueurs pourraient être indifférents) qui sont asymptotiquement stables. Cela dépend cependant de la dynamique des gains et l'on peut trouver des évolutions de gains en fonction de la diffusion de la population (évolutions cependant croissantes et monotones, mais pas linéaires) qui permettent à des stratégies strictement dominées de survivre<sup>17</sup> ! Mais le problème est que les dynamiques qui opèrent ces restrictions en opèrent trop : elles éliminent les profils de stratégie mixtes qui tirent au sort les coups à jouer en respectant une certaine probabilité. Il suffit donc qu'un seul agent utilise une stratégie mixte pour que le n-uplet de stratégie soit éliminé. Or, il est des jeux qui n'ont pas de solution en stratégies pures (sans tirage probabiliste), mais seulement en stratégies mixtes.

De plus, il n'y a pas cohérence entre les SES et les stratégies atteintes par la dynamique dite du réplicateur : une stratégie  $x$  peut ne pas être une SES et cependant être asymptotiquement stable parce qu'elle bénéficie de la concurrence entre deux autres stratégies  $y$  et  $z$  ;  $x$  est vulnérable à  $y$ , mais  $y$  est vulnérable à  $z$ , si bien qu'on observe une évolution en spirale qui s'éloigne souvent de  $x$ , mais finit par  $y$  aboutir<sup>18</sup>.

Les dynamiques des jeux évolutionnaires peuvent-elles donc justifier la déclaration satisfaite de Weibull : « la stabilité dynamique dans la dynamique des réplicateurs, alors même qu'elle est obtenue sans la moindre hypothèse de rationalité, implique un comportement agrégé qui est "rationnel" et "coordonné" dans le sens de l'équilibre de Nash<sup>19</sup> » ? On aurait ainsi fait l'économie des hypothèses sur la rationalité des joueurs et sur leur connaissance de cette rationalité, dont le statut logique est soit incertain, soit peu plausible (ainsi l'introspection négative : si je ne sais pas telle proposition, je sais que je ne la sais pas), et il aurait suffi pour cela de satisfaire le critère de stabilité asymptotique. On a vu qu'en fait la sélection des équilibres de Nash ne suivait pas tout à fait une progression conforme à la normativité « rationnelle ». Elle ne permettait pas d'éliminer les uns après les autres les non-solutions, puis les équilibres, selon les catégories emboîtées proposées par l'analyse « raisonneuse ». En effet, les équilibres éliminés le sont en fonction des spécificités des stipulations de la dynamique choisie et il n'y a pas de raison *a priori*, ni *a posteriori*, pour que l'on puisse définir une classe de modifications de ces stipulations qui soit strictement parallèle aux exigences de plus en plus serrées de l'analyse « raisonneuse ». Ce qu'on observe plutôt, c'est que tantôt ces stipulations vont effectivement converger vers des réquisits « rationnels » plus exigeants, tantôt elles vont avoir un effet orthogonal, sans rapport avec ces exigences, et vont donc bien opérer

17. *Ibid.*, p. 202 ; exemple dû à Samuelson et Zhang, et utilisé par Binmore.

18. *Ibid.*, p. 102.

19. *Ibid.*, p. 70.

des sélections, mais qui éliminent des équilibres souhaités par l'analyse « raisonneuse » et qui en conservent d'autres que celle-ci n'avait pas retenus comme solutions.

Considérons maintenant la deuxième justification, et d'abord l'analogie avec l'évolution. Ici, plusieurs problèmes se posent. Si on admet le théorème de Fisher (1930), dans certains contextes l'évolution induit une croissance monotone avec le temps de la *fitness* de la moyenne de la population. L'équivalent de la *fitness* est ici le gain cumulé qu'on peut attribuer à la moyenne de la population. Or, il se révèle que seuls les équilibres de Nash stricts sont évolutionnairement stables quand on utilise le meilleur critère (le plus robuste), celui de la stabilité asymptotique. Des situations paretiennes sont donc éliminées dans certains cas, si bien que le gain de la population survivante est inférieur à celui qu'obtenaient certaines populations éliminées (celles qui pratiquaient plus de coopération) quand elles étaient suffisamment nombreuses. Les modèles des jeux évolutionnaires sont par ailleurs plus ou moins fidèles à l'analogie darwinienne. Par exemple, la dynamique du réplicateur n'implique aucune mutation, mais simplement la présence de populations différentes, alors que la notion de stratégie évolutionnairement stable (SES) est définie comme la résistance à l'invasion par une petite population de mutants (au-dessous d'un certain seuil). Le problème, on l'a vu, c'est que la notion de SES, qui est plus fidèle à l'analogie néodarwinienne que la dynamique du réplicateur, sur ce point, ne satisfait pas à la première justification : donner l'histoire d'une dynamique comme explication de l'émergence d'un équilibre de Nash. De plus, la dynamique qui mène aux SES implique des rencontres qui sont des interactions symétriques deux par deux, ce qui n'est guère plausible dans une véritable évolution. On pourrait dire aussi que cette dynamique exige que les mutants soient rares (au-dessous de la barrière de résistance, *i.e.* d'une certaine proportion de mutants) et laissent le temps à la population de s'ajuster en retour avant que n'intervienne la mutation suivante<sup>20</sup>. La dynamique multipopulationnelle évite certains de ces biais en faisant jouer un mutant contre tous les représentants des autres sous-populations, mais elle suppose inversement qu'un mutant ne se rencontre pas lui-même, ce qui n'est plausible qu'à l'origine de la mutation.

Envisageons maintenant, dans cette seconde justification, le souhait d'être plus proche des pratiques sociales que les « raisonneurs ». Weibull note une analogie entre une SES et une convention à la Lewis. Ce logicien imagine qu'entre plusieurs règles de conduites possibles, on va choisir celle dont on pense que si tous les autres la choisissent, on a intérêt à la choisir, que les autres pensent de même et que tout cela, chacun le sait, chacun sait que les autres le savent, etc. C'est alors une « convention ». Or, les individus

---

20. *Ibid.*, p. 34.

qui utilisent la stratégie dominante d'un jeu évolutionnaire n'ont aucune incitation à en changer et les autres, après leur expérience malheureuse, ont intérêt à revenir à cette pratique à laquelle tous se conforment. On pourrait donc donner sens à la notion de convention sans avoir recours à l'appareillage lourd du savoir commun et de ses raisonnements sur les raisonnements d'autrui, tel que proposé par Lewis. Le problème ici, c'est que les conventions sont souvent, sinon toujours, liées à des représentations. Or, il est possible de développer des représentations de manière virtuelle, sans encore leur donner de suite active, et cependant de diffuser ces représentations en les exprimant, avant même qu'elles aient des effets sur les comportements. Une *mutation* qui est dictée par des représentations peut donc se déclarer brusquement et se diffuser sans incidences pratiques, si bien qu'elle n'a pas à combattre les pratiques auxquelles elle s'oppose. Il se peut même qu'une représentation soit obtenue par des inférences que chacun peut faire en son for intérieur, sans avoir eu besoin de l'exprimer explicitement, et qu'une fois ces inférences parvenues à leur conclusion, la représentation se mette à dominer les pratiques. Mais alors, on n'a pas affaire à une invasion de quelques mutants isolés, mais à un soudain basculement d'une fraction considérable de la population. Ni la notion de SES, ni les dynamiques utilisées habituellement ne permettent de traiter ce problème. Les dynamiques d'imitation analysées par André Orléan vont dans cette voie et montrent la possibilité d'une multiplicité d'états stationnaires, mais elles supposent toujours des transitions continues, même si elles peuvent être brutales.

Les théoriciens des jeux évolutionnaires ont tenté d'introduire un germe d'activité cognitive dans leurs schémas. Ainsi, ils ont envisagé la possibilité de jeux de *cheap talk*, de communication sans coût, chaque individu pouvant passer un message aux autres et utiliser les messages reçus pour déclencher une règle de décision qui prescrit l'action à accomplir. Ou encore, ils introduisent un individu qui est un *homo œconomicus* extralucide, qui reconnaît les types des agents en face de lui et joue en fonction de leur stratégie (face à un autre *homo œconomicus*, il joue la stratégie pure non strictement dominée itérativement). Dans ce dernier cas, on peut observer des évolutions qui dépendent de la population initiale et où les trois stratégies pures du jeu pris pour exemple sont toutes utilisées dans diverses proportions<sup>21</sup>. Mais cet agent extralucide est de nouveau peu plausible cognitivement. Nous n'avons pas la capacité de deviner le type de nos adversaires et nous ne pouvons pas l'avoir. En effet, la dissimulation est une conduite cognitive qui est efficace au moins à la première rencontre et qui n'est percée à jour qu'à long terme. On peut donc conclure que si les jeux « raisonneurs » le sont peut-être trop par rapport à la pratique sociale, les jeux évolutionnaires ne

---

21. *Ibid.*, p. 131.

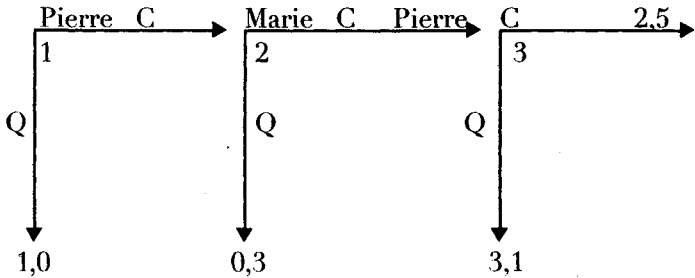
tiennent pas compte de toutes les possibilités cognitives des agents. La capacité de cognition va de pair avec la capacité de réviser ses représentations, et ce n'est pas le cas des « animats » des jeux évolutionnaires.

### L'« induction rétrograde » est-elle paradoxale ?

Revenons à présent aux relations entre le souhait d'échapper au paradoxe de la *backward induction* et le recours à l'approche évolutionnaire. Il faut d'abord noter que l'approche évolutionnaire se développe à partir des jeux sous forme normale (on représente le jeu par une matrice, indiquant pour chaque case qui croise un coup d'un joueur et la réponse des autres le gain de chaque joueur), alors que le paradoxe en question naît d'une analyse des jeux sous forme extensive (on représente le jeu par l'arbre des coups qui se succèdent). Comment fonder ma décision sur l'anticipation d'un coup supposé rationnel auquel autrui ne parviendra jamais s'il est rationnel au premier coup ? Aumann a contourné le problème en séparant chaque joueur en ses « avatars » en chaque nœud, ce qui lui permet de faire le raisonnement sur chaque sous-jeu, en admettant la rationalité de chaque sous-agent. Mais cela exige de ne jamais tenir compte du passé (c'est au sous-agent qui intervient une étape plus tôt dans le raisonnement rétrograde de prendre en compte ce passé que son coup constitue, mais il le prend évidemment en compte au présent). Binmore veut utiliser ce « paradoxe » pour récuser la notion d'équilibre de Nash et propose de remplacer l'approche raisonneuse par l'introduction d'un point de vue évolutionnaire dans l'éducation qui nous permettrait de sélectionner nos raisonnements mêmes.

Je ne ferai qu'esquisser une position assez différente. Tout d'abord, il n'y a pas de réel paradoxe d'induction rétrograde, ou plutôt il n'existe que si on découpe le jeu en tranches pour faire le raisonnement. Mais cela n'est pas nécessaire. Il est évidemment nécessaire de partir des derniers nœuds du jeu pour raisonner, car si l'on partait du début, on devrait attendre d'avoir justifié les suites de coups choisies jusqu'aux derniers nœuds pour pouvoir raisonner. Mais partir des derniers nœuds n'implique pas d'être aveugle aux coups précédents. Le raisonnement à faire est un raisonnement par l'absurde.

Prenons, pour le montrer, le jeu de Reny. C'est un jeu séquentiel. Les joueurs jouent l'un après l'autre. Mais ils doivent décider leur stratégie par avance (mettons qu'ils l'écrivent et la confient à un arbitre) et l'exécuter ensuite sans pouvoir la changer. Pierre peut quitter au nœud 1 — il obtient alors 1 et Marie 0 — ou continuer. Marie au nœud 2 peut alors quitter — et obtenir 3 et Pierre 0 — ou continuer. Enfin au nœud 3, Pierre peut coopérer — Marie gagne alors 5 et Pierre 2 — ou ne pas coopérer — et il gagne alors 3 et Marie 1 (les gains sont là pour fixer les idées, seul compte leur ordre respectif).



Supposons par hypothèse que nous soyons au nœud 3. Notre raisonnement conditionnel a d'abord pour antécédents les coups hypothétiques passés (Pierre a continué en 1, Marie a continué en 2). Il a ainsi des antécédents au passé et une conclusion au présent. La décision maximisatrice de Pierre en 3 est de ne pas coopérer. Il nous faut prendre maintenant ce coup hypothétique pour un antécédent d'un nouveau conditionnel, qui est un conditionnel anticipant. Son antécédent est donc au futur et sa conclusion, au présent. En supposant que Pierre jouera « ne pas coopérer en 3 », est-ce que Marie joue bien encore « continuer en 2 » ? Non, elle joue « quitter en 2 ». Dès lors, notre précédent conditionnel (passé-présent) est en contradiction avec notre conditionnel en cours (futur-présent). Cependant, la contradiction pourrait simplement venir du coup de Marie, mais pas de celui de Pierre en 1. Il faut alors évaluer un nouveau conditionnel futur-présent. À supposer que Marie quitte en 2, est-ce que Pierre continue en 1 ? Non, il quitte et on a, là encore, une contradiction. Notre hypothèse initiale était donc contradictoire et la seule qui ne le sera pas, c'est de supposer qu'en 1, Pierre quitte le jeu (mais c'est, on le voit, une solution par défaut, puisque aucun coup de Marie n'a alors de sens).

La différence avec l'équilibre obtenu par induction rétrograde, c'est que « Marie quitte en 2 » et « Pierre ne coopère pas en 3 », qui font partie de la solution d'induction rétrograde ou *backward induction*, ne font pas partie de notre solution, qui se réduit à « Pierre quitte en 1 », ce qui est cependant une partie commune avec la solution d'induction rétrograde. On évite ainsi le paradoxe. La rationalité n'est pas un fait particulier à chaque joueur, que nous pourrions tester par observation, ce qui conduirait à des observations contradictoires, mais c'est simplement une règle de déduction qui nous permet de définir en chaque nœud le coup choisi. Dans un raisonnement par l'absurde, on maintient toujours les règles de déduction. Simplement, quand une hypothèse nous amène à une contradiction par l'intermédiaire de ces règles, on considère comme valide la négation de l'hypothèse. Et si on est intuitionniste, on introduit à l'inverse la règle de raisonnement par l'absurde comme

une règle qui, une fois une dérivation menée à l'absurde, élimine la négation accolée à l'hypothèse.

La deuxième différence, c'est que notre raisonnement n'est pas aveugle vers l'arrière et qu'il prend en compte les coups antécédents. Il doit simplement s'assurer que les raisonnements dans le sens *passé-présent* et ceux dans le sens *futur-présent* se bouclent bien, c'est-à-dire que lorsqu'on prend un coup présent du raisonnement *passé-présent* comme antécédent *futur* dans le raisonnement *futur-présent*, la conclusion au présent redonne bien le coup correspondant de l'antécédent *passé*, et réciproquement. On doit donc trouver des valeurs des différents coups possibles qui se redonnent les unes les autres quand on les pose comme données dans les raisonnements *passé-présent* et qu'on les met en boucle avec les raisonnements *futur-présent*. Ces valeurs sont des points fixes pour cet opérateur qu'est le bouclage des deux raisonnements. Appelons le résultat de ce bouclage l'équilibre épistémique.

Devons-nous en rester là ? Notre raisonnement a pris des coups hypothétiques comme donnés et il en est dérivé des contradictions, si bien que des coups hypothétiques ne pouvaient être maintenus. Il restait alors plusieurs possibilités : soit qu'en ce nœud un autre coup ait été choisi, soit qu'on n'ait pas atteint ce nœud. D'autres raisonnements par l'absurde ont tranché entre ces possibilités. Mais l'important, c'est que nous ayons raisonné sur des coups supposés donnés, en prenant nos décisions d'action comme conclusions. Or, dans un jeu, rien n'est donné, sinon la structure du jeu et ses gains (ou du moins l'ordre relatif des gains). Les coups des autres ne sont pas donnés, ils peuvent changer, puisque ce sont des actions à choisir et qu'une première approche naturelle des actions, c'est de les considérer comme des changements du monde. Nous avons donc maintenant, grâce au raisonnement d'induction rétrograde, un monde de référence, mais nous devons examiner ce qui se passe sur des mondes qui impliquent des changements par rapport à ce monde. Ces mondes où des changements se sont produits sont, en un sens, le même monde que le nôtre, mais on y tient compte de ce que les autres ont pu agir, donc y introduire des changements. Nous envisageons ainsi comme hypothèses des changements par rapport aux actions que nous avons supposées données. Il nous faut ensuite décider quelles actions nous choisirions si ces changements avaient lieu. Nous allons reprendre alors le raisonnement précédent et voir si on peut obtenir un bouclage. Si ce bouclage donne à l'auteur du changement (et bien sûr à celui qui décide de son action en maximisant) un gain supérieur à celui de l'équilibre, nous retiendrons cette stratégie. Ici, supposons que Pierre prenne comme hypothèse un changement du coup de Marie en 2 (elle cesse de quitter pour coopérer). Il décide donc de jouer la coopération en 1 et de ne pas coopérer en 3. Marie obtient 1 au lieu de 0 dans l'équilibre précédent et Pierre, 3 au lieu de 1. Ce monde est par conséquent préférable.

Mais, dira-t-on, pourquoi parier sur des changements que feraient les autres ? Après tout, ces changements ne sont pas en notre pouvoir. Et si vraiment nous nous situions dans un monde différent, où les autres auraient accompli ces changements auxquels nous ne pouvons rien, pourquoi tenir compte du résultat du premier monde, celui où nous prenons les actions des autres comme données ? Dès lors, Marie, supposant que Pierre a coopéré, choisit de quitter et ce monde ne sera pas l'un des préférés de Pierre !

Certes, chacun raisonnant de son côté, sans communiquer, il ne nous est pas possible de changer les actions d'autrui par une sorte de télépathie active. Mais il nous est possible, à l'inverse, d'envisager des changements de notre côté et de nous demander ce que ferait autrui s'il envisageait ces changements. Au lieu de prendre pour antécédent de notre raisonnement le changement d'autrui, ce qui peut apparaître comme une hypothèse gratuite, nous prenons pour antécédent notre propre changement et nous considérons s'il ne serait pas rationnel pour autrui de changer. Ainsi, Pierre peut coopérer en 1 parce que, suppose-t-il, si Marie envisageait ce changement, elle coopérerait, ce qui donnerait à Pierre son gain maximum en 3. Mais encore une fois, pourquoi, si Pierre coopère en 1, Marie ne quitterait-elle pas en 2 ?

Parce qu'un tel monde ne permettrait pas d'obtenir la stabilité dans le raisonnement en boucle que nous avons déjà fait. Si l'on veut, la défection de Marie consisterait pour elle à changer de monde et à revenir dans le monde de départ. Or, dans le seul monde de départ stable, elle n'obtient que 0.

Mais que serait un bouclage différent ? Ce serait justement un bouclage où, à un changement de Marie pris pour antécédent (au futur) du raisonnement de Pierre, correspondrait un changement de Pierre pris pour antécédent (au passé) du raisonnement de Marie. Mais ici, puisque nous parlons de changements et que chacun est à l'initiative d'un changement qui ne se justifie que s'il redonne le changement de l'autre, ce que nous appelions d'abord le raisonnement de Pierre est justement celui que fait Marie, et réciproquement. Le changement que Marie tente, une fois pris comme antécédent (futur), ne produit pas immédiatement comme conclusion le changement de Pierre, il la produit *si* le changement de Pierre en question, une fois pris comme antécédent (passé), a pour conclusion le changement de Marie qui, une fois pris comme antécédent (futur), etc. Bref, le raisonnement en boucle se mord la queue puisque dans la dérivation qui justifie chaque raisonnement, nous devons retrouver incluse la boucle qui assure qu'on est à un équilibre. Mais ce raisonnement en boucle n'a rien de vicieux. Il suffit que présupposer un changement de Marie permette de justifier un changement présupposé de Pierre, *et réciproquement*, pour que la boucle soit stable. Au lieu de trouver une valeur donnée du coup de Marie qui, étant donnée, redonne le coup de Pierre qui la rend possible, nous devons *à la fois* trouver deux valeurs, du changement

de Marie et du changement de Pierre, qui, étant données, justifient le bouclage entre ces deux changements. Au lieu d'avoir une série de coups séquentiels qui se présupposent et se justifient les uns les autres, nous avons des séries entrelacées qui se présupposent et se justifient. Nous n'avons fait qu'étendre la notion d'équilibre. Dans chaque raisonnement, la conclusion de l'autre n'est donnée qu'une fois trouvés l'équilibre et le bouclage. Au lieu que l'équilibre soit la conséquence d'une rationalité instrumentale qui prend l'action de l'autre pour donnée, il est devenu un outil de dérivation, comme l'est aussi la maximisation. La différence entre la rationalité instrumentale et la rationalité interactive, c'est que dans la première, la maximisation intervient avant la considération de l'équilibre et indépendamment de celle-ci, et que dans la seconde, elle intervient en s'entrelaçant avec celle de l'équilibre. Nous nommerons alors cela un équilibre interactif.

Comment intervient la rationalité interactive ? Elle intervient d'abord pour justifier la tentative de changement. Une fois parvenue à l'équilibre épistémique, Marie se dit qu'elle a abandonné la possibilité d'avoir 1 au lieu de 0, une fois que son coup maximisateur à court terme (« quitter en 2 ») s'est trouvé défait par le coup de Pierre en 1. Et de même, *mutatis mutandis*, pour Pierre. On compare ici les gains possibles sur d'autres voies à ceux de l'équilibre. On introduit ensuite la procédure de recherche de l'équilibre interactif en tentant des changements qui puissent s'appuyer l'un sur l'autre et donc, se boucler. Ainsi, en supposant que Pierre ait changé pour « coopérer en 1 », un coup de Marie pour « quitter en 2 » ne produit pas de tel bouclage (or, on pourrait le considérer comme un changement, puisque l'équilibre épistémique nous donne « Marie ne joue pas en 1 »). La recherche du bouclage semble l'emporter ici sur la maximisation, mais c'est une apparence : en fait, ce coup de Marie interdit le bouclage interactif et nous renvoie justement comme seul bouclage à celui de l'équilibre épistémique, dont on tentait de sortir, ce qui était justifié par des considérations de maximisation. Enfin, une fois qu'on a trouvé un bouclage, il n'est validé que si les gains pour tous ceux qui ont changé sont supérieurs à ceux obtenus dans l'équilibre épistémique. La maximisation a donc d'abord un rôle heuristique, puis le bouclage a un rôle sélectif, mais cette sélection n'est validée que par la maximisation.

L'esprit de la rationalité interactive est simple. Une fois défini un équilibre épistémique qui est instrumental, nous explorons les mondes différents que l'on pourrait atteindre par des changements. Mais ces changements ne peuvent pas être simplement posés par hypothèses comme des données, car cela serait supposer qu'un *deus ex machina* nous a transportés dans ces mondes. Or, si nous pouvons envisager que le monde réel change sans que nous y soyons pour rien, nous ne pouvons pas supposer que le monde d'un jeu change sans que les joueurs y soient pour rien. Il faut donc que ces

changements soient des actions des joueurs. Mais ce sont des actions non pas pour répondre à des données du monde, mais pour changer de monde, et dans ce transfert chaque joueur doit s'appuyer sur des changements des autres puisque l'équilibre épistémique nous garantissait qu'aucun joueur n'avait intérêt à en changer unilatéralement. Nous avons cependant, en envisageant des changements de monde, dissipé l'apparence de finalisme de ces changements, qu'on pourrait croire introduits *pour* obtenir des autres qu'ils changent. Nous devons simplement considérer des changements qui font changer de monde chacun des joueurs (par rapport à l'équilibre épistémique). Une fois ces changements supposés, nous vérifions s'ils donnent lieu au bouclage interactif décrit plus haut. Les changements en question sont donc simplement ceux qui ont la propriété, une fois introduits comme antécédents des raisonnements par chacun des joueurs, de produire ce bouclage. Ce bouclage nous permet le changement de monde. Une fois ce changement de monde possible, nous sélectionnons un monde par maximisation par rapport à l'équilibre épistémique, puis entre les équilibres interactifs s'ils sont plusieurs. Nous transformons donc la *finalité* apparente en un raisonnement à la fois causal et sélectif. Les changements envisagés ont la propriété de déclencher soit des instabilités, soit des bouclages, quand ils s'appuient les uns sur les autres. L'équilibre épistémique sélectionnait les actions qui étaient stables par rapport à des coups supposés donnés. L'équilibre interactif sélectionne des actions qui sont stables par rapport à des actions qui les présupposent pour être stables. C'est une propriété contextuelle de ces actions, le contexte étant donné par les autres actions. Il n'y a pas là de finalité, ni de télépathie active entre les joueurs, puisque chacun peut vérifier cette propriété de son côté.

Mais qu'en est-il du dilemme du prisonnier (si Marie coopère et Pierre coopère, cela leur donne 2 et 2 ; si Marie fait défection et Pierre fait défection, cela leur donne 1 et 1 ; celui qui coopère quand l'autre fait défection a 0 et l'autre 3) ? Le problème est que dans ce jeu Marie, par exemple, doit envisager, quand elle joue, deux possibilités en parallèle, celle que Pierre a coopéré ou celle qu'il ait fait défection, et que son coup doit répondre à ces deux coups possibles. Dans notre raisonnement en boucle, il faut donc envisager deux boucles. Si elle change pour la coopération, le Pierre qui a coopéré s'en réjouit, mais aussi, sur l'autre boucle, celui qui a fait défection, et il s'en réjouit même davantage, si bien que Pierre préfère toujours faire défection. Si une des boucles est stable, l'autre ne l'est pas, à première vue.

En fait, là aussi il faut que les changements s'appuient l'un sur l'autre, si bien qu'un changement de Marie doit s'appuyer sur un changement de Pierre, et réciproquement. Il faut donc que les changements aient lieu dans les deux boucles. C'est dire que le changement de Marie pour la coopération doit s'appuyer dans une

boucle sur le retour de Pierre à la coopération qu'il avait d'abord envisagée puis trouvée instable, et dans l'autre sur son changement pour la coopération, à partir d'une défection qui s'était trouvée stable dans l'équilibre épistémique. Et le raisonnement inverse se fait pour Pierre. La bizarrerie qui consiste à devoir imaginer des changements *dans plusieurs mondes à la fois* tient simplement à ce qu'aucun des acteurs ne peut distinguer entre ces mondes (puisque l'incertitude de Marie est en fait aussi partagée par Pierre).

Le partisan de la pure rationalité instrumentale, qui ne raisonne qu'à partir du donné, n'admettra pas cette rationalité interactive qui bâtit des échafaudages s'appuyant non pas sur le sol, mais les uns sur les autres. Par ailleurs, il est curieux qu'il accepte de raisonner sur les jeux évolutionnaires, où on se donne des mutations, c'est-à-dire la possibilité de changements, qui ne sont finalement justifiés que parce qu'ils donneront lieu à une diffusion en s'appuyant sur les conflits des sous-populations en présence, conflits dont l'issue ne tient pas à la valeur d'une stratégie dans l'absolu, mais seulement à la valeur de cette stratégie relativement aux stratégies en présence. Et ce que montre la théorie des jeux évolutionnaires, quand elle conduit parfois à conserver des stratégies faiblement dominantes, c'est que justement le raisonnement qui dit « supposé donné  $x$ , je choisis  $z$ , supposé donné non  $x$ , je choisis  $z$ , donc je choisis  $z$  », raisonnement qui définit  $z$  comme stratégie dominante, n'est pas le schéma que suit l'évolution dans les jeux. L'évolution permet de se libérer d'une simple rationalité instrumentale, puisqu'elle introduit des mutations qui n'étaient pas données initialement et qu'elle joue sur les capacités relatives des stratégies, sur leur succès dans l'interaction. Mais elle ne va pas jusqu'à privilégier cette interaction, ce que semblent pouvoir faire les humains.

On voit donc que le double pessimisme de Binmore n'était pas justifié quand il pensait que le paradoxe de l'induction rétrograde condamnait l'approche raisonneuse et que les jeux évolutionnaires nous ouvraient des domaines nouveaux (comprenant des équilibres autres que ceux de Nash), alors que l'approche raisonneuse était désormais stérile. On peut dénouer le paradoxe apparent et on peut trouver de nouveaux équilibres, autres que les équilibres de Nash, en demeurant dans l'approche raisonneuse. Il faut simplement faire des raisonnements complets qui ne soient pas aveugles aux coups antécédents ou encore qui ne traitent pas les actions comme de simples données. Bref, il faut accepter de pleinement développer la notion de rationalité interactive, en acceptant de considérer des changements du monde hypothétiques et des changements interactifs, c'est-à-dire des actions qui ont pour fonctions réciproques, pour effets conditionnés par une cause qui, sur une autre ligne, est l'effet de leur causalité, de justifier des changements des actions des autres.

Mais cette extension nous amène à suivre Binmore dans sa volonté de sortir du cadre étroit du « bayésianisme ». Une révision « bayésienne » consiste à partir d'une partition des états du monde, qu'on range en quelque sorte dans des cases à chacune desquelles on assigne une probabilité. Les informations nouvelles nous obligent souvent à changer la taille respective de ces cases, c'est-à-dire à modifier les probabilités. Mais que faire d'un événement qui ne figurait pas dans nos cases ? La révision bayésienne ne nous le dit pas. L'objection de Binmore (1993) est alors que cette révision ne peut modéliser un processus d'apprentissage. Un véritable apprentissage ne consiste pas, en effet, à simplement ajuster les tailles respectives des cases de notre savoir, mais bien à créer d'autres cases, à remodeler les anciennes en les fusionnant ou en les divisant.

Dans le raisonnement de la théorie des jeux, on peut introduire de l'incertitude et probabiliser les coups. Mais si on suit le raisonnement d'induction rétrograde, le seul qui puisse utiliser la notion de révision bayésienne, on devra alors en rester aux cases qui résistent au premier raisonnement par l'absurde et considérer que les autres coups ne figurent tout simplement pas dans nos cases. Or, le raisonnement actionnel, qui suppose que le monde puisse avoir changé, et le raisonnement interactif, qui introduit des changements susceptibles d'en obtenir d'autres, exigent de considérer d'autres cases. Il faut donc utiliser d'autres types de révision. Le premier raisonnement continue à utiliser une notion de révision épistémique, qui prend l'information pour donnée, et met les actions en cohérence avec cette information. Mais le second raisonnement doit introduire une notion de révision actionnelle qui est partiellement formalisée dans la notion de mise à jour (*updating*) de Katsuno et Mendelson. Dans cette révision, on doit envisager en parallèle les différents mondes, celui dans lequel il n'y a pas eu de changement et ceux dans lesquels il y en a eu. La rationalité interactive exige au moins cette révision actionnelle.

Revenons pour finir aux jeux évolutionnaires. Nous pouvons maintenant noter les relations utiles entre les deux approches, raisonneuse et évolutionnaire. Les dynamiques populationnelles ont l'intérêt de nous donner une idée du résultat des opérations d'une rationalité actionnelle et d'une rationalité interactive. Elles proposent bien chaque action d'un type d'individu, donc chaque changement du monde, comme un contexte pour les actions des autres. Elles mettent bien en scène une histoire qui va revenir sur certaines stratégies qui semblaient condamnées dans un premier temps, pour finalement leur donner la prédominance, et ce, grâce au conflit qui existe entre des stratégies temporairement dominantes (des équilibres temporaires). On peut donc y trouver une situation analogue à celle où l'on change de stratégie pour justifier des changements de stratégie chez les autres, ou encore à ce raisonnement qui envisage successivement différents types d'équilibre. Plus exactement, la

stratégie dominante va changer et les stratégies auxquelles la nouvelle stratégie dominante sera confrontée vont changer en même temps.

Mais la différence essentielle, c'est que les jeux évolutionnaires ne proposent pas de révision. Ou plus exactement, c'est la dynamique qui impose la révision, ce ne sont pas les acteurs qui la font. Or, l'intérêt de l'approche raisonneuse, c'est justement de pouvoir faire la révision avant même d'avoir agi, c'est de pouvoir faire des révisions virtuelles, pour finalement choisir la révision dominante. Mais c'est seulement à condition de concevoir cette révision comme actionnelle et non pas comme épistémique, comme produisant un changement de contexte et non pas comme tenant compte passivement d'une donnée, que l'on peut échapper aux impasses de la théorie *raisonneuse*. Les jeux évolutionnaires sont une façon pour le modélisateur de retrouver cette richesse qu'il doit bien donner à l'acteur de la théorie des jeux, sans justement avoir à partager cette richesse avec ses joueurs. Les jeux évolutionnaires supposent données les différentes mutations et populations, ainsi que les dynamiques de mutations ou réplication. Ils ne les font pas émerger des raisonnements actionnels ou interactifs de leurs joueurs. Ils échappent aux problèmes de la perspective *raisonneuse* simplement parce qu'ils ne se les posent pas. Supposer les choses données, c'est donc l'intérêt des jeux évolutionnaires (et c'est bon pour la théorie de l'évolution, qui est une explication après coup). On comprend que la théorie des jeux évolutionnaires séduise les théoriciens des jeux et les économistes, accoutumés à tenir le rôle du modélisateur en se construisant des acteurs sur mesure. Ils peuvent ainsi explorer à loisir les évolutions complexes de ces dynamiques populationnelles, y compris en recourant à des simulations quand la compréhension analytique est hors de portée. Mais notre rationalité interactive produit aussi une autre sorte de complexité qui consiste précisément à anticiper sur ce qui n'est pas donné et à réviser nos actions de telle façon que les autres aient raison de réviser les leurs.

*Département de philosophie  
Aix-Marseille I*

# Évolution, sélection, information

## La question de la convergence

Jean Mathiot

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathiot, J. (1998). Évolution, sélection, information : la question de la convergence. *Philosophiques*, 25 (2), 203–218. <https://doi.org/10.7202/027487ar>

Résumé de l'article

Qu'attend-on réellement en économie ou en sociologie d'un modèle d'évolution par sélection ? C'est essentiellement un mode irremplaçable de présentation pour la convergence d'un processus pour lequel on ne dispose pas d'un schéma déterministe. Il y a là un paradoxe si l'on considère que Darwin a constamment critiqué tous les schémas de convergence relatifs au vivant et n'a jamais proposé d'en fournir un équivalent. Le secret de ce paradoxe pourrait bien résider dans un appoint trop peu reconnu, mais bien présent, du darwinisme : celui du premier schéma informationnel proposé pour la pensée des événements qui constituent une évolution.

## ÉVOLUTION, SÉLECTION, INFORMATION

### La question de la convergence

PAR

JEAN MATHIOT

*RÉSUMÉ : Qu'attend-on réellement en économie ou en sociologie d'un modèle d'évolution par sélection ? C'est essentiellement un mode irremplaçable de présentation pour la convergence d'un processus pour lequel on ne dispose pas d'un schéma déterministe. Il y a là un paradoxe si l'on considère que Darwin a constamment critiqué tous les schémas de convergence relatifs au vivant et n'a jamais proposé d'en fournir un équivalent. Le secret de ce paradoxe pourrait bien résider dans un apport trop peu reconnu, mais bien présent, du darwinisme : celui du premier schéma informationnel proposé pour la pensée des événements qui constituent une évolution.*

*ABSTRACT: What is really the meaning of the manifold purposes the scientists ascribe to evolutionary patterns in social sciences ? Indeed the most plausible answer may be summarized by the idea of converging processes. If we consider the darwinian criticism about such converging processes, this answer is nevertheless paradoxical. We must therefore look for another point of view. I suggest that this informational conception of events is the actual implement we can find today in evolutionary patterns.*

Si le modèle de l'évolution biologique est désormais bien acclimaté en économie, il est légitime de se demander quel apport on en attend et quel usage on en fait, car son exploitation ne va pas sans paradoxes. On peut avancer en première approximation que, quel que soit le domaine concerné (économie industrielle, théorie de l'apprentissage, théorie de la coopération,...), il s'agit en général d'en tirer un schéma de convergence visant un résultat qu'il serait impossible de déterminer par une autre voie. Cette convergence peut revêtir plusieurs formes : un choix de valeurs pour une variable spécifiée, une différenciation de structure, un ajustement de paramètres, une acquisition de connaissances,... C'est donc le versant antégrade, constructif et orienté vers un terme à venir qui intéresse naturellement l'utilisateur ; il y a déjà là matière à s'étonner si l'on pense à l'aspect rétrospectif que revêt fondamentalement la pensée biologique de l'évolution. En outre, le statut même de cette convergence jouit d'un étrange privilège. On peut invoquer ici

l'exemple de Popper, qui à la fois récuse la théorie darwinienne de l'évolution comme infalsifiable, donc épistémologiquement ramenée au niveau du marxisme ou de la psychanalyse, et n'hésite pas à y recourir lui-même lorsqu'il s'agit des enjeux les plus fondamentaux de la science : seul un processus de type évolutionnaire lui paraît permettre de penser une convergence de notre science et du réel<sup>1</sup> ; c'est là un aveu de la puissance suggestive de la théorie de l'évolution et, plus particulièrement, du rôle précis qu'on en attend : mais pourquoi vaut-elle à un niveau et non à un autre ?

De tels paradoxes conduisent à trois remarques liminaires : premièrement, le thème de la convergence *antérograde* n'est au mieux qu'un aspect de la théorie de l'évolution biologique darwinienne (qui sera seule en cause ici) et se trouve en quelque sorte prélevé en elle. Pourtant, parti d'une interrogation quasiment écologiste sur les conditions actuelles de la naissance d'une espèce, un des problèmes majeurs posé à la biologie de son époque, Darwin s'est d'emblée employé à remanier — disons même bouleverser — le concept d'origine (d'où le titre même de *L'origine des espèces*), en l'ôtant aux prestiges d'un passé lointain énigmatique pour le penser au contraire comme un processus actuel — la sélection naturelle. De ce fait, l'assignation de celle-ci à un temps passé ou à un temps à venir a perdu de son sens. L'aspect de convergence dans le temps n'est donc finalement chez lui ni premier ni surtout autonome par rapport à l'ensemble de la conceptualisation de l'évolution comme processus actuel. Cette absence d'autonomie est un point capital.

En deuxième lieu, puisqu'il s'agit de la transposition de l'évolution comme modèle, il est légitime de s'interroger sur les précautions à prendre pour effectuer le transfert : comment découper le modèle importé de manière à lui conserver sa force dans son nouveau territoire ? La première précaution qui vient à l'esprit est justement d'opérer ce découpage de manière à lui conserver le maximum d'autonomie conceptuelle. Un modèle qui serait mal découpé, au sens où on négligerait de transférer ce qui lui donne son vrai ressort, aurait peu de chances d'être efficace. D'où la question : à quel niveau théorique doit-on couper les racines du modèle ? On répond généralement à cette question — dans le meilleur des cas — en évoquant le niveau des gènes qui paraît celui où se réalise l'autonomie du processus de l'évolution biologique. Ce point est supposé acquis chez J. M. Smith par exemple, qui peut s'autoriser de sa compétence de généticien néodarwinien. Il est aussi souvent admis par les économistes scrupuleux qui regrettent, à cette occasion, de ne pas avoir à proposer un équivalent économique du gène, c'est-à-dire un modèle de reproduction à l'identique comme base. Ce regret n'est pourtant pas nécessaire, ou tout au moins semble mal placé. Car le

---

1. Voir le sous-titre d'*Objective Knowledge : an Evolutionary Approach*. « L'amibe et Einstein procèdent tous les deux par essais et erreurs », Oxford, Oxford University Press, 1972, p. 446.

niveau du gène n'est peut-être pas le bon niveau où se déplaceraient sans effets secondaires les racines du modèle. À strictement parler en effet, les gènes eux-mêmes sont des produits de l'évolution aussi bien que ses conditions. L'ignorer serait gravement mutiler la problématique de l'évolution.

La troisième remarque nous amène à une réponse possible. À défaut de déplacer tout le modèle, il suffirait, semble-t-il, d'en extraire un schéma opératoire composé, d'abord, d'une notion de mutation ou d'un équivalent — ce qui cette fois pose moins de problèmes —, ensuite, d'une notion de sélection (laquelle ne serait guère moins indéterminée que celle de Darwin, chez qui elle ne peut se réduire à un processus totalement descriptible à partir de ses conditions) et enfin d'un modèle de mutations aléatoires dont on pourrait imaginer d'éventuelles variantes. C'est là, d'une certaine manière, une réponse qui peut paraître suffisante aux questions posées. Sous la forme d'un processus stochastique, on peut en effet exprimer ainsi, par le biais de la formalisation de transitions entre états successifs, le fait caractéristique qu'une évolution s'appuie sur ses propres résultats, indépendamment de tout projet préalable. Mais ici aussi, il se pourrait que la modélisation s'avère insuffisante.

Il semble que ces questions ne peuvent être traitées correctement si l'on ne pose pas d'abord, à titre préalable, la question de la convergence. Dans quel sens la théorie de l'évolution, dans sa version darwinienne fondée sur le jeu d'une sélection, fournit-elle un modèle de convergence ? Et d'abord, le contient-elle elle-même ?

### La convergence en question

Il est d'autant plus paradoxal d'espérer d'un modèle darwinien la mise en place d'un schéma de convergence que c'est là justement une notion dont Darwin s'est fait le critique le plus virulent. Ce qui caractérise la notion moderne d'évolution, tant en physique qu'en biologie, tient certes à ce que c'est le résultat, et non l'origine, qui en est le moment décisif. Néanmoins, c'est seulement d'une rétrospection que le résultat de l'évolution reçoit son sens. Une marche antérograde vers un résultat est justement ce qu'on ne peut jamais supposer sans renouer avec le vieux concept d'origine. Darwin admet qu'on peut conclure à l'utilité d'un dispositif organique du fait qu'il soit issu d'une évolution ; mais le chemin inverse est impossible : de l'utilité, nous ne pouvons rien déduire pour le devenir d'un organisme. Il est donc difficile de penser une convergence sans tomber dans le vice — rédhibitoire aux yeux de la théorie de l'évolution — de tenter de *motiver* d'une manière ou d'une autre

l'évolution, au mépris de sa contingence. Progrès et évolution sont deux significations qui, en droit, sont à dissocier<sup>2</sup>.

Cette critique de la notion de convergence amène Darwin lui-même à se demander pourquoi l'évolution a une direction privilégiée, que traduit l'accumulation, dans le même sens, des variations, donnant lieu à des modifications qui en sont une sorte de sommation. Sa réponse est nette — mais inutilisable pour un modèle « d'exportation » dans d'autres disciplines : c'est le principe de divergence qui assure la directionnalité de l'évolution. Selon ce principe, c'est la conquête de nouvelles niches écologiques (comme on dit aujourd'hui) qui ouvre cumulativement de nouvelles occasions d'avantages pour les organismes innovateurs. Un avantage dans un organisme crée ainsi les conditions écologiques de son amplification, corrélativement à une divergence accrue réactivement aux conditions d'existence initiales du groupe dont il est issu, cette divergence lui ouvrant de nouvelles possibilités d'existence et de reproduction. La divergence fonde la convergence en lui donnant sa dynamique. Quel utilisateur de modèle évolutionnaire accepterait de payer ce prix ?

Ce premier aspect de la critique de la notion de convergence ne gêne pas pourtant encore définitivement l'exportation du modèle évolutionnaire. Car il peut correspondre précisément à ce que l'utilisateur d'une autre discipline en attend, à savoir l'élimination de toute notion de plan, de prévision, de mise en œuvre intentionnelle d'une représentation ou d'une cognition quelconques. Si l'évolution est un modèle d'acquisition — apprentissage — ou d'ajustement de nos connaissances, c'est justement parce qu'il est supposé n'en pas dépendre. Son aspect inintentionnel est souvent justement ce qui est valorisé dans l'usage du modèle.

Cependant, même après cette dissociation de l'intentionnel ou du programmable et de la dynamique évolutive, les problèmes concernant la convergence rebondissent. La distinction entre l'intentionnel et le non-intentionnel, si elle apparaît importante pour l'interprète, n'a pas de valeur analytique en elle-même. Il ne suffit certes pas d'invoquer le caractère inintentionnel d'un processus pour lui donner une configuration déterminée. La question se pose donc à nouveau de savoir en quel sens on peut dire, même d'un point de vue limité à la rétrospection, et non plus selon une visée prospective, que l'évolution converge d'une manière déterminée.

Il faut d'emblée remarquer qu'un modèle d'évolution de type darwinien ne comporte en lui-même aucune ambition de justifier telle ou telle réalité organique considérée en elle-même. Autrement dit, aucun résultat déterminé ne peut s'expliquer, c'est-à-dire être rendu nécessaire, sur la seule base du processus évolutif qui y a

---

2. « La sélection naturelle ou la persistance du plus apte ne comporte pas nécessairement un développement progressif. » (Charles Darwin, *L'origine des espèces*, trad. de E. Barbier, Reinwald, 1992, p. 135).

conduit. La règle est, contrairement à l'ambition des modèles de type lamarckien, de laisser à une contingence inexplicable l'essentiel du contenu des réalisations organiques. En ce sens, il s'agit d'un simple schéma formel. Le refus de l'essentialisme ôte jusqu'à la pertinence d'une justification des caractères singuliers des formes vivantes.

Cette remarque devrait être de nature à disqualifier le modèle darwinien. Or, c'est le contraire qui apparaît plutôt : s'il est vrai que l'économiste en vient, finalement, à regretter souvent de ne pas bénéficier des atouts du modèle transformiste lamarckien (dans lequel le vivant est cause et principe de cohérence tant pour ses caractères biologiques que pour les changements de ces mêmes caractères), c'est bien le modèle darwinien, le plus souvent résumé par le couple mutation-sélection, qui est objet de convoitise de l'emprunteur. Il faut donc modifier la question et s'interroger sur le sens de cette convergence dont on semble ainsi accepter le côté seulement formel.

Or, même ainsi doublement restreinte, d'une part à une vision rétrospective, d'autre part à l'aspect purement formel de son résultat, la question de la convergence ne reçoit pas encore de réponse simple. Tous les obstacles dressés devant l'idée de convergence évolutive ne sont pas levés, tant s'en faut. On peut en trouver au moins trois sur ce chemin.

On pourrait penser tout d'abord que l'utilité pourrait assurer suffisamment la cohérence d'un processus évolutionnaire. La sélection, qui est constamment à l'œuvre, n'a d'autre critère que celui-là. Il est donc légitime de lire le résultat évolutif comme une sommation d'avantages. En outre, un tel critère est assez formel pour ne pas engager dans une justification de tel contenu particulier du type évolutif ; l'utilité est bien compatible avec la contingence du résultat. Il faut pourtant constater que l'utilité ne saurait, dans un modèle darwinien, donner un sens à une convergence évolutive. Comme le principe de divergence le montre, il faut délimiter une direction pour que l'utilité fournisse les moyens de la suivre loin qu'elle puisse en déterminer une par elle-même ; c'est la tâche qui incombe à la lutte pour l'existence, laquelle trace en permanence des lignes de pente définissant l'avantageux et le désavantageux. Cela implique l'impossible invariance du critère d'utilité dans un environnement changeant, mais aussi l'aspect toujours *ex post* de l'intervention de ce critère. Nous sommes donc loin d'un critère économique, tel qu'on le voit fonctionner par exemple dans la théorie des jeux où, en cas de jeux répétés avec apprentissage, l'utilité reste toujours un critère de comparaison et de choix des coups joués. L'utilité se traduit alors par un choix des coups ultérieurs. Dans l'évolution du vivant, il n'y a pas cette conversion : sanctionnant toujours après coup, l'utilité n'est jamais en position de départager deux directions, de motiver un choix. À proprement parler, elle n'a même pas de sens avant l'épreuve de la direction suivie, c'est-à-dire

avant sa propre expérimentation. La possibilité de comparaison d'un avantage prévu et d'un avantage éprouvé est inconcevable. Alchian, dans ses travaux qui furent pionniers en matière de modèle évolutionnaire en économie, s'en est fort bien aperçu et a été conduit à rejeter pour cette raison le modèle d'apprentissage par essais et erreurs qui suppose précisément une possibilité de confrontation entre résultats et visée<sup>3</sup>.

Il est nécessaire d'accepter cette indécision si l'on veut éviter le grief, pourtant parfois énoncé à l'encontre de Darwin, de faire de l'évolution l'équivalent d'un procédé d'accès au meilleur des mondes, dans sa version « panglossienne » selon laquelle tout résultat de l'évolution serait optimal, du simple fait d'être ce qu'il est. Le biologiste Lewontin illustre cette question en proposant l'exemple du menton chez l'homme : doit-on dire que l'accroissement du menton dans le faciès humain est l'expression d'une configuration utile<sup>4</sup> ? Le préalable obligé de la réponse à une telle question passe, on le voit, par la question du découpage des unités significatives de l'évolution. Ce qui est une manière de dire que l'utilité ne suffit pas à les définir, précisément. L'utilité darwinienne, étant à la fois toujours *ex post* et globale, ne peut fournir de critère d'optimalité, ce qui serait nécessaire à l'obtention d'une convergence sur cette base ; deux aspects de l'optimalité au moins lui manquent : d'une part, la possibilité de comparer plusieurs solutions ; d'autre part, la capacité de décomposer et d'articuler les éléments constitutifs d'une situation<sup>5</sup>.

Un deuxième type d'obstacle est constitué par le statut temporel de la sélection naturelle. Sans doute est-elle le principe d'action récurrent dans le temps, apportant ainsi une certaine unité de l'évolution. Mais cette récurrence interdit d'abord de définir un point d'arrêt, un point d'équilibre : l'idée de *stratégie évolutionnairement stable* de J. M. Smith fait à cet égard violence à la notion même d'évolution en lui fixant précisément un point d'arrêt. Sa définition pseudo-généticienne n'y fait rien : une position qui serait à l'abri de mutations à venir n'est pas un résultat à attendre d'un schéma

- 
3. Voir Armen A. Alchian, « Uncertainty, Evolution and Economic Theory », *Journal of political Economy*, n° 58, 1950, p. 211 et ss. Cet article fondateur évoque précisément deux conditions non remplies par une approche évolutionnaire prenant la forme d'un modèle d'essais et erreurs : d'une part, la comparabilité entre les essais et la donnée d'un objectif, d'autre part, la condition de leur continuité temporelle (une mémoire naturelle). Faute de quoi, la seule sanction concevable ne peut être de type cognitif, mais seulement la mort et la survie.
  4. Voir Richard Lewontin, *Nous ne sommes pas programmés*, Paris, La Découverte, 1985, p. 309-310.
  5. À la différence d'un maximum, un optimum doit intégrer plusieurs dimensions dans un même calcul. Ce qui se nomme utilité en biologie n'opère pas cette intégration ; elle n'est au contraire que le reflet d'une synthèse opérée par la lutte pour l'existence.

d'évolution acceptable en biologie<sup>6</sup>. Ensuite, cette récurrence n'accorde au temps aucune fonction propre. On néglige trop souvent le fait que la sélection n'est pas une fonction du temps : « le temps ne fait rien par lui-même » rappelle Darwin. Ce qui condamne, entre autres, l'idée d'une efficacité de la répétition qu'on trouve dans les jeux évolutionnaires et qui assigne au temps une fonction d'accumulation (par exemple, l'acquisition d'une « réputation » des joueurs). Si la sélection est récurrente, cette récurrence introduit bien une contrainte (l'absence d'arrêt), mais en revanche n'apporte pas de fonction temporelle utilisable pour fournir une base à une représentation de convergence *par rapport* au temps.

On peut mentionner un troisième ordre d'obstacles, qui est l'absence de toute identité à travers le temps. Sans doute l'hérédité a-t-elle un sens qu'envient souvent les économistes aux biologistes. Pourtant, la théorie de l'évolution biologique est loin de prendre l'hérédité comme base d'une identité à travers le temps. Il faut dire à strictement parler que la généalogie, unité de filiation, ne comporte aucun contenu commun entre les générations successives. Entre nos ancêtres et nous, aucun caractère n'est nécessairement commun, rappelle Darwin. La question ne provient donc pas ici d'une lacune de l'interprétation, née de la difficulté à trouver dans le domaine d'accueil une fonction de continuité (une mémoire) susceptible de se substituer à l'hérédité. Car la place même d'une telle continuité temporelle interprétée en contenu transmis à l'identique manque chez Darwin comme dans le néodarwinisme généticien, en ce sens que l'efficacité de la sélection naturelle l'exclut comme vecteur de transmission. Le temps décidément disloque l'identité plus qu'il ne la garantit dans la problématique darwinienne.

### Sélection naturelle et processus inintentionnels

L'économiste, ou le sociologue, est peut-être alors enclin à excuser ces insuffisances d'un modèle de convergence dans le temps en invoquant un autre aspect, que seule la théorie de l'évolution semble à même de fournir : l'aspect inintentionnel des processus. La sélection naturelle paraît pouvoir relayer et même dépasser le modèle smithien de la *main invisible*.

Que le modèle darwinien puisse être caractérisé comme inintentionnel dans sa nature même est bien clair. Les deux exemples, qui ont valeur critique, du parallélisme de l'œil et du télescope d'une part, de l'analogie de la sélection artificielle et de la sélection naturelle d'autre part, en témoignent. Dans un cas, l'intentionnel (la sélection des éleveurs) est bien là : Darwin s'acharne

---

6. Rappelons cette définition, énoncée par J. Maynard Smith dès 1973 dans l'article « The logic of animal conflicts » (*Nature*, n° 246, p. 15) : une *stratégie évolutionnairement stable* est telle que si une majorité d'une population l'adopte, il n'y a pas de stratégie mutante qui puisse donner à cette population une valeur adaptative (fitness) supérieure pour la reproduction.

à montrer que son efficacité même est de l'ordre de la « sélection inconsciente<sup>7</sup> ». Dans l'autre cas, le parallélisme avec un processus technologique semble s'imposer pour la coordination des structures fonctionnelles de l'œil. Darwin n'hésite pas à invoquer au contraire ce qu'on nommerait aujourd'hui avec François Jacob le *bricolage* consistant à utiliser une structure déjà formée en la détournant de sa fonction initiale<sup>8</sup>. Le problème est cependant qu'en détruisant ainsi tout caractère intentionnel des processus, Darwin détruit aussi la notion même de processus. À proprement parler, l'action de la sélection naturelle ne mérite pas en effet cette dénomination de processus, puisqu'elle ne comporte aucune unité dans le temps autre que sa seule présence, qui n'est faite que de la combinaison de facteurs multiples qui conservent toute leur autonomie<sup>9</sup>.

Il faut donc bien admettre que, loin de promettre la construction d'un schéma de processus inintentionnel, l'évolution biologique conduit à l'événementialité irréductible du parcours reconstitué par la théorie<sup>10</sup>. On peut tirer plusieurs conséquences de ce constat. La distinction entre intentionnel et non-intentionnel, premièrement, perd toute pertinence dans une telle problématique. Ce qui vaut dans les deux sens : l'événementialité n'est en effet pas moins significative pour l'intentionnel que pour l'inintentionnel ; du reste, ce qui, par un autre biais, requalifie l'importation du modèle dans les sciences de l'action humaine. En deuxième lieu, on doit prendre en compte le fait que la reproduction biologique elle-même ne peut unifier un processus d'évolution<sup>11</sup> : ici encore le constat est ambivalent, car l'économiste, du même coup, n'a plus à regretter de manquer dans son domaine d'une telle fonction, si celle-ci n'est pas même requise du modèle biologique. Enfin, troisièmement, il faut reconsidérer la notion d'ordre que l'évolution biologique reconstruit, malgré tout,

7. Voir Darwin, *L'origine des espèces*, chapitre premier.

8. Voir Charles Darwin, *L'origine des espèces*, trad. de la première édition, Paris, GF Flammarion, p. 243, à propos de la transition entre la vessie natatoire des poissons et le poumon des vertébrés.

9. Même la règle qu'on pourrait définir comme la séquence variation ou mutation-épreuve dans la lutte – sélection – ne saurait unifier un processus. Par exemple, une variabilité accrue peut en effet se traduire par la pure et simple neutralisation de toute sélection... Les facteurs mêmes de la sélection ne sont pas réglés et peuvent entrer en... lutte contre elle.

10. Les biologistes n'ont aucune peine à l'admettre : « Dans une telle perspective, on ne peut plus parler de lois, dans la mesure où, d'une part, les phénomènes de l'évolution sont singuliers, non répétables, et où, d'autre part, ces situations mettent en œuvre des individus qui sont uniques, et ne peuvent être confondus entre eux. Nous sommes en présence ici d'événements, [...] » ; C. Devillers et H. Tintant, *Questions sur la théorie de l'évolution*, Paris, PUF, 1996.

11. La continuité de filiation individuelle n'est pas en cause avant la génétique. Mais la notion de population, déjà chez Darwin (pour ne pas parler de la notion de population au sens génétique, qui renforce cet aspect) est le lieu d'une substitution possible d'identités biologiques, ce qui ôte à la reproduction toute fonction de loi invariante au regard de l'évolution.

sur ce qui pourrait apparaître comme un champ de décombres des ordres du passé.

Cet ordre, qui se traduit en particulier dans la réinterprétation de la classification, n'est justement pas celui d'une production ou d'un processus. C'est là un des plus puissants motifs de s'intéresser à la théorie de l'évolution, puisqu'elle esquisse une nouvelle notion d'ordre qui ne doit rien à une représentation d'un processus exigeant la représentation d'une synthèse temporelle. Loin de nier la forme de l'événement, ce nouvel abord de l'ordre en est plutôt une forme d'analyse. Et le fait que soient absents les schémas de production *dans le temps* va justement s'avérer un atout pour la pensée des phénomènes temporels<sup>12</sup>.

Car curieusement, ce bilan qui paraît négatif ne l'est finalement aucunement. Sans doute ne doit-on trouver dans l'évolution biologique ni un modèle de convergence dans le temps ni un modèle de production ou de processus dans le temps. Mais c'est précisément ce qui fait sa force, et non sa faiblesse. Encore dépend-il de nous de le comprendre.

### Évolution et information

L'entreprise darwinienne est donc massivement destructrice des processus de convergence. Elle radicalise les effets de l'incertitude en faisant de celle-ci autre chose que l'environnement d'un processus : l'incertitude affecte dans la théorie de l'évolution le processus lui-même (qu'il faut, on l'a vu, cesser de nommer ainsi, dans la mesure où un processus comporte son unité de déroulement). Le temps lui-même y abandonne toute valeur de repère.

La force du darwinisme est de ne pas en être resté à ce constat destructeur et d'avoir recomposé une Nature sur la base de la théorie de l'évolution. Recomposition d'une classification de la diversité des vivants, mais aussi, et c'est le point qui compte ici, émergence de nouvelles conditions d'analyse de son objet. Dans *L'origine des espèces*<sup>13</sup>, ce thème est effleuré à propos de la morphologie, discipline étudiant les structures organiques des vivants. On renoue ici curieusement avec la notion de loi, de même qu'on esquisse ce qu'on doit bien nommer un ordre de type informationnel.

L'évolution change en effet profondément la nature de l'étude morphologique, en valorisant son objet sur une base tout à fait

---

12. Il est clair, par exemple, qu'une notion aussi courante que celle de *longue période* en histoire (et en économie : A. Marshall la tenait sans doute d'une inspiration darwinienne) suppose que le temps n'est plus le paramètre d'un processus causal ou productif d'effets, mais un simple espace d'émergence d'une norme à construire par ailleurs, indépendamment du temps. Il y a là manifestement une filiation directe par rapport à la théorie de l'évolution biologique.

13. On trouve ce développement dans le chapitre XIII de la première édition.

nouvelle<sup>14</sup>. En donnant à l'homologie (caractère des structures comme la main de l'homme, la griffe de la taupe, la patte du cheval... qui ont une origine commune, sinon nécessairement une ressemblance) une explication en termes d'évolution, Darwin invoque une sorte de code commun des organes divers. L'ordre de l'homologie a ceci de particulier qu'il conserve aux organes concernés une forme de communauté qui s'accommode aussi bien d'une modification de taille que d'une hétérogénéité de forme<sup>15</sup>. Ce qui est proprement nouveau est que cet *ordre invariable* n'exprime ni un aboutissement (pas plus au sens temporel qu'au sens essentiel) ni une nécessité de production, comme la plupart des naturalistes avaient été obligés de le supposer. La généalogie étant formelle, la simple communauté d'origine ne suffit pas à l'expliquer. De même, aucune nécessité, même physiologique (comme dans la corrélation organique de Cuvier), ne vient soutenir cette *unité de type* qui est décidément d'un genre nouveau, spécifiquement *évolutionniste*.

On constate bien ici que l'événementialité de l'émergence de chaque vivant n'interdit pas de recomposer des liaisons pertinentes pour décrire l'unité de sa structure. Mais celles-ci n'expriment aucune synthèse ni aucune causalité : elles sont purement informationnelles.

Cela signifie que l'organisme issu de l'évolution satisfait à certaines caractéristiques que la théorie moderne de l'information a établies comme ce qui définit son objet. D'abord, il se découpe exclusivement sur fond d'incertitude. À la différence d'un produit synthétisé par une instance productive (qui échapperait elle-même à l'incertitude, même si son action était représentée comme contingente), l'organisme est tout entier référé à l'incertitude de son passé et aux conditions qui ont marqué la contingence de son parcours.

Ensuite, bien entendu, ce champ d'incertitude doit être structuré pour pouvoir donner prise à une détermination : c'est le propre de la *source* d'information d'être un espace probabilisé, et caractérisé par son entropie, c'est-à-dire par le degré d'incertitude que comportent les symboles qui sont les éléments de cette structure. Mais à la différence d'une simple structure de référence, une source d'information ne réduit pas complètement l'incertitude qui la concerne, et cela pour deux raisons : d'une part, elle ne s'exprime qu'à travers l'émetteur qui ne fait que convertir cette incertitude. Il faut penser ici un processus irréversible dont l'incertitude est une dimension essentielle ; d'autre part, la source, à travers le message, ne résorbe

14. Il y a de quoi être intrigué par l'insistance de Darwin sur cette discipline, dont il parle avec un certain lyrisme comme de l'*âme* de la science naturelle (« *its very soul* »). On la comprend mieux quand on a compris que c'est le lieu privilégié d'apparition de l'ordre au sens informationnel.

15. Tel est l'enseignement du chapitre XIII de *L'origine des espèces*, première édition, GF. Voir p. 492.

pas définitivement son incertitude en ce que celle-ci ne se trouve que modifiée par le message<sup>16</sup>. Celui-ci peut même accroître l'incertitude de la source.

Mais avec la notion de code apparaît encore un autre niveau. Plus ou moins efficace, un code permet de *compacter* l'information, ce qui prend son sens dans le cas d'une transmission. Le code donne corps à l'invariance reproductrice, mais comme acquisition, non comme témoignage d'une origine. L'aspect rigide du code est ainsi à rattacher à la capacité d'itération, de reproduction des messages qui sont émis par son intermédiaire. Ce que la génétique contemporaine attribue à l'acquisition des gènes, Darwin, *mutatis mutandis*, l'imputait à une *loi* morphologique canalisant les différenciations par la condition d'un *ordre invariable* acquis dans l'évolution par les organismes homologues, et qui se comportait à la manière de ce que nous nommons aujourd'hui *code*.

Cette interprétation informationnelle de l'ordre évolutif des vivants n'a rien qui doive surprendre, s'il est vrai que cet ordre ne peut être imputé ni à une causalité productive ni à l'aménagement d'un sens. Il ne reste guère alors que l'aspect informationnel pour rendre compte de ce que l'évolution comporte d'ordre. Seul cet aspect peut en effet rendre compatible la pensée d'un ordre avec celle d'une incertitude généralisée, dans laquelle il n'existe pas de repère certain. Seul, aussi, il rend compatible cet ordre avec la possibilité d'une récurrence temporelle indéfinie qui ne lui fournit aucun point d'aboutissement, ni aucun état de référence. Seul, enfin, il donne un sens précis à la fonction d'une invariance dans le temps comme fonction à construire, et non à présupposer. Le modèle de la transmission de l'information — et la notion de transinformation<sup>17</sup> — est ici celui qui convient pour thématiser cette invariance reproductrice et ses conditions, dès que cette invariance n'est plus pensée comme une nécessité d'essence. Enfin, la finalité même des performances du vivant (la *téléonomie* de J. Monod) semble bien pouvoir s'analyser par des couplages existant au niveau des propriétés

- 
16. On peut donner un exemple d'une incertitude de la source croissant paradoxalement avec l'émission d'un message apportant une information positive : soit une bibliothèque dans laquelle quatre livres sur cinq sont bleus, le reste se répartissant entre les autres couleurs de reliures. L'incertitude liée à la localisation d'un livre s'accroît si j'apprends que ce livre est vert ou rouge. C'est seulement si je tiens compte du couplage de l'information reçue avec ma capacité de discriminer les couleurs que je tire un profit positif du message. La théorie de l'évolution a ceci en commun avec la théorie de l'information qu'elle ne prédétermine aucun couplage de ce genre comme liaison donnée. C'est ainsi qu'il n'y a pas de gradient absolu d'utilité pour une structure organisée.
17. On désigne par transinformation la grandeur de l'information qui est transmise par un canal entre l'émetteur et le récepteur. Elle est maximale quand l'équivoque (notée  $H[A/B]$ ), c'est-à-dire l'incertitude de l'émetteur une fois le message reçu, et quand l'ambiguïté (notée  $H[B/A]$ ), c'est-à-dire l'incertitude du récepteur une fois le message transmis, sont toutes les deux nulles. Voir E. Dion, *Invitation à la théorie de l'information*, Paris, Seuil (coll. « Points Sciences »), 1997, p. 78-79.

informationnelles dans les liaisons chimiques spatialisées (les liaisons stéréochimiques et l'allostérie en seraient de bons exemples). Ici encore, aucune clôture n'accompagne un tel retour à cette forme de finalité. Les *rencontres* contingentes qui opèrent des bouclages fonctionnels peuvent s'interpréter comme des messages, sans implication providentialiste ni déterministe.

Ce sont précisément ces aspects informationnels de l'évolution qui présentent un intérêt pour l'économiste. On pourrait certes se demander superficiellement comment une théorie vouée à la rétrospection, sondant le passé de la vie, pourrait servir à la théorie économique qui se soucie peu de connaître le passé de ses objets, mais au contraire ne vise que le futur, immédiat ou lointain, de l'action.

C'est peut-être justement dans la mesure où l'économie contemporaine s'intéresse aux anticipations que la théorie de l'évolution biologique peut lui fournir un apport irremplaçable, impossible à traduire en simple analogie d'objet ou de méthode. La raison doit en être cherchée dans un traitement du temps et de l'incertitude, qui réunit les deux problématiques sur un certain nombre de points décisifs. La biologie valant ici comme modèle seulement en ce sens qu'elle a précédé d'autres disciplines sur la voie de la réponse à donner à des questions communes.

La question porte bien sur le temps : comment penser le temps comme objet alors que la pensée demande elle-même du temps ? À travers la notion d'*état*, on produit les critères d'identification d'un système tout en neutralisant le temps de sa construction par le théoricien, de sorte qu'une certaine réponse est donnée à cette question. Mais qu'en est-il si l'on veut penser le temps comme autre chose que la durée d'un état ? Les changements d'états, sur cette base, prennent une forme contradictoire : car ils ne se pensent que si le changement est un changement marqué déjà *dans* l'état comme un changement de ses objets. La pensée du changement ou de la différence a ceci de paradoxal, comme on l'a souvent noté, qu'elle renforce la fonction d'un repère fixe. Cette fixité étant illusoire (puisque le théoricien est dans le temps) et même contradictoire (puisque c'est l'état lui-même qu'on cherche à concevoir comme autre), la pensée du changement mène à d'inévitables illusions.

L'évolution au sens darwinien marque sur ce point une révolution, y compris par rapport au transformisme qui restait prisonnier encore de cette contradiction, car elle permet de penser un changement d'états du monde de manière à dissocier ce changement, purement temporel, d'un changement d'objet. Ce qui pouvait apparaître comme échec (indétermination de l'origine, refus de la convergence dans le temps, élimination des processus...) s'avère ici une stratégie féconde. Dire que le temps ne fait rien par lui-même, c'est autoriser le théoricien à en parler sans tomber dans la production d'un artefact. Plus que le changement objectif, la théorie

de l'évolution autorise la pensée d'un changement d'états du monde, qu'il y ait ou non changement objectif. Le thème, récurrent chez Darwin, que le temps sépare n'a finalement pas d'autre signification.

Pour l'économiste qui s'intéresse aux anticipations, il est important de ne pas limiter la pensée du changement d'état (le futur) à la seule vision consistant à étendre un horizon présent, même sous forme de représentation. Le problème de la séparation des temps se pose donc. Faute de le régler, le futur ne peut figurer que comme le redoublement d'une fonction présente d'un agent pris pour point fixe : sa représentation du futur, sa prévision. Le futur n'est plus alors que la confirmation ou l'infirmité de la prévision qui en a été faite.

En étendant le champ de l'incertitude sans se donner pour tâche de la résorber, la théorie biologique de l'évolution a coupé toute référence de l'incertain à un horizon opposé qui serait indexé à un pôle de certitude. Traduite dans la conception des anticipations, cette révolution de pensée peut aboutir à une libération notable : le rapport au futur, incertain, n'est plus indexé sur la fonction d'un agent présent, *certain*, qui l'aurait toujours déjà pensé avant sa survenance. La coupure des temps, opératoire pour la rétrospection biologique, l'est aussi pour la coupure entre présent et futur.

Pour penser dans sa rigueur un changement de temps, c'est-à-dire d'états du monde, les formulations informationnelles sont nécessaires. Non qu'elles valent par elles-mêmes. Trop souvent, elles ne servent que d'habillage à une problématique inchangée. La théorie de l'évolution, précisément, est de nature à leur donner un vrai contenu.

Le schéma de la transmission de l'information reflète l'irréversibilité d'un changement d'état tel que la théorie de l'évolution permet de le penser. L'émetteur, relais traduisant la source en signaux, est finalement peu important. La source, elle, n'est pas agissante elle-même. Et sa dissociation, en droit, avec l'émetteur témoigne de l'absence d'une unité originellement synthétique quelconque. C'est le destinataire qui seul globalise les effets et reçoit sous la forme d'un message le résultat déterminé du parcours évolutif. C'est dans le même acte que se produisent le message et la détermination de la source. Une telle figuration évolutionnaire d'un état anticipé présente plusieurs avantages : d'abord, il n'a pas besoin d'être précédé de sa prévision. On ne s'intéresse pas, dans la transmission d'un message, à sa conception ni à sa préparation... Le rapport d'un agent avec un état futur est en ce sens une vraie anticipation : non la répétition d'une prédétermination. Ensuite, la nature informationnelle de l'état anticipé n'arrête pas le temps : étant de la nature d'un débit, un message ne clôt rien dans le temps. Aucune information en ce sens n'est jamais définitivement la dernière. Comme on l'a vu, par ailleurs, une information peut à la fois réduire de l'incertitude et en produire. Cette absence de clôture du temps n'empêche pas, enfin, que l'état anticipé reçoive une

détermination précise. Mais cette détermination n'a plus à prendre la forme d'un point privilégié d'équilibre. Comme dans le cas de la morphologie selon Darwin, un état peut être défini comme structuré significativement sans pour autant renvoyer à aucun processus de convergence ou autre réalisation causalement déterminée.

On peut préciser davantage le rôle positif que peut jouer la théorie de l'évolution pour la pensée économique du temps, y compris et surtout pour celle du temps à venir. Ce rôle, paradoxal à première vue, se comprend mieux si l'on se rappelle le caractère événementiel de l'évolution. Plutôt que de lois de convergence ou de régularité de processus, on a vu qu'elle apportait une analytique de l'événement singulier. Savoir déterminer ce qui, dans le témoignage fossile, constitue l'événement évolutif constitue un travail qui n'est pas sans rapport avec la détermination, à l'aide de données présentes, d'une situation future singulière. C'est cette analytique de l'événement qui peut aussi bien porter sur le futur que sur le passé. Dans le domaine biologique aussi du reste, un aspect projectif est à considérer : les expérimentations sur le vivant ne sont des événements que selon certaines conditions dont décidera le vivant, notamment à travers les limites des possibilités de codage. Dans tous les cas, c'est en définitive dans la dualité d'un message et d'un code que cette analyse doit être menée. Un message en lui-même (témoignage fossile, projections du présent, expérimentation...) n'est pas un événement. Le rapport entre message et source n'est pas en lui-même déterminé. C'est en définitive le code qui fixe le rapport entre message et événement, en donnant au message sa vraie mesure ; lorsqu'on a la grille de lecture biologique d'un fossile, on peut le rattacher à l'événement dont il est le témoignage : sa place dans la diversité temporelle et systématique des formes ayant vécu, le moment de sa disparition, le mode d'insertion dans l'environnement, etc. Le message apparaît bien alors comme l'information sur une source.

Ce qu'apporte la théorie de l'évolution, dans cette perspective, ce n'est pas à proprement parler seulement le code lui-même (ainsi Cuvier, en dépit — ou à cause — de son fixisme, avait déjà élaboré en ce sens une sorte de code permettant la reconstitution d'un mammifère entier à partir de quelques restes fossiles), mais la possibilité de le construire sans arbitraire ni emprunt exogène. Ainsi en est-il du code génétique, qui est né dans l'évolution même. Comme le rappellent les biologistes depuis J. Monod, les protéines qui sont un produit de l'ADN, support des gènes, ont été dans l'évolution la condition de production de cet ADN même. La chose est naturelle : c'est dans l'évolution qu'on doit trouver des conditions de l'évolution qui n'engagent pas dans une régression causale infinie, mais se présentent comme assez récurrentes pour neutraliser en quelque sorte l'effet perturbateur de la représentation du temps. Le code génétique correspond bien à cette caractérisation, à condition

de ne pas le concevoir restrictivement comme une règle synchronique de substitution ou de transformation de symboles<sup>18</sup>.

Si la présence d'un code permet de maîtriser l'événementialité sans avoir à retomber dans la logique stérile du changement (qui, comme on l'a vu, exigerait un retour à une perspective d'état, incompatible avec la pensée d'une commutation d'états) et si, par ailleurs, l'évolution permet de contrôler l'engendrement des codes, on conçoit donc bien que la théorie de l'évolution soit décisive pour la pensée et la pratique de l'événementialité. Cette valeur stratégique excède les limites de son terrain d'origine. Elle est assez générale pour couvrir à la fois le déchiffrement paléontologique et l'anticipation économique, la description morphologique et la normativité d'une pratique expérimentale, voire la création artistique. Ce point est à noter, car il intéresse l'économiste : parvenir à dire ce qu'est un événement, c'est en même temps éclairer une pratique à venir ou en cours. C'est le cas de la question biotechnologique, qui pourrait se formuler ainsi : quel événement biologique suis-je en train de créer ? Ce peut être le cas en économie : quelle situation singulière, quelle grandeur macroéconomique mérite d'être considérée comme un événement sur quoi je puisse compter ou dont je doive tenir compte, pratiquement et théoriquement ?

Dans une telle formulation du problème économique de l'anticipation, l'aspect analogique tient plus à la terminologie informationnelle qu'à celle de l'évolution. Ce n'est pas, en effet, sur le plan de l'analogie que la théorie de l'évolution opère pour la théorie économique. C'est bien plutôt sur le plan théorique qu'elle propose ses solutions aux problèmes posés par la pensée du temps. Contrairement à ce qu'on pourrait croire d'emblée, la théorie de l'information propose moins des concepts que des modes d'expression et de formulation ; c'est à la théorie de l'évolution de leur donner un contenu, loin que l'évolution biologique n'en soit qu'une figuration. Il faut comprendre, à l'inverse de la représentation immédiate, que l'identité recherchée dans la théorie de l'information est une identité de surface, par rapport à l'identité profonde que la théorie de l'évolution, en dépit de son aspect biologique (mais c'est peut-être aussi à cause de cet aspect même...), peut fournir à une problématique du temps.

C'est donc à une forme de convergence inattendue que la théorie de l'évolution conduit ici, et vient satisfaire l'orientation *antérograde* de l'économiste : il ne s'agit nullement de délimiter l'optimalité d'un résultat à obtenir dans le temps ; ce n'est pas davantage un point d'équilibre ou d'ajustement d'une séquence temporelle qui est obtenu par l'évolution. Ce serait même en rester à la simple analogie

---

18. Voir l'analyse nuancée d'A. Danchin sur cette assimilation du *code génétique* à un code de déchiffrement, dans le chapitre V de *L'œuf et la poule*, Paris, Hachette, 1985 (coll. Pluriel), p. 222 et ss qui correspond bien à ce diagnostic.

que d'attendre de celle-ci la représentation d'un processus temporel. Il ne semble pas qu'un usage de la théorie de l'évolution qui en reste à ces perspectives – qui sont pourtant les plus fréquentées – puisse parvenir à des résultats nouveaux, faute d'avoir dégagé ce qu'elle comporte d'innovation essentielle. En revanche, comprise dans sa radicalité, la théorie de l'évolution biologique semble pouvoir tracer un chemin en vue de résoudre des problèmes de théorie économique contemporaine à la fois urgents et difficiles. Une logique du temps et de l'incertitude y est à l'œuvre et peut en être tirée de manière à se transposer plus directement qu'il ne semble.

Si, par ailleurs, la formulation informationnelle permet de rendre immédiatement accessible cet apport, il faut sans doute aller pourtant au-delà. Derrière les analogies que ces formulations proposent, la théorie de l'évolution esquisse sans doute une entreprise théorique qui est encore mal comprise et qu'on pourrait désigner comme une analytique de l'événement. Il est en effet remarquable que, loin de nuire à son rayonnement épistémologique, le statut événementiel de l'objet biologique de l'évolution soit au contraire le *motif* de sa transposition théorique en économie.

*Département de philosophie*  
*Université de Provence*

## La pensée évolutionniste dans la théorie économique néoclassique

Alan Kirman

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027488ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027488ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kirman, A. (1998). La pensée évolutionniste dans la théorie économique néoclassique. *Philosophiques*, 25 (2), 219–237. <https://doi.org/10.7202/027488ar>

Résumé de l'article

Cette communication traite de l'utilisation des concepts évolutionnaires en économie. Une approche a été d'utiliser l'idée de révolution comme une vague analogie. Il y a deux exemples de ce type d'approche. Certains, comme Friedman, ont utilisé la notion de sélection naturelle afin de justifier le modèle standard de la théorie économique, celui d'Arrow-Debreu. D'autres ont utilisé l'idée d'évolution comme base à une critique de la nature fermée et statique de ce modèle. Une autre approche a été de prendre l'idée de l'évolution au sérieux, comme cela a été fait en théorie des jeux évolutionnaires. Je suggère que même dans ce cas, le modèle standard est incompatible avec un point de vue évolutionniste et qu'il ne suffit pas d'utiliser l'évolution comme outil pour sélectionner parmi les équilibres statiques. Des modèles économiques compatibles avec une approche évolutionnaire doivent nécessairement être très différents des modèles standards qu'on utilise aujourd'hui.

## LA PENSÉE ÉVOLUTIONNISTE DANS LA THÉORIE ÉCONOMIQUE NÉOCLASSIQUE

PAR

ALAN KIRMAN

*RÉSUMÉ* : Cette communication traite de l'utilisation des concepts évolutionnaires en économie. Une approche a été d'utiliser l'idée de l'évolution comme une vague analogie. Il y a deux exemples de ce type d'approche. Certains, comme Friedman, ont utilisé la notion de sélection naturelle afin de justifier le modèle standard de la théorie économique, celui d'Arrow-Debreu. D'autres ont utilisé l'idée d'évolution comme base à une critique de la nature fermée et statique de ce modèle. Une autre approche a été de prendre l'idée de l'évolution au sérieux, comme cela a été fait en théorie des jeux évolutionnaires. Je suggère que même dans ce cas, le modèle standard est incompatible avec un point de vue évolutionniste et qu'il ne suffit pas d'utiliser l'évolution comme outil pour sélectionner parmi les équilibres statiques. Des modèles économiques compatibles avec une approche évolutionnaire doivent nécessairement être très différents des modèles standards qu'on utilise aujourd'hui.

*ABSTRACT*: This article discusses the use of evolutionary concepts in economic theory. One approach has been to use evolution as a loose analogy. There have been two principle examples of this approach. Those such as Friedman who have used the notion of "natural selection" to justify the standard model in economic theory, that of Arrow-Debreu and those who have used it to criticize that model for its closed and static nature. A second approach has been to take the idea of evolution more seriously as has been done in evolutionary game theory. I suggest that even in this latter case the standard model is incompatible with a truly evolutionist view and it is not enough to use evolution as a tool to select amongst static equilibria. Economic models which are consistent with an evolutionary approach have necessarily to be very different from the standard ones in use.

L'utilisation du terme *évolutionniste* en économie a une longue tradition. Marshall a été influencé par des travaux de biologistes. Il faisait fréquemment allusion à des termes biologiques et utilisait en particulier le terme de *sélection naturelle*. Il est peut-être encore plus frappant que Darwin lui-même ait reconnu sa dette envers Malthus dans le développement de sa propre théorie de l'évolution. On peut

adopter deux points de vue très différents au sujet de l'utilisation en économie de termes tels que *évolution*. Le premier consiste à considérer simplement l'utilisation de termes biologiques comme un moyen de se référer à une analogie générale. Cette approche constitue à la fois un outil servant à justifier la théorie standard de l'économie et une façon de critiquer ceux que l'on pourrait décrire de diverses façons comme les économistes néoclassiques, les économistes du courant dominant, les économistes orthodoxes ou même les économistes walrasiens.

Ceux qui cherchent à fournir une justification à la notion standard d'équilibre ont l'idée de donner une explication de l'évolution d'une économie vers un équilibre. Je suggère que la structure même du modèle de base de l'économie, celui d'Arrow et Debreu, empêche une utilisation autre que très superficielle de l'approche évolutionniste.

Ceux qui critiquent l'économie standard en utilisant l'analogie avec l'évolution biologique expliquent tout simplement que l'on doit faire une distinction entre un système fermé, dans lequel les individus ont des caractéristiques fixes, et un système qui est en quelque sorte « illimité » et en expansion. Dans cette optique, la notion même d'équilibre n'a pas de sens. Mais l'utilisation du terme *évolution* est très souvent superficielle.

Le deuxième point de vue est de prendre au sérieux le paradigme évolutionniste, de spécifier ses caractéristiques et de raisonner alors en termes de reproduction et de sélection. Dans cet article, étant donné la difficulté de réconcilier l'analogie biologique générale avec le modèle de base de la théorie de l'équilibre, j'expliquerai comment la première a été utilisée dans d'autres approches formelles de la théorie économique. Pour illustrer ceci, je parlerai des travaux récents qui ont utilisé l'évolution et l'adaptation pour sélectionner parmi les équilibres de modèles bien formulés, mais statiques. C'est en particulier l'approche qui a été adoptée en théorie des jeux.

Cependant, mon projet ici est de suggérer que nous sommes prêts à aller plus loin tout en prenant au sérieux l'approche évolutionniste. À cette fin, il faut considérer l'économie comme un système complexe en continuel développement. Mais même en procédant ainsi, nous ne pourrions pas coller complètement au contexte biologique. Plus important encore, si l'analogie biologique peut véritablement avoir un sens en économie, la structure générale des modèles économiques correspondants doit être très différente de celle des modèles standards avec lesquels nous travaillons d'habitude.

La parution récente de deux livres à ce sujet<sup>1</sup> atteste de l'intérêt croissant dont bénéficie cette approche et justifie que je jette un coup d'œil aux développements de ce domaine.

Cependant, mon projet ici est de suggérer que, si nous sommes prêts à prendre au sérieux l'approche évolutionniste en considérant l'économie comme un système complexe en développement, nous ne pourrions pas coller complètement au contexte biologique et qu'en outre, même dans les modèles où l'analogie biologique a un sens, la structure générale devra être relativement différente de celle des modèles standards avec lesquels nous travaillons.

Bien que d'autres auteurs avant lui aient fait référence à l'économie comme système biologique, c'est probablement à partir de Marshall que l'on peut regarder l'utilisation qui a été faite en économie de l'analogie évolutionniste. De façon caractéristique, les économistes ne font pas de distinction entre *évolutionniste* et *darwinien*. Cependant, il semblerait que Marshall ait été plus influencé par Herbert Spencer<sup>2</sup> que par Darwin lui-même. En effet, Hodgson va même jusqu'à dire que :

Personne ne peut entièrement comprendre ou interpréter Marshall sans avoir lu les travaux fondamentaux de Spencer, comme ses Premiers Principes. Non seulement Marshall (1890) a lui-même fait référence plus souvent à Spencer, mais aussi pendant la période cruciale 1880-1900 Spencer avait une influence beaucoup plus importante que Darwin dans la pensée occidentale, (Bowler) (1983)<sup>3</sup>.

Jusqu'ici, la plupart des économistes intéressés par l'utilisation de l'approche évolutionniste se réfèrent systématiquement à Darwin. Ce n'est pas totalement sans importance puisque Spencer utilisait délibérément le terme de persistance du plus apte alors que Darwin était moins disposé à faire référence à l'optimisation. Il vaut donc la peine d'éclaircir ce que l'on entend par approche darwinienne. Une formulation générale en est fournie par Lewontin<sup>4</sup> qui identifie les quatre principes de base de l'approche darwinienne comme :

1. Le principe de variation : il doit y avoir des variations entre les membres d'une espèce ou d'une population ; ces variations doivent être aveugles, aléatoires ou non intentionnelles ;

2. Le principe d'hérédité : la progéniture doit ressembler davantage à ses parents qu'aux autres membres de son espèce ;

3. Le principe de sélection naturelle : les organismes les mieux adaptés laissent une progéniture de plus en plus nombreuse, soit immédiatement, soit dans le futur ;

1. Voir J. Weibull, *Evolutionary Game Theory*, Cambridge, MIT Press, 1996 et L. Samuelson, *Evolutionary Games and Equilibrium Selection*, Cambridge, MIT Press, 1997.

2. H. Spencer, *First Principles*, 5<sup>e</sup> édition, Londres, Williams and Norgate, 1890.

3. G. M. Hodgson, *Economics and Evolution: Bringing Life Back into Economics*, Cambridge/Ann Arbor, Polity Press/University of Michigan Press, 1993.

4. R. Lewontin, « Adaptation », *Scientific American*, 239, 1978, p. 212-230.

4. Le principe de lutte pour la vie : les variations ou combinaisons de gènes qui sont préservées sont celles qui accordent un avantage dans la lutte pour la survie.

Nelson et Winter<sup>5</sup> donnent deux raisons pour lesquelles il y a un intérêt à rechercher un paradigme économique basé sur ces principes. Premièrement, on peut prendre en compte le changement de façon explicite et, deuxièmement, on peut se débarrasser de la dépendance à l'égard de l'optimisation au niveau individuel. Si c'est en effet la motivation nécessaire à l'adoption d'une approche plus biologique, il suffit d'examiner le développement de la théorie économique pour voir pourquoi son modèle de base, celui d'Arrow et Debreu, est incompatible avec ces objectifs. Je pense qu'il suffit d'examiner l'évolution du modèle standard pour comprendre pourquoi il en serait ainsi.

C'est presque devenu maintenant un lieu commun de dire que l'économie formalisée s'est elle-même modelée autour de la mécanique classique. Pendant longtemps, ce processus a été considéré comme presque subconscient. Cependant, Ingrao et Israel<sup>6</sup> expliquent bien clairement, et en détail, cette relation et soulignent l'adoption consciente d'un certain nombre de concepts issus de la physique. Mirowski va plus loin et dit :

L'école dominante de la théorie économique occidentale, que nous appellerons l'économie néoclassique, a souvent été dans le passé glorifiée et condamnée pour avoir été érigée à partir de la physique standard. Cependant, à mon grand étonnement, je réalise que personne n'a jamais sérieusement examiné les parallèles historiques. Quand on s'en donne la peine, on découvre rapidement que les ressemblances entre les théories sont étranges, et une raison pour laquelle elles sont étranges est que les pères fondateurs de la théorie économique néoclassique ont hardiment copié les théories de la physique régnant dans les années 1870. Plus on creuse et plus on réalise que ces néoclassiques n'ont pas imité la physique de façon décousue ou superficielle ; non, ils ont copié leurs modèles le plus souvent terme après terme et symbole après symbole, et ils l'ont dit.

Donc, selon Mirowski et beaucoup d'autres, la métaphore physique a triomphé en économie, au moins jusqu'à très récemment. Une telle vision des choses, ainsi que l'évidente dépendance de l'économie vis-à-vis des notions d'optimisation et d'équilibre sont complètement compatibles avec le fait que la métaphore biologique en économie disparaît virtuellement entre la mort de Marshall et 1970. Hodgson<sup>7</sup> trouve sept travaux en économie entre 1914 et 1970 dont le titre comporte les mots *évolution* ou *évolutionniste*. Comme le remarque Shove dans son article écrit à l'occasion du centenaire de la mort de Marshall : « Il y eu un retour de l'approche mécanique par

5. R. Nelson et S. Winter, *An Evolutionary Theory of Economic Change*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

6. B. Ingrao et G. Israel, *The Invisible Hand*, Cambridge, MIT Press, 1990.

7. G. M. Hodgson, *Economics and Evolution: Bringing Life Back into Economics*.

opposition à l'approche biologique » dans l'économie dominante après la mort de Marshall. Pour citer Hodgson : « De 1914 à 1970 l'idée même d'une " biologie économique " était — à des exceptions périphériques près — morte<sup>8</sup>. »

Après cela, on pourrait argumenter en disant que divers auteurs, frustrés par le cadre rigide qu'imposent les variantes du modèle de Arrow-Debreu, ont amorcé un retour à une vision biologique. Il semble donc que la dissociation de l'économie, ou au moins de l'économie dominante, de la tradition évolutionniste s'explique de façon limpide. Le lecteur aura noté que j'ai exclu Schumpeter et Hayek de cette discussion, et pourra interpréter ceci en considérant qu'ils n'étaient pas dominants ou, plus vraisemblablement, qu'ils n'ont pas fait d'utilisation littérale de la métaphore biologique. Il vaut la peine de noter, comme Nelson et Winter<sup>9</sup>, que Schumpeter avait des mots très durs pour parler de la perte d'usage de la métaphore évolutionniste en économie.

Une explication claire et nette du développement de la théorie économique durant ce siècle pourrait être alors que cette théorie était essentiellement dominée par les méthodes analytiques de la mécanique classique et que la physique triomphait comme modèle pour l'économie. Ceci s'est fait contre la biologie, qui met l'accent sur l'adaptation au détriment de l'optimisation. C'est malheureusement une vision beaucoup trop simple de ce qui s'est passé à la fois en économie et en biologie. D'abord, Hayek a utilisé systématiquement les arguments évolutionnistes pour justifier l'émergence de l'ordre social. Bien qu'on ne le considère pas, et de loin, comme un économiste néoclassique dans le sens habituel du terme, il est curieux qu'il ait maintenu que l'émergence du système de marché soit un résultat des forces évolutionnistes agissant non seulement sur le comportement des individus, mais aussi sur les règles et la structure sociale. Sa vision du résultat comme étant optimal serait, bien sûr, contestable d'un point de vue strictement évolutionniste. Depuis, dans le courant dominant, on a justifié à maintes reprises en économie tout comportement optimisateur comme le résultat d'un comportement adaptatif ou de sélection naturelle. Les remarques de Friedman<sup>10</sup> à ce sujet sont si célèbres qu'il est inutile de les répéter ici. Les objections logiques à sa position sont claires, et elles reflètent une opinion largement répandue. Alchian a développé ce raisonnement et donné l'argument selon lequel la sélection naturelle engendrerait un comportement optimisateur. Si tel est le cas, de nombreux économistes ont justifié l'idée que l'on pourrait tout aussi bien supposer que la rationalité est complète et étudier les équilibres qui émergeraient. Ainsi, Harry Johnson affirme sans réserve :

8. G. M. Hodgson, *Economics and Evolution: Bringing Life Back into Economics*.

9. R. Nelson et S. Winter, *An Evolutionary Theory of Economic Change*.

10. M. Friedman, « The Methodology of Positive Economics » dans *Essays in Positive Economics*, Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 3-43.

On a montré... que si les firmes cherchent consciemment ou pas à maximiser les profits et minimiser les coûts, la concurrence éliminera les firmes inefficaces ; et ceci que le comportement des consommateurs soit rationnel ou purement aléatoire, les courbes de demande pour un produit tendront à décroître comme dans l'analyse Marshallienne. En conséquence, il est possible pour les économistes de traiter l'économie comme un système interdépendant répondant aux changements selon certains principes généraux de type rationnel, avec considérablement plus de confiance que cela semblait justifié trente ans plus tôt<sup>11</sup>.

C'est la position récemment adoptée de façon encore plus explicite par Lucas quand il dit :

En général nous concevons ou modélisons un individu comme une collection de règles de décision (règles qui dictent l'action à prendre dans les situations données) et un ensemble de préférences utilisé pour évaluer les résultats qui émergent de combinaisons particulières de situation-action. Ces règles de décision sont constamment revues et révisées : de nouvelles décisions sont essayées et testées par rapport à l'expérience et les règles qui produisent des résultats désirés supplantent celles qui ne le font pas. J'utilise le terme « adaptatif » pour faire référence à ce processus de tâtonnement qui constitue nos modèles de comportement<sup>12</sup>.

Cependant, Lucas poursuit en disant que nous pouvons sans risque ignorer les dynamiques de ce processus puisque :

Techniquement, je considère l'économie comme l'étude des règles de décision qui constituent les états stationnaires d'un processus adaptatif, règles de décision que l'on trouve opérantes dans une série de situations et ne sont donc plus révisées de façon appréciable quand s'ajoute une expérience supplémentaire<sup>13</sup>.

Donc, la différence entre l'approche de nombreux économistes qui se fient à la théorie standard et ceux qui argumentent en faveur d'un style d'analyse biologique concerne la stabilité de l'ajustement vers l'équilibre et la vitesse de cet ajustement. Le principe de base de ceux qui se concentrent sur l'équilibre est que les individus d'une économie apprennent ou sont sélectionnés relativement rapidement pour se comporter de façon optimale et que l'environnement économique change suffisamment lentement de sorte que, dans la situation résultante, ils n'ont pas besoin de continuer à apprendre. Ceci est en opposition avec l'affirmation d'autres auteurs qui, comme moi, considèrent que l'économie est un système adaptatif complexe, et que le processus même d'apprentissage et d'adaptation, et la réaction aux conséquences de cette adaptation engendrent des dynamiques hautement compliquées qui peuvent très bien ne pas converger vers un équilibre économique standard. Cependant, il est clair que les concepts d'adaptation et de sélection ne sont pas bannis

- 
11. H. Johnson, « The Economic Approach to Social Questions », *Economica*, vol. 35, 1968, p. 5.
  12. R. Lucas, « Adaptive Behaviour and Economic Theory », *Journal of Business*, vol. 59, 1988, p. S401-S426.
  13. *Ibid.*

de la théorie économique, sauf dans les modèles d'équilibre général les plus rigoureux. Ils ont été utilisés pour justifier l'hypothèse d'une optimisation complexe par des agents économiques, plutôt que comme une solution de rechange à cette optimisation.

Il est vrai aussi qu'une telle approche n'est pas restée incontestée, même à ses débuts. Winter a engagé une controverse avec Friedman :

Il y a alors une difficulté fondamentale dans les formulations existantes de l'argument de sélection, une difficulté qui est enracinée dans le fait que les déviations relatives par rapport à la maximisation du profit de firmes différentes peuvent changer au cours du temps. Puisqu'il n'y a pas eu de traitement attentif du processus dynamique par lequel certains modèles de comportement sont considérés comme viables et d'autres non, on a oublié de noter que les firmes ne peuvent pas en général être rangées de façon non ambiguë du point de vue de leur proximité à un comportement maximisateur. Un tel classement doit, en général, présumer un état particulier de l'environnement, mais l'environnement est modifié par le processus dynamique lui-même<sup>14</sup>.

Dans le même temps, la biologie n'a pas été exempte de théories basées sur un comportement optimisateur et, paradoxalement, les partisans d'une telle approche ont explicitement utilisé des modèles économiques. L'étude du comportement fouilleur de Stephens et Krebs<sup>15</sup> en constitue un excellent exemple. Ils entreprennent d'expliquer comment le comportement fouilleur de certains animaux est optimal par rapport à une certaine fonction objectif telle que le gain en énergie moyen. Ils prennent comme donnée la morphologie physique de l'animal et regardent les différents choix de la fonction objectif, encore que ceux-ci doivent être probablement considérés comme des *proxies* de la capacité à se reproduire. De manière caractéristique, ils montrent que certaines conditions *marginales*, ou de premier ordre, doivent être satisfaites par le comportement des animaux fouilleurs et déclarent que, dans de nombreux cas empiriques, c'est effectivement le cas. L'étape logique par laquelle ces auteurs complètent leur argument est, pour le lecteur non biologiste, mystérieuse. L'argument semble être le suivant. Étant donné que, avec la morphologie dont ils sont génétiquement pourvus, ces animaux optimisent une fonction objectif, l'adaptation doit avoir sélectionné cette morphologie. Cette conclusion ne me semble pas logique. Les animaux n'auraient-ils pas pu simplement développer une morphologie différente et mieux adaptée à l'accomplissement de la tâche en question ? L'optimisation de quelque chose par un organisme n'implique pas, selon moi, que la morphologie de l'organisme ait été sélectionnée pour le faire. Ainsi, Gould remarquait, après avoir entendu un long discours sur l'adaptation optimale du tournesol, qu'il aurait mieux valu que le

14. S. Winter, « Economic " Natural Selection " and the Theory of the Firm », *Yale Economic Essays*, vol. 4, 1962, p. 225-272.

15. D. W. Stephens et J. R. Krebs, *Foraging Theory*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

tourne-sol développât des pieds, lesquels lui auraient aussi permis de sortir de l'ombre des hauts arbres.

Quels que soient les mérites de l'approche optimisatrice en biologie, il est intéressant de noter que deux de ses principaux partisans, Stephens et Krebs, déclarent que les biologistes évolutionnistes, comme beaucoup d'économistes, souffrent de « jalousie pour la physique ». Ils écrivent : « De nombreux biologistes évolutionnistes veulent que leur sujet ressemble davantage à la physique classique : ils désirent ardemment sa précision, sa légitimité, sa cohérence interne, sa généralité et son double pouvoir d'explication et de prédiction<sup>16</sup>. »

Ainsi, l'opposition que les économistes voient souvent entre une approche biologique et une approche physique n'est pas aussi claire qu'il semblerait.

Quelle que soit la motivation à l'origine de leur intérêt pour ce sujet, les économistes ont du mal à s'éloigner des notions d'optimisation. En effet, quand ils adoptent une optique évolutionniste, beaucoup d'économistes posent la question fondamentale suivante : la sélection naturelle conduit-elle à l'optimisation ? En particulier, qu'est-ce que l'on est en train d'optimiser ?

### Aptitude

Toute tentative de réponse à la première question souligne une des difficultés majeures que comporte l'utilisation de l'analogie évolutionniste en économie. À savoir, qu'entend-on précisément par *aptitude* ? Dans la littérature biologique, on considère que l'aptitude est la capacité d'un gène à se reproduire. Dans cette même littérature, on risque toujours de tomber sur des formulations tautologiques. Cette tautologie est rendue explicite dans la façon dont on utilise les arguments évolutionnistes en théorie des jeux. Les stratégies que les *dynamiques de répliation* reproduisent le mieux sont celles qui rapportent le gain le plus élevé dans la matrice de jeu. Le problème est que, en général, les gains de cette matrice sont spécifiés en termes d'utilité individuelle, car autrement il n'y aurait aucun sens à calculer des espérances. En conséquence, l'aptitude semble dépendre de l'utilité de l'individu. La seule façon de réconcilier ces deux points serait de supposer que l'ensemble de la population a des fonctions d'utilité identiques, et donc que l'aptitude est correctement mesurée par les paiements. Dans cette connexion, on voit clairement pourquoi l'aspect production de l'économie a été le centre d'intérêt des économistes évolutionnistes. Ici, la fonction objectif, qui consiste simplement à maximiser le profit, est considérée sans ambiguïté comme identique entre les firmes. Il semble donc y avoir un critère constant pour évaluer l'aptitude. Une fois encore, même ici la

---

16. *Ibid.*

question n'est, en réalité, pas si claire. Radner a montré que les firmes maximiseraient le profit espéré si elles concentraient leurs ressources sur les activités qui se sont avérées prospères. Cependant, si elles souhaitaient maximiser leur probabilité de survie, elles concentreraient leurs ressources sur les activités au rendement médiocre. En général, il ne semble pas nécessaire que ce que les individus cherchent consciemment à maximiser en termes de paiement du jeu coïncide avec l'aptitude à la reproduction. Il existe, bien sûr, une littérature substantielle au sujet de la définition de la notion d'aptitude. Mais il y a de nombreux problèmes. Certains caractères génétiques pourraient à la fois encourager une reproduction abondante et avoir des effets négatifs. Par exemple, un caractère qui produirait des affections intervenant au moment de la vieillesse n'interférerait pas avec l'aptitude à la reproduction. Je ne vais pas ici entrer dans ce débat, mais il vaut la peine de souligner que, sans une considération consciencieuse de la coïncidence entre ce qui est maximisé consciemment et ce qui assure la reproduction maximale, l'analogie évolutionniste peut être plutôt trompeuse.

Notons, de plus, que l'environnement a un sens particulier en économie. En essayant de réexaminer la théorie économique, nous perdons parfois de vue un des aspects les plus importants de l'économie, à savoir le système des prix. La désaffection vis-à-vis du modèle d'équilibre général, dont l'unique mécanisme de coordination est celui des prix, conduit souvent les auteurs à ignorer entièrement ce mécanisme. Jusqu'ici, c'est le système de prix qui détermine la profitabilité et donc, par exemple, la capacité de survie des firmes. La réaction des adaptations sur le comportement des variations de prix souligne le problème que pose un traitement approprié de l'*aptitude* dans les modèles en économie. Si le système de prix s'ajuste rapidement, la nature graduelle de l'adaptation peut l'empêcher d'améliorer l'aptitude dans le sens de la survie. S'il ne le fait pas, alors nous devons expliquer pourquoi il en est ainsi.

### **Optimisation versus adaptation**

Après la discussion précédente, il est évident que, même avec un concept d'aptitude bien défini, on doit distinguer dans les comportements qui sélectionnent, et donc améliorent, celui qui adapte dans le but d'améliorer et celui qui optimise depuis le début. Le dernier constitue une hypothèse standard en théorie de l'équilibre. Le premier est le plus proche de l'idée biologique d'origine et le second est celui qui est utilisé pour justifier les équilibres. Prenons, par exemple, les jeux répétés. Dans ceux-ci, il est clair que les paiements futurs d'une action peuvent varier en fonction du choix des actions des autres agents. La situation est même plus compliquée dans les modèles économiques en général, les actions courantes influençant les revenus futurs et, en particulier, le paiement des actions futures. En d'autres termes, même si toutes les

actions prises par les acteurs sont à la période  $t$  comme elles étaient en  $t-k$ , les paiements peuvent être différents selon les actions prises aux autres périodes. Quand les agents tiennent compte des conséquences de leurs propres actions et de celles des autres agents sur les paiements courants et futurs, la situation devient hautement complexe. Il y a deux façons de traiter ce problème. On peut soit essayer de résoudre le problème de l'équilibre du système total *ab initio*, soit se demander si les joueurs peuvent apprendre ou s'ajuster d'une période à l'autre, ou, pour utiliser la terminologie biologique, si un meilleur comportement peut être sélectionné et si un tel comportement peut converger vers un résultat spécifique. On peut alors comparer le point limite avec un équilibre qui apparaîtrait si tous les acteurs avaient résolu le problème depuis le début. Il me semble que l'idée que les individus, de façon relativement simple, tirent les leçons de leur propre expérience et de celle des autres est plus convaincante que l'idée concurrente selon laquelle ils résolvent des problèmes de maximisation hautement compliqués, comportant des calculs de leur propre action en cours et de celle des autres. Ceci n'implique pas, bien sûr, que l'on espère nécessairement une réponse affirmative aux questions précédentes.

En poursuivant cette série d'arguments, on doit prendre une décision au sujet de l'information sur laquelle les individus basent leurs choix. Donc, même à supposer qu'ils pourraient avoir la chance d'interagir avec tous les autres, les agents individuels n'apprendront pas nécessairement quelque chose de l'expérience de tous les autres agents mais pourront, par exemple, apprendre quelque chose de l'expérience d'un sous-ensemble limité, choisi aléatoirement. Les individus pourraient alors interagir avec quelques partenaires choisis aléatoirement et réagir aux résultats de cette seule interaction. J'ai déjà mentionné une autre façon de voir ce problème, qui est de faire une simplification radicale du modèle de jeu répété général très complexe, et de priver les joueurs de toute rationalité. Ceci peut être fait en identifiant chaque agent à une stratégie fixée et en permettant alors à la sélection darwinienne d'opérer, en faisant mourir les stratégies qui réussissent le moins bien et en permettant la naissance de nouveaux agents avec les stratégies qui réussissent le mieux. C'est l'approche qui est adoptée en général dans la théorie des jeux évolutionnistes. Ceci fournit un contrepois intéressant à la situation entièrement rationnelle, et la question qui apparaît immédiatement est de savoir si un tel type mécanique de sélection peut conduire à une situation qui aurait été atteinte par l'approche éducative. De plus, une fois que l'on prend en compte le fait que les individus interagissent seulement avec une collection limitée d'autres agents, l'évolution du système devient encore plus compliquée. Même dans le cas simple, où tous les agents peuvent interagir avec tous les autres,

des problèmes peuvent survenir. Banerjee et Weibull<sup>17</sup> considèrent une population d'individus dont certains, raisonnables, choisissent les meilleures réponses et d'autres, « programmés », ne peuvent modifier leurs choix. Ils montrent qu'après une interaction répétée, la rationalité n'est pas sélectionnée et, en outre, que des situations limites dans lesquelles des agents irrationnels survivent ne sont pas plus mauvaises du point de vue du bien-être que ces situations dans lesquelles il n'y a pas de survivants irrationnels. Bjornestedt *et al.*<sup>18</sup> démontrent que des stratégies strictement dominées peuvent survivre dans des dynamiques de sélection évolutionnistes en temps continu, certaines et raisonnables. Blum et Easley<sup>19</sup> montrent aussi que le lien entre aptitude et rationalité est faible. Il apparaît donc évident que des caractéristiques qui semblent être meilleures d'un point de vue naturel ne sont pas nécessairement sélectionnées par ce qui semble être des dynamiques évolutionnistes plausibles. Ceci, en retour, semble ébranler l'idée que des agents apprennent rapidement à optimiser.

### Gènes, reproduction et spéciation

Un des problèmes auquel on fait face en adoptant une terminologie biologique dans un contexte économique est d'établir le niveau du discours. Les gènes ont été identifiés, selon les écrits, tantôt à des stratégies, tantôt à des firmes, des routines ou des préférences individuelles. Si l'on veut parler de mutations et utiliser ce que l'on appelle des *algorithmes génétiques*, alors ce que l'on entend par gène doit être très clair. Le gène a été décrit à différents moments comme une routine, pour une firme considérée comme l'organisme. D'autres ont pensé la firme elle-même comme un gène. Certains auteurs souhaitent considérer la firme comme l'espèce. Dans les jeux évolutionnistes, les stratégies jouent le rôle de gène, mais la notion d'espèce n'est pas clairement définie. En effet, dans les applications économiques, le génotype est souvent mal spécifié et on l'utilise sans trop de rigueur plutôt que de le considérer comme l'élément analytique central de la théorie. Pourtant, si nous voulons prendre au sérieux l'utilisation des idées évolutionnistes en économie, ces distinctions prennent de l'importance. Considérons le problème de la reproduction. L'information génétique peut seulement être transmise à travers l'interaction des membres d'une même espèce. Comment ceci doit-il être interprété dans les modèles économiques ? Jusqu'ici,

- 
17. A. Banerjee et J. Weibull, « Evolutionary Selection and Rational Behavior » dans A. Kirman et M. Salmon (dir.), *Learning and Rationality in Economics*, Oxford, Blackwell Publishers, 1995.
  18. J. Bjornestedt, M. Dufwenberg, P. Norman et J. Weibull, « Evolutionary Selection Dynamics and Irrational Survivors » dans W. Alberet *et al.* (dir.), *Understanding Strategic Interaction. Essays in Honour of Reinhard Selten*, Berlin, Springer-Verlag, 1997.
  19. L. Blume et D. Easley, « Evolution and Rationality in Competitive Markets » dans A. Kirman et M. Salmon (dir.), *Learning and Rationality in Economics*.

pour que l'approche évolutionniste ait une quelconque force, la notion de reproduction, qui est le moyen par lequel l'objet identifié par le gène se reproduit lui-même ou comment l'information qu'il contient est transmise, doit être bien définie.

Comme Dawkins<sup>20</sup> le formule clairement, c'est la reproduction sexuelle qui maintient la variété au sein de l'espèce en permettant les recombinaisons. Cet aspect se perd dans la plupart des modèles biogeno-économiques. Les stratégies dans les jeux évolutionnistes sont reproduites sans aucune fertilisation croisée. Il n'y a pas de recombinaison, les seuls changements qui interviennent se font par le biais des mutations. Cependant, ces dernières sont habituellement interprétées comme des transferts vers d'autres stratégies existantes. Donc, la plupart des *mutations* introduites dans les versions stochastiques des jeux évolutionnistes impliquent la réintroduction des éléments du *pool* génétique d'origine, mais n'impliquent pas l'introduction de nouvelles stratégies (voir par exemple, Foster et Young<sup>21</sup>, Kandori, Mailath et Rob<sup>22</sup> ainsi que Young<sup>23</sup>). Une fois encore, les économistes ne sont pas les seuls dans ce cas. Un certain nombre d'économistes tels que Maynard-Smith<sup>24</sup>, quand ils travaillent avec le concept de stratégie stable évolutionniste, permettent seulement l'introduction, ou l'invasion possible par des stratégies, d'un ensemble précédemment défini. Une fois encore, le modèle est donc en un certain sens fermé par le fait que l'ensemble des stratégies est fixé. Ceci, pour beaucoup, est déjà en contradiction avec l'idée de base de la biologie évolutionniste. Le nombre de branches d'un arbre est fixé et fini, et la seule question qui se pose est de savoir à quelle branche on finit. Dans le cadre d'analyse dont je viens de discuter, les notions d'espèce et de formation de l'espèce sont sans importance. Cependant, on pourrait bien se demander si c'est vraiment le cas. Il pourrait bien y avoir des limites à la façon dont les firmes peuvent créer de nouvelles stratégies à partir des vieilles. La difficulté d'injecter des pratiques américaines dans des firmes japonaises, et vice versa, pourrait nous induire à suggérer que les deux appartiennent à des espèces différentes. Pourtant, il est clair aussi que des pratiques peuvent être transférées entre des entités économiques largement différentes, uniquement par apprentissage. Dans ce cas, la notion mécanique de capacité à se reproduire devient obscure. La notion équivalente qui est habituellement invoquée pour justifier la spéciation pourrait, je suppose, être reflétée dans une sorte

---

20. R. Dawkins, *River out of Eden*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1995.

21. D. Foster et P. Young, « Stochastic Evolutionary Game Dynamics », *Theor. Pop. Biol.* 38, 1990, p. 219-232.

22. M. Kandori, G. J. Mailath et R. Rob, « Learning, Mutation, and Long Run Equilibria in Games », *Econometrica*, vol. 61, n° 1, janvier 1993, p. 29-56.

23. H. P. Young, « The Evolution of Conventions », *Econometrica*, vol. 61, n° 1, janvier 1993, p. 57-84.

24. J. Maynard-Smith, *Evolution and the Theory of Games*, Cambridge University Press, 1982.

de séparation culturelle, mais ceci n'est rien de plus qu'une spéculation hasardeuse.

Il est clair que certains des choix que j'ai décrits, particulièrement ceux qui concernent les mutations, ne sont pas innocents. En effet, et je reviendrai sur ce point, dans de nombreuses utilisations de l'analogie évolutionniste, les théoriciens de l'économie ont tenté d'utiliser l'évolution comme un moyen de sélectionner entre des stratégies existantes, plutôt que comme un moyen de dépeindre un monde illimité en développement. En effet, Samuelson<sup>25</sup> développe entièrement ce thème autour de l'idée de sélection des équilibres. Bien que la commodité de cette approche soit évidente, on est quelque peu tiré en arrière vers le monde de la théorie économique standard, dans lequel on cherche la convergence ou la stabilité d'un équilibre particulier.

### La théorie des jeux évolutionnistes

Certains accepteront difficilement que la théorie des jeux puisse être classée sous l'enseigne de l'économie néoclassique. Pour ceux qui identifient cette dernière à une approche méthodologique individualiste, l'association paraîtra désagréable puisque le comportement stratégique est conceptuellement très différent de la concurrence pure. Cependant, ceux qui l'identifient avec cette idée que les individus maximisent sous contrainte, trouveront eux aussi déplaisante cette conception de la théorie des jeux. Ceci étant dit, on doit aussi admettre que dans les modèles de jeux évolutionnistes les plus standards, les individus ne maximisent rien. Néanmoins, la théorie des jeux évolutionnistes fournit une très bonne base pour examiner l'analogie biologique puisque les termes y sont consciencieusement définis et l'analyse, le plus souvent rigoureuse.

Le modèle de base comporte un jeu sous-jacent avec un ensemble de stratégies qui est habituellement indépendant du temps et fini. Les individus y sont identifiés avec les stratégies. En tout point, l'état du système sera défini par les proportions des différentes stratégies présentes dans la population. On peut considérer soit que les individus ont un succès, mesuré par leurs paiements espérés, par rapport à la population courante, soit que les stratégies sont tirées par deux, au hasard, dans la population courante. Le succès d'une stratégie particulière dans une large population sera alors le même que la valeur espérée de chaque individu, identifié avec sa stratégie. Une première étape est d'examiner les situations qui sont en un sens *stables*. Le critère utilisé ici correspond typiquement à la stabilité évolutionniste, ce qui signifie simplement que la combinaison stratégique existante n'est pas vulnérable face à une petite invasion d'une autre stratégie. On fait souvent référence à cette dernière

---

25. L. Samuelson, *Evolutionary Games and Equilibrium Selection*, Cambridge, The MIT Press, 1997.

comme *mutation*, une notion qui a connu un succès certain en biologie depuis les travaux innovateurs de Maynard-Smith. Cependant, nous nous intéressons ici à la robustesse de l'équilibre. Quelles sont les dynamiques du processus ?

Imaginons maintenant que le jeu est en train de se dérouler, et supposons que certains individus meurent et sont remplacés à chaque étape. Un critère de sélection détermine à quelle vitesse les stratégies vont se développer comme une fonction de leur succès. Puisque ce dernier est mesuré par rapport aux paiements reçus par les stratégies, toute distinction entre ce qui est maximisé consciemment et ce qui constitue une aptitude disparaît.

Il serait inutile de donner ici un compte rendu des résultats qui ont été obtenus en analysant les dynamiques dites « de répliation », dynamiques que l'on utilise habituellement pour s'attaquer à ce genre de problème. Dans ce cas, on analyse le processus évolutionniste comme un processus déterministe et souvent, on en fait de plus un processus en temps continu. Hofbauer et Sigmund<sup>26</sup> constituent la référence classique en la matière et Weibull donne un traitement complet de cette approche. Il discute en détail les dynamiques de tels processus. Le problème revient à analyser les propriétés d'un système d'équations différentielles ordinaires. Le résultat de base est que, à long terme, seules survivront les stratégies non strictement dominées de façon itérative. En particulier, si nous considérons les jeux doublement symétriques, dans lesquels la matrice des paiements à laquelle tous les joueurs font face est la même, alors les stratégies stables de façon asymptotique des dynamiques de répliation sont les mêmes que les stratégies stables au sens évolutionniste du jeu sous-jacent. De plus, l'aptitude moyenne de la population augmente au cours du temps.

Tout cela, me semble-t-il, pourrait tirer la sonnette d'alarme pour ceux qui pensent que l'économie change de façon évolutionniste. Dans tous les cas, il semble que l'on se soit passé de plusieurs caractéristiques de l'évolution. Le tâtonnement stochastique graduel et aveugle du processus évolutionniste a cédé la place à quelque chose de beaucoup plus mécanique et déterministe. À cette étape du raisonnement, deux questions valent la peine d'être posées. L'approximation du système stochastique d'appariement aléatoire par un système déterministe est-elle inoffensive ? Que se passe-t-il si les mutations sont très fréquentes ? La réponse à la première question est donnée par Boylan. Il analyse un jeu simple dans lequel deux agents sont appariés et produisent deux descendants. Il montre que les résultats peuvent être très différents selon la façon dont on pose les limites pour obtenir le système déterministe continu. Ceci

---

26. J. Hofbauer et K. Sigmund, *The Theory of Evolution and Dynamical Systems*, New York, Cambridge University Press, 1988.

constitue une mise en garde contre l'utilisation d'une approche déterministe pour analyser l'évolution.

La réponse à la deuxième question soulève de nouveaux problèmes. Que sont les mutations dans ce contexte ? À quelle fréquence apparaissent-elles ? Dans l'optique de Binmore et Samuelson, on peut imaginer un processus d'ajustement de base, perturbé de temps en temps par une mutation, que l'on interprète comme un changement aléatoire de stratégies. Dans ce cas, nous pouvons maintenant chercher une *distribution stationnaire* qui décrira les proportions de temps que le système passera dans chaque état. On entend ici, par état, le vecteur des parts de chaque stratégie. Si, dans un jeu de coordination simple, il y a accord sur une solution, dans un contexte déterministe le système ne s'en écartera donc pas. Cependant, si l'on rajoute des mutations aléatoires, le système s'orientera tôt ou tard vers une autre solution. Le délai peut être très long, mais cela finira par arriver. Aussi Binmore et Samuelson considèrent-ils comme pertinent pour cette distribution stationnaire l'expression *ultra-long terme*. Fondamentalement, l'idée est que, à long terme, le système peut se fixer en un état mais, à ultra-long terme, il peut toujours changer d'un état à l'autre. Une telle interprétation des mutations n'est pas nécessaire. Elles pourraient consister en expérimentations. Si les individus, par exemple, ont la possibilité, en faisant des expériences, de diriger le système vers un état supérieur, ils peuvent essayer occasionnellement de le faire. De façon alternative, les joueurs peuvent simplement faire des erreurs de temps en temps. Il est difficile de réconcilier cette dernière interprétation avec l'idée que les individus sont liés à certaines stratégies, mais on pourrait à la place considérer que les acteurs sont remplacés de temps en temps par de nouveaux acteurs.

La question importante ici est de savoir si les mutations changent les caractéristiques de très long terme du système. Kandori, Mailath et Rob<sup>27</sup> ainsi que Young<sup>28</sup> semblent montrer de façon convaincante que c'est le cas dans des modèles où les agents choisissent leurs stratégies. Ici, pour rester proches des modèles inspirés par la biologie, supposons que des individus peuvent changer de stratégies de temps en temps, mais choisissent dans ce cas la meilleure réponse dans la situation courante. Clairement, si le système est proche d'un équilibre de Nash strict, la distribution des stratégies convergera et ne changera plus en l'absence de mutations. Un tel équilibre pourrait donc être un point fixe du processus. En outre, le système pourrait cycler pour d'autres processus évolutionnistes. Kandori, Mailath et Rob ainsi que Young montrent néanmoins que l'introduction de mutations change radicalement la situation. L'idée est d'introduire une petite probabilité  $\varepsilon$  qu'un agent choisira une stratégie qui n'est

27. M. Kandori, G. J. Mailath et R. Rob, « Learning, Mutation, and Long Run Equilibria in Games ».

28. H. P. Young, « The Evolution of Conventions ».

pas la meilleure. Ils laissent ensuite  $\epsilon$  tendre vers zéro et montrent que la distribution stationnaire limite affectera un poids zéro à certains équilibres. Ils sélectionnent donc certains équilibres. Cela paraît encourageant puisque cela suggère que, à très long terme, le système passera essentiellement tout son temps dans les états d'équilibre qui ont été sélectionnés. L'intuition est claire. Si le système a besoin d'une poussée de mutations pour sortir d'un équilibre A, mais d'une bien plus grosse poussée pour sortir de B, alors quand les mutations deviennent de moins en moins fréquentes, la probabilité d'être en A tend vers zéro. Cependant, ceci a récemment été contesté par Bergin et Lipman<sup>29</sup>. Ils suggèrent que le défaut de l'argument précédent est que l'on ne permet pas à la fréquence des mutations de dépendre du temps. Si certains états sont « meilleurs » que d'autres, n'y a-t-il pas moins d'expérimentations à partir de ceux-ci ? Prenons le jeu de coordination simple suivant :

	A	B
A	(2,2)	(0,0)
B	(0,0)	(1,1)

L'état du système peut être caractérisé par le nombre des N joueurs jouant A. Il est clair que si moins d'un tiers des joueurs jouent A et que tous les joueurs peuvent choisir en chaque point, alors, en l'absence de mutations, le système sautera à l'état 0 et y restera. Il sautera à l'état N à partir de tout état au-delà de N/3. Donc P, la matrice de transition N x N de ce problème, aura une forme très particulière. Cependant, nous pouvons à présent ajouter des  $\epsilon$  pour rendre P strictement positive et la matrice M résultante aura une distribution stationnaire unique. Maintenant, adoptons l'astuce qui consiste à laisser les  $\epsilon$  tendre vers zéro à un rythme qui dépend de l'état dans lequel le système se trouve, alors la distribution stationnaire limite changera. Bergin et Lipman montrent qu'en choisissant les  $\epsilon$  de façon appropriée, toute distribution limite stationnaire, qui est une limite d'une séquence de distribution stationnaire de matrices dérivées de P et distribuées positivement, peut être atteinte. Tout événement de poids un sur A et de poids un sur B peut donc arriver. Sans une quelconque justification *a priori* du choix des perturbations ou mutations, aucune sélection ne peut être effectuée.

Cependant, mon propos est de traiter de cette application particulière de la théorie évolutionniste. Quand on utilise le terme de

---

29. J. Bergin et B. L. Lipman, « Evolution with State-Dependent Mutations », *Econometrica*, vol. 64, 1996, p. 943-956.

mutation sans prêter une attention particulière à son interprétation, le rythme auquel elles arrivent peut conduire à des résultats clairs, mais pas nécessairement très éclairants. Pour revenir sur ce point, j'aimerais mentionner un autre exemple, dans lequel la structure sous-jacente du modèle est très importante pour la détermination du développement du système. Il est issu d'Ellison<sup>30</sup>. Ce dernier considère en premier lieu un modèle avec une interaction globale et le compare ensuite à un autre modèle, dans lequel les joueurs sont situés sur un cercle. Dans chaque cas, ils jouent le jeu de coordination simple décrit ci-dessus et qui comporte deux équilibres, l'un dominant l'autre. Dans le cas global, ils jouent contre un membre choisi dans la population totale et, dans le cas local, contre un de leurs voisins immédiats. Dans le contexte évolutionniste, *l'aptitude* dépend, dans le dernier cas, de l'environnement local, c'est-à-dire des stratégies jouées par les voisins. Dans ce modèle, comme je l'ai indiqué, la *bonne stratégie*  $\Lambda$  constitue le meilleur choix si au moins un tiers des partenaires jouent  $\Lambda$ , puisque le paiement est deux fois ce qui est obtenu quand les joueurs se coordonnent sur la mauvaise stratégie. Donc, dans le cas local, on choisira toujours la bonne stratégie si au moins un des deux voisins a choisi cette stratégie, alors que dans le modèle avec une interaction globale, on a besoin qu'un tiers de tous les joueurs jouent la bonne stratégie pour avoir intérêt à la choisir. À présent, il y a deux *bassins d'attraction* du processus dynamique par lequel les agents modifient leurs stratégies : celui dans lequel les agents choisissent tous la mauvaise stratégie et celui dans lequel ils choisissent tous la bonne. Si nous supposons encore que, de temps en temps, un agent change sa stratégie de façon stochastique, c'est-à-dire qu'il y a des mutations aléatoires, de nombreuses mutations de ce type seront nécessaires, dans le cas global, avant que le système s'écarte du *mauvais* ou du *bon* bassin d'attraction. Cependant, et c'est peut-être étonnant, dans le système d'interaction locale, la *bonne stratégie* peut émerger de la population aussitôt qu'un joueur ou, selon le nombre d'individus dans le système, deux joueurs adjacents choisissent cette stratégie sans un quelconque changement aléatoire supplémentaire. L'interaction locale facilite donc des changements plus rapides vers une coordination agrégée sur un meilleur comportement. Là encore, le choix de la structure du modèle joue un rôle crucial dans la détermination des dynamiques du système et il n'y a pas d'indication claire au sujet du type particulier d'équilibre qui sera privilégié par les dynamiques évolutionnistes. Bien que j'aie une préférence pour l'approche stochastique, qui me semble être davantage dans l'esprit d'origine des modèles évolutionnistes, on ne peut encore tirer aucune conclusion nette au sujet de son utilité.

---

30. G. Ellison, « Learning, Local Interaction and Co-ordination », *Econometrica*, vol. 61, septembre 1993, p. 1047-1072.

Cette brève revue de la place des idées évolutionnistes dans la théorie économique a omis un certain nombre de caractéristiques importantes de l'économie évolutionniste. Ceci étant parce que ces caractéristiques concernent des points que l'économie dominante ne parvient pas à expliquer et auxquels elle ne se réfère donc pas. Par exemple, à quelle fréquence les mutations arrivent-elles ? Y a-t-il des groupes subits de mutations qui changent entièrement l'équilibre du système ? Cette idée d'une évolution par sauts (saltation), associée au nom de Golschmidt, se traduit en économie par la question : pourquoi semble-t-il y avoir parfois des poussées d'innovation, par exemple ? Un tel phénomène serait compatible avec des innovations conçues comme le résultat d'un flot continu de changements aléatoires, mais occasionnellement utiles. De temps en temps, de tels événements utiles s'accumuleraient inévitablement, produisant une brève période d'instabilité. Ou encore, il peut parfois arriver qu'un petit changement au niveau génétique produise un changement dramatique au niveau des phénotypes. Le phénomène du changement technologique est l'un des plus mal traités par la théorie standard qui, habituellement, pose comme principe l'arrivée d'un flot de chocs exogènes agrégés sur l'économie. La théorie de la croissance endogène ne permet pas non plus d'expliquer, sauf par analogie, l'arrivée du progrès technologique qui relance la croissance.

Pendant, mon examen plutôt superficiel montre deux choses concernant l'influence de la pensée évolutionniste sur l'économie dominante. D'autre part, bien que l'analogie ait été largement utilisée, son véritable sujet a été en général de décrire comment un système pourrait, par un processus d'apprentissage, se diriger vers un équilibre. Les équilibres en question sont bien définis dès le départ et, après un apprentissage déterministe ou aléatoire, le système se trouve dans l'un d'entre eux. Les mutations sont considérées comme des changements dans les stratégies ou les actions et la plus apte d'entre elles est sélectionnée. Cette approche nous oblige à replacer une sorte d'agent de coordination central, du type du commissaire-priseur walrasien. D'autre part, comme Samuelson<sup>31</sup> le suggère, l'étude des jeux évolutionnistes peut évoluer de la même façon que l'étude des processus d'ajustement dans l'économie walrasienne. Il se peut qu'elle s'amenuise et laisse finalement inchangée la conception que les économistes ont des équilibres. Dans le cas walrasien, les résultats de Sonnenschein, Mantel et Debreu rendent ceci presque inévitable, mais ils ne résolvent pas les objections logiques à la théorie de l'équilibre statique. Des résultats récents risquent de produire des réactions similaires envers la théorie des jeux.

---

31. L. Samuelson, *Evolutionary Games and Equilibrium Selection*.

Mon impression est qu'il y a une incompatibilité fondamentale entre une vision de l'économie considérée comme un système en développement illimité, dans lequel l'environnement et la nature des acteurs sont sujets au changement, que je considère comme proche de la situation biologique, et une vision de l'économie considérée comme un système fermé avec un ensemble fixe d'états d'équilibre. Si nous adoptons la dernière approche, le seul moyen pour que l'économie puisse acquérir des propriétés dynamiques est de la soumettre à des chocs agrégés, arbitraires et non définis. Bien que ce soit ce qui est effectivement fait en macroéconomie, cela vaut sûrement la peine de poursuivre l'approche plus ambitieuse, dans laquelle l'analyse évolutionniste est plus qu'une vague analogie.

*EHESS*

*Université d'Aix-Marseille III*

# Évolution et processus configurationnel chez Norbert Elias

Roger Cornu

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027489ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cornu, R. (1998). Évolution et processus configurationnel chez Norbert Elias. *Philosophiques*, 25 (2), 239–256. <https://doi.org/10.7202/027489ar>

Résumé de l'article

L'auteur montre comment N. Elias critique à la fois la sociologie classique, qui emprunte aux sciences naturelles la théorie évolutionniste, et la sociologie moderne, qui rejette la notion d'évolution. Il analyse comment N. Elias propose une sociologie évolutionnaire à travers le concept de processus configurationnel qui abolit l'opposition classique individu-société. Dans ce cadre, la notion d'évolution appartient elle aussi au processus évolutionnaire.

## ÉVOLUTION ET PROCESSUS CONFIGURATIONNEL CHEZ NORBERT ELIAS

PAR

ROGER CORNU

*RÉSUMÉ* : L'auteur montre comment N. Elias critique à la fois la sociologie classique, qui emprunte aux sciences naturelles la théorie évolutionniste, et la sociologie moderne, qui rejette la notion d'évolution. Il analyse comment N. Elias propose une sociologie évolutionnaire à travers le concept de processus configurationnel qui abolit l'opposition classique individu-société. Dans ce cadre, la notion d'évolution appartient elle aussi au processus évolutionnaire.

*ABSTRACT*: The author shows how N. Elias criticizes, at one and the same time, the classical sociology using the evolutionistic theory coming from the natural sciences, and the modern sociology rejecting the notion of evolution. He analyses how N. Elias propounds an evolutionary sociology through the concept of configurational process which eliminates the classical individual-society opposition. In this framework the notion of evolution itself has to be seen as belonging to the evolutionary process.

Dans un entretien autobiographique, Norbert Elias, en passe d'être considéré comme un des plus grands, sinon le plus grand, sociologues du XX<sup>e</sup> siècle, explique qu'il fait régulièrement le même rêve :

Je parle au téléphone et la voix, à l'autre bout du fil me dit : « Pouvez-vous parler un peu plus fort, je ne vous entends pas ». Je me mets alors à crier, et alors la voix répète constamment : « Veuillez parler plus fort, je ne vous entends pas [...] ». Certes la voix, à l'autre bout du fil, dit de temps en temps : « Je vous entends mieux à présent, un peu mieux ». Mais elle ne m'entend tout de même pas bien<sup>1</sup>.

Ce passage prend tout son sens lorsqu'on le rapproche de cette autre remarque :

Je comprends fort bien que l'on cherche ce que l'instrument que j'ai tenté d'élaborer sous la forme du concept de configuration a de commun avec les théories plus anciennes qui plaçaient les stades d'intégration collectifs des individus au-dessus des stades d'intégration individuels, par exemple avec les

---

1. *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Fayard, 1991, p. 93.

propositions de Durkheim et de Simmel ou avec celles des théoriciens des systèmes. Je ne peux pas apprendre aux aveugles à voir, je ne peux pas leur faire comprendre la différence. Car elle repose en dernier ressort sur un acte supplémentaire d'auto-distanciation [...] ; si l'on est incapable de procéder soi-même à cette auto-distanciation, mon explication tombe dans l'oreille d'un sourd<sup>2</sup>.

Pour bien saisir la rupture à laquelle Elias nous convie, il faut nous arrêter quelques instants sur la notion de distanciation qui est, pour lui, le fondement même de l'esprit scientifique et qui lie le développement de la pensée aux transformations sociales. Ce n'est qu'à partir du moment où les conditions sociales, et notamment l'urbanité, permettent de regarder la nature, de façon extérieure, distanciée, comme un paysage, c'est-à-dire comme non immédiatement nécessaire à son existence, que les sciences de la nature peuvent naître. Il faudra attendre le moment où l'organisation sociale imposera la nécessité d'appréhender le comportement social des autres de façon extérieure, distanciée, pour que puissent naître les sciences sociales, et ce n'est qu'à partir du moment où les relations sociales nous contraindront à dépasser la mise en scène sociale pour débusquer la personnalité réelle que pourront naître les sciences psychologiques. Ce dernier stade nous conduira vers une auto-analyse et un auto-contrôle, regroupés sous le terme d'auto-distanciation. Ceci nous introduit d'emblée dans un processus évolutionnaire et fait de la notion d'évolution une notion évolutive correspondant au stade où l'on se trouve, chaque stade impliquant le stade antérieur, et au domaine à laquelle elle s'applique. Il ne peut donc y avoir de définition *a priori*, de norme qui régenterait les débats sur l'évolution.

L'insistance d'Elias sur la notion d'évolution et la façon dont il l'aborde constituent peut-être un des meilleurs tests que l'on puisse faire pour savoir si la sociologie d'Elias n'est qu'une poursuite de la sociologie classique, en gros celle symbolisée par Durkheim, Simmel et Weber, ou si elle est en rupture avec elle. C'est d'ailleurs autour de cette notion d'évolution qu'il situe l'incompréhension qu'il rencontre :

Je ne me dissimule pas, du reste, que l'exigence de s'attacher à l'ordre de la succession chronologique, d'étudier l'évolution progressive des groupes humains implique des difficultés particulières de communication. La notion d'évolution des sociétés est marquée actuellement d'un stigmate qui remonte à la conception prédominante de cette évolution au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle. En reprenant cette notion à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle [...], on s'expose inévitablement au mépris des générations qui ont grandi avec le traumatisme de l'ancienne conception de l'évolution — l'évolution comprise comme un progrès constant de l'humanité, promettant l'accession directe à un sort meilleur<sup>3</sup>.

---

2. *Ibid.*, p. 166.

3. Norbert Elias, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1987, p. 230.

Nous pourrions résumer la pensée d'Elias de la façon suivante : ce n'est pas parce que la notion d'évolution, issue des sciences de la nature et chargée de jugements de valeurs, ne peut pas être utilisée dans les sciences de la société qu'il faut en conclure que toutes les références à l'évolution doivent être bannies. Elles se révèlent au contraire indispensables, à condition de substituer un modèle évolutionnaire et progressif à un modèle évolutionniste et progressiste.

### Rompre avec la sociologie évolutionniste

#### Individu et société

Elias répétera sans cesse dans son œuvre que fonder la sociologie, c'est sortir la sociologie classique d'un faux débat qui fait de l'individu et de la société deux entités extérieures l'une à l'autre, les uns, comme Tarde ou Weber, mettant l'accent en priorité sur l'individu, les autres, comme Durkheim, sur la société. Cette question me semble d'autant plus importante qu'elle est au cœur de la notion d'évolution chez les classiques. Dans la façon de l'aborder, Durkheim et Tarde, dans leur débat sur le social, vont faire appel à celui qui oppose, dans le domaine de l'évolution, les tenants de Lamarck et ceux de Darwin<sup>4</sup>.

Discutant les théories de Spencer, Durkheim se présente comme un véritable disciple de Lamarck pour expliquer les rapports individu-société. La société est selon lui :

[...] une réalité proprement dite qui existe par soi-même et en vertu de causes spécifiques et nécessaires, qui, par conséquent, s'impose à l'homme avec sa nature propre et à laquelle il est tenu de s'adapter pour vivre, tout aussi bien qu'au milieu physique. [...] Aussi la société est-elle, non pas la condition secondaire, mais le facteur déterminant du progrès. Elle est une réalité qui n'est pas plus notre œuvre que le monde extérieur et à laquelle, par conséquent, nous devons nous plier pour pouvoir vivre ; et c'est parce qu'elle change que nous devons changer. Pour que le progrès s'arrêtât, il faudrait donc qu'à un moment le milieu social parvint à un état stationnaire [...].<sup>5</sup>

L'individu ne peut donc être autre chose que l'intériorisation ou l'incorporation du social, les variations individuelles n'étant que le produit des variations du milieu auxquelles l'individu a été soumis. Il reste toutefois à expliquer la dynamique de la société. Ici, un lamarckisme qui expliquerait l'évolution à partir des circonstances extérieures, c'est-à-dire essentiellement physiques, comme chez

- 
4. Pour l'analyse qui va suivre, je me suis appuyé sur : C. Bougle, *Les sciences sociales en Allemagne*, Paris, Felix Alcan, 1896 et *La démocratie devant la science*, Paris, Felix Alcan, 1903 ; F. Jacob, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des sciences humaines »), 1970 ; J. Piaget, *Le comportement, moteur de l'évolution*, Paris, Gallimard (coll. « Idées »), 1976.
  5. E. Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, PUF (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine »), 1967 (1<sup>re</sup> éd. 1895), p. 334-336.

Montesquieu, serait contradictoire avec la règle selon laquelle le social ne peut être expliqué que par le social (proche de la formule de Lamarck : « le vivant naît du vivant »). Durkheim a alors recours à une hypothèse darwinienne qui lui permet d'expliquer l'évolution de la société à partir de la densité sociale :

Si le travail se divise davantage à mesure que les sociétés deviennent plus volumineuses et plus denses, ce n'est pas parce que les circonstances extérieures y sont plus variées, c'est que la lutte pour la vie y est plus ardente. Darwin a très justement observé que la concurrence entre deux organismes est d'autant plus vive qu'ils sont plus analogues. Ayant les mêmes besoins et poursuivant les mêmes objets, ils se trouvent partout en rivalité<sup>6</sup>.

C'est à coup sûr lorsqu'il pose la question de l'hérédité que la question apparaît dans toute sa clarté<sup>7</sup>. La société est, chez Durkheim, une totalité qui, prenant appui sur le biologique, c'est-à-dire sur la race, s'en distingue progressivement. Dans un premier temps, le social et l'instinct se renforcent mutuellement, mais ensuite la dynamique interne de la société, en séparant celle-ci de la race, fait d'elle un héritage auquel les individus seront soumis et un organisme producteur d'individualités spécifiées. Ainsi, là où le social pouvait se transmettre, dans sa presque totalité, héréditairement, l'hérédité ne peut plus se limiter aujourd'hui qu'au type moyen, la partie la plus *médiocre* et la plus mécanique de l'individu. La société, par contre, va jouer le rôle d'un environnement producteur d'espèces variées.

Tarde considérera que c'est l'individu qui est le moteur de l'évolution, et ce, dira-t-il, parce que seul l'individu invente (création) et seul l'individu imite (diffusion). À ceux qui voient dans sa théorie une apologie des grands hommes et des génies, il rétorque :

Nous pourrions nous en désintéresser si le génie seul, en ce grave problème, était en cause ; mais ce n'est pas le génie seulement, c'est notre originalité individuelle, notre génialité individuelle à nous tous, dont l'efficacité, dont l'existence même sont mises en question ; car tous, par quelque côté, les plus obscurs comme les plus célèbres, nous inventons, nous perfectionnons, nous varions, en même temps que nous imitons, et il n'est pas un de nous qui ne laisse son pli, profond ou imperceptible, après avoir vécu, à sa langue, à sa religion, à sa science, à son métier, à son art<sup>8</sup>.

C'est l'imitation qui va permettre de transformer un fait individuel en fait social, qui permettra la sélection et la diffusion, à l'égal d'un processus d'histoire naturelle, et c'est Darwin qui va servir ici encore de référence :

C'est pour avoir méconnu la puissance expansive de la génération, que les biologistes d'avant Darwin regardaient comme autochtones, comme nés spontanément du sol, bien des espèces semblables, parce qu'on jugeait impossible

6. *Ibid.*, p. 248.

7. *Ibid.*, p. 291-318.

8. G. Tarde, *Études de psychologie sociale*, Paris, Giard et Brière, 1898, p. 57.

*a priori*, que les semences eussent franchi les steppes ou les bras de mer qui les séparaient. Donnez à la génération le temps d'agir, et il viendra un moment où une espèce aura des variétés disséminées çà et là sur le globe presque tout entier. Donnez à l'imitation le temps d'agir et il viendra un moment où une arme, un outil agricole, un procédé industriel, inventé quelque part [...] auront fait le tour du monde<sup>9</sup>.

Mais pour faire le tour du monde, encore faut-il que l'invention se soit affrontée à la lutte pour l'existence reposant sur deux principes : le duel logique qui conduit à sa victoire ou à son élimination et l'union logique qui favorise son renforcement. Nous sommes bien dans un processus de sélection des espèces et s'il y a place pour une certaine forme de lamarckisme, ce ne peut être que dans les variations des formes et des matériaux utilisés.

Rompant avec cette tradition qui, selon lui, conduit à une impasse parce qu'elle pose la société et l'individu comme extérieurs l'un à l'autre, Élias considère qu'on ne pourra aborder le problème de l'évolution qu'à partir du moment où l'on substituera une autre façon de traiter les rapports de l'individuel et du social, la vision des classiques ne faisant que dissimuler un autre débat, idéologique celui-là, celui de l'individualisme et du socialisme.

### **Rompre avec la philosophie et l'idéologie**

Partir en chasse des mythes qui encombrant les sciences humaines est, pour Élias, une nécessité absolue, surtout dans un domaine aussi indispensable pour ces sciences que la notion d'évolution. C'est d'abord dans la philosophie mécaniste des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qu'il faut aller les débusquer. Cette philosophie est marquée par le caractère immuable du monde, qu'il s'agisse de Dieu, de l'Être suprême, du grand architecte ou de la nature, et s'il y a évolution, celle-ci ne peut se faire que selon des lois qui, elles aussi, sont immuables. Seconde caractéristique de cette philosophie, fondée essentiellement sur la physique de l'époque, la mise en valeur de l'analyse comme seule méthode scientifique pertinente. Derrière cette démarche se profile l'idée que les parties ne sont pas transformées lorsqu'elles entrent en composition dans une totalité et, *a contrario*, que la démarche de décomposition permet de mettre en évidence les composants. On retrouve encore aujourd'hui ce principe appliqué en socio-économie, dans les théories de décomposition-recomposition. Troisième volet de cette vision mécaniste, sa dimension atomistique qui donne la prééminence des parties sur le tout, les présentant comme des choses gardant leur substance en entrant en composition dans une totalité. Dernier volet, la priorité donnée à l'analyse causale simple qui fait de l'engrenage cause-conséquence un système rigide. Liée à cette analyse causale, l'obsession du commencement que l'on trouve dans tous les mythes

---

9. *Ibid.*, p. 56.

fondateurs et dont le dernier avatar serait celui du *Big Bang* à l'origine de l'univers. Ce qu'Elias reproche aux sciences sociales, c'est de s'être laissé piéger par cette théorie mécaniste, copiée sur la physique de l'époque et abondamment reprise par les philosophes. Une théorie de l'évolution fondée sur ces principes ne peut que nuire aux sciences sociales et doit être écartée au profit d'une analyse de l'état des sciences d'aujourd'hui et des résultats qu'elles ont fournis.

À côté de ce reproche philosophique fait aux théories de l'évolution, Elias en ajoute un second : le discours idéologique, qui s'ancre sur les caractères précédents. Il y a d'abord ceux qui, comme Spengler et Toynbee, « représentent le plus souvent les phénomènes sociologiques sous la forme de cycles inéluctables qui se répètent plus ou moins inéluctablement [...], considérant la société comme une sorte d'entité organique qui irait inéluctablement à sa mort, en passant par la jeunesse, la maturité et la vieillesse<sup>10</sup> ». Il y a ensuite ceux qui, comme Hegel, « partent également de l'idée d'un déroulement automatique et immuable du processus social. Mais ils soulignent son caractère irrévocable dans une certaine direction. Ils croient voir [...] une sorte de chaîne sur laquelle chaque produit approche automatiquement de son achèvement ou une voie à sens unique où tout le monde serait forcé d'avancer toujours dans la même direction<sup>11</sup> ». Dans tous les cas, ces modèles sont dominés par le système de valeurs de ceux qui les conçoivent et qui y intègrent « un audacieux tableau général de l'évolution passée et future de l'humanité qui n'est que le reflet de leurs espoirs et de leurs angoisses<sup>12</sup> ».

Le drame d'Auguste Comte et de Karl Marx, c'est d'être arrivés trop tôt et d'avoir voulu créer une science sociale et une théorie de l'évolution fondées sur la recherche concrète à une époque dominée par les modèles précédents, et malgré tous leurs efforts, ils ont succombé au modèle dominant, en faisant du développement social « une projection des désirs humains de progrès constant avec, à la fin, l'attente d'une société idéale<sup>13</sup> ». À cette valorisation de l'évolution sociale, il oppose la démarche scientifique de Darwin :

Souvenez-vous de la manière dont Darwin abordait le problème de l'évolution biologique. Il ne se préoccupait pas de savoir si les batraciens sont moralement supérieurs aux poissons, [...] ou les hommes plus heureux que les singes. Il se demandait seulement pourquoi et comment les diverses espèces sont devenues ce qu'elles sont à présent [...]. Le problème général de l'évolution des sociétés, et en particulier celui du temps, appelle une semblable approche<sup>14</sup>.

10. N. Elias, *La société des individus*, p. 113. On trouve une analyse intéressante de la notion de *jeunesse de l'humanité* dans Judith Schlanger, *L'enjeu et le débat*, Paris, Denoël/Gonthier (coll. « Bibliothèque Médiations »), 1979, p. 19-64.

11. *Ibid.*, p. 114.

12. *Ibid.*, p. 115.

13. Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996, p. 213.

14. *Idem*, p. 104.

Cette intrusion des jugements de valeur dans la théorie a contribué à la faire rejeter par les sociologues du XX<sup>e</sup> siècle :

Marquées des stigmates de la désillusion, il semble que les notions d'« évolution » et de « progrès » soient devenues inutilisables par la recherche [...]. Les sociologues aussi se sont joints au cœur des désabusés [...]. Ils se sont cantonnés à des théories statiques de la société reposant fondamentalement sur le principe tacite qu'on ne pouvait établir une théorie universelle de la société humaine qu'à partir de l'observation de sa propre société, telle qu'elle se présentait, *hic et nunc*<sup>15</sup>.

Pour illustrer ce propos, on pourrait comparer deux œuvres de Durkheim : *De la division du travail social* et *Le suicide*. La première, largement marquée par la théorie de l'évolution que critique Elias, notamment dans l'analyse du passage de la solidarité mécanique à la société organique, est passée au second plan, dans la formation des sociologues, au profit de la seconde pour sa dimension de recherche empirique *hic et nunc*. Face à cet abandon, Elias se révèle proche de C. W. Mills lorsqu'il écrit : « Peut-être cherche-t-on en l'occurrence à éviter le problème de l'évolution des sociétés parce que l'on risquerait de toucher à des points sensibles de la vie sociale de notre temps — des points dont le débat public est donc frappé d'un tabou social<sup>16</sup> ».

### Pour une sociologie évolutionnaire

#### L'évolution, une exigence

Une sociologie qui exclut l'étude de l'évolution ne peut que se contenter de décrire et s'interdit de comprendre les phénomènes sociaux. La notion d'évolution est en effet plus essentielle dans les sciences sociales que dans les autres sciences, à condition qu'on la ramène à celle d'ordre successif d'évènements, en rompant à la fois avec l'introduction, dans cet ordre, de la nécessité qui conduirait inéluctablement d'une étape à une autre et de l'orientation vers un but qui donne à l'évolution, quels que soient les chemins empruntés, une fin elle aussi inéluctable. Si Elias retient quelque chose du marxisme, c'est bien cette idée que « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions données et héritées du passé<sup>17</sup> », et il avance l'expression de *continuum évolutif* pour signifier que « dans de nombreux processus évolutifs l'unité du processus ne repose pas dans quelque substance qui demeurerait inchangée à travers tout le processus, mais dans la continuité par laquelle une certaine transformation procède d'une autre par une succession ininterrompue<sup>18</sup> ». Cette succession d'étapes dans la vie sociale a un

15. N. Elias, *La société des individus*, p. 230-232.

16. *Ibid.*, p. 233.

17. Karl Marx, *Les luttes des classes en France (1848-1850). Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, éd. Sociales, 1948, p. 173.

18. N. Elias, *Du temps*, p. 53, note 1.

caractère d'*irréversibilité*, c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de *décomposition* d'un social qui réautonomiserait ses parties. La transformation ne peut que produire de nouveaux composants et une nouvelle totalité. En même temps, l'évolution peut être *régressive* dans la mesure où « la modification des formations humaines est très étroitement liée à la possibilité de transmettre aux générations suivantes, sous la forme d'un savoir acquis les expériences faites par une génération donnée [...]. L'augmentation du savoir n'entraîne pas de modifications génétiques de l'espèce humaine. Les expériences socialement acquises peuvent se perdre<sup>19</sup> ». On pourrait parler ici d'involution. Il n'en reste pas moins qu'à long terme, Elias dégage un certain nombre de grands axes d'évolution, qu'il s'agisse de l'intégration progressive des hommes dans des unités sociales de plus en plus vastes, pouvant atteindre l'humanité tout entière, du développement du procès de civilisation et, malgré des périodes d'involution, de la monopolisation croissante de la violence, accompagnée chez les individus de processus d'auto-contrainte et d'auto-contrôle, etc.

Si l'étude de l'évolution est plus essentielle dans les sciences sociales parce que les changements sont beaucoup plus rapides que dans l'ordre biologique ou physicochimique, elle est aussi plus difficile parce que le chercheur est en même temps un des agents de cette évolution. D'où la tendance à questionner une étape antérieure à partir du présent de l'observateur en ayant recours à des valeurs hétéronomes qui vont conditionner la formulation des problèmes et le choix des documents. Ainsi :

[...] ceux qui sont déjà en possession d'un certain savoir se représentent difficilement l'expérience de ceux qui ne possèdent pas encore ce savoir [...]. On perd facilement de vue les difficultés que des générations élevées au milieu des symboles conceptuels d'un stade antérieur ont éprouvé à élaborer et comprendre les symboles de niveau de synthèse immédiatement supérieur. [Cependant], au lieu de demander à son imagination de se représenter un stade antérieur à partir d'un stade postérieur, on devrait plutôt s'efforcer d'accomplir l'opération inverse. Une telle perspective est à la fois plus adéquate et plus féconde [...]<sup>20</sup>.

Ce renversement de perspective implique toutefois d'être en possession d'un outillage théorique adéquat. C'est le rôle qu'Elias assigne, dans sa théorie, à la notion de configuration sociale.

### **Le processus configurationnel**

Elias, comme nous venons de le voir, récuse des causalités simples qui feraient de l'individu ou de la société le moteur de l'évolution. Il les considère tous deux comme le produit de deux processus indissociables qui ne peuvent s'interpréter qu'à travers la

19. Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 1985, p. XLVI.

20. N. Elias, *Du temps*, p. 207-208.

notion de configuration. Celle-ci prend sens à partir du moment où l'on se rappelle que ce sont les hommes qui font leur histoire, mais dans des conditions héritées du passé, c'est-à-dire que l'individu est incompréhensible en dehors des relations dans lesquelles il est intégré dès sa naissance, relations qui viennent d'être modifiées par sa naissance même. Pour faciliter la compréhension du modèle de configuration et en faire apparaître la complexité, je serai amené à standardiser un vocabulaire qui ne l'est pas toujours dans les textes d'Elias<sup>21</sup>.

Les racines de la configuration sont à rechercher dans les mutations de la pensée sociologique de l'entre-deux-guerres, notamment autour de l'idée de foule, imposée avant la Première Guerre mondiale par Tarde et Le Bon, et celle de conscience collective introduite par Durkheim<sup>22</sup> :

Chacun des êtres qui se croisent ainsi dans la rue, apparemment étrangers et sans relation les uns avec les autres, est, ainsi, lié par une foule de chaînes invisibles à d'autres êtres, que ce soit par des liens de travail ou de propriétés, des liens instinctifs ou affectifs. Des fonctions de l'ordre le plus divers le rendent, ou l'ont rendu, dépendant des autres et rendent, ou ont rendu, les autres dépendants de lui [...]. Et c'est là le véritable problème : cette interdépendance fonctionnelle revêt dans chaque groupe humain une structure très spécifique<sup>23</sup>.

*Interdépendance fonctionnelle* est l'élément clef de la notion de configuration, le premier terme conduisant à la notion d'*interrelation* et le second, à celui d'*interpénétration*. La notion d'interdépendance est assez proche de la notion de rapport social à condition de ne pas la limiter aux rapports de production. L'individu est inséré dans un véritable entrelacs d'*interdépendances*, plus ou moins visibles, d'importance et d'étendue différentes et de niveaux différents, formant la structure d'une configuration à plusieurs étages. Les différents types d'interdépendances n'évoluent toutefois pas à la même vitesse, ont des durées de vie plus ou moins longues, sont plus ou moins liés entre eux, ce qui fait de la configuration un champ de tensions perpétuelles. Les interdépendances se manifestent, directement ou indirectement, à travers les individus sous forme d'*interrelations* liées aux pratiques des individus et des groupes, celles-ci se structurant aussi en importance, étendue et niveaux différents ; là encore, durée de vie et évolution peuvent varier. Les interdépendances peuvent aussi se manifester, mais pas nécessairement, à travers des *liens* affectifs entre individus ou individus et choses ; et là, à nouveau, le domaine des liens ne recouvre que

21. Ou du moins dans la traduction de ses textes. Un certain engouement actuel pour l'œuvre d'Elias conduit à des exposés ou des utilisations plutôt simplistes de la notion de configuration. On peut en trouver un bon exemple dans l'article « Elias » de l'*Encyclopedia Universalis*.

22. Roger Cornu, « Norbert Elias et la sociologie française : l'impact de la guerre 14-18 », *Sociétés*, n° 33, 1991, p. 227-246.

23. N. Elias, *La société des individus*, p. 49-50.

partiellement celui des interdépendances et celui des interrelations, mais est essentiel à leur évolution. Ajoutons que cette configuration doit être prise comme un complexe spatio-temporel dont les limites ultimes sont, à un moment donné de l'histoire, la population de la planète pour le caractère spatial et l'histoire de l'humanité pour la dimension temporelle, tant passée que future (le futur étant représenté par une image virtuelle, l'avenir tel qu'on l'imagine).

La dimension fonctionnelle nous conduit à la notion d'*interpénétration*, ou au fait que les projets et les actes des agents de la vie sociale aboutissent toujours à des résultats non voulus, contrecarrés qu'ils sont par les projets et les actes des autres ou par la résistance des objets, et modifiés par eux. C'est donc au niveau de la pratique que l'interpénétration se manifeste. On est alors sur le second axe qui permet de rendre compte de la dimension processuelle des configurations, celui des *maîtrises*. Elias (l'ombre de Marx plane encore une fois sur lui) en distingue trois types : la maîtrise des « complexes événementiels extra-humains, c'est-à-dire ce que nous désignons par les termes vagues d'événements naturels » et qui est grossièrement représentée par la notion de développement technologique ; la maîtrise « des rapports humains, que nous désignons généralement par le terme de " rapports sociaux " », représentée par la notion de développement social ; la « maîtrise sur soi, en tant qu'individu ayant appris, dès l'enfance, à s'orienter plus ou moins seul sans pour autant être indépendant des autres », maîtrise que l'on désigne par la notion de processus de civilisation<sup>24</sup>. Ces trois maîtrises sont elles aussi interdépendantes et évoluent chacune à son rythme propre, provoquant ainsi des tensions entre elles et des conflits entre les individus et les groupes qui coopèrent ou s'affrontent dans le cadre de ces maîtrises. Le champ de tensions se double d'un champ de conflits autour du pouvoir.

Temporalités différentes, champ de tensions, champ de conflits, c'est bien de *processus configurationnel*<sup>25</sup> plutôt que de configuration dont il faudrait parler. La démarche d'Elias ressemble à l'analyse des déformations et des catastrophes en topologie<sup>26</sup>. Rien n'est jamais stable et chaque configuration se définit par sa capacité à absorber un

24. Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Aix-en-Provence, Pandora, 1981, p. 192-93. Dans cet ouvrage, Elias présente un tableau assez complet de la notion de configuration mais qui ne prend tout son sens qu'à travers son ouvrage sur *La société de cour* et son complément indispensable, le bourgeois de cour dont il dresse le portrait dans *Mozart, sociologie d'un génie* (Seuil, 1991).

25. Ce terme correspond mieux aux idées d'Elias telles qu'il les développe dans ses premières œuvres et dans lesquelles il insiste sur une *sociogenèse* fondée sur la *dynamique relationnelle*. Voir Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Presse-Pocket, 1990, p. 98.

26. Ce point nécessiterait de plus longs développements, car on est au cœur de l'épistémologie sociologique d'Elias. La réflexion topologique permet en effet d'articuler le concept d'objet et celui de processus dans un même mouvement. Voir C. P. Bruter, *Topologie et perception*, Paris, Maloine-Doin, 1974, p. 9-45.

certain nombre de déformations qui seront l'origine du passage à une autre configuration sociale, et le repérage et l'analyse de ces déformations sont essentiels pour comprendre comment une configuration sociale naît de la précédente. La référence à la topologie est peut-être le meilleur moyen de faire comprendre la référence faite à Marx et les réserves qui y sont liées :

Marx a essayé — dans le sillage de Hegel — de résoudre ce genre de problèmes en créant la notion de passage de la quantité à la qualité. C'est là sans doute une acquisition conceptuelle importante ; les formulations conceptuelles de Hegel et de Marx sont des tentatives hardies d'élargir notre arsenal conceptuel pour mieux définir les notions de continuité et de discontinuité dans les changements survenant effectivement au sein des groupements humains. Mais rien ne nous oblige à nous arrêter aux modèles que Marx et Hegel ont élaborés<sup>27</sup>.

Ce qu'Elias met en exergue, c'est l'idée que chaque changement dans la quantité est en même temps changement dans la qualité (déformation) et que les sauts qualitatifs (catastrophes) sont en fait des déplacements ou des changements du *centre organisateur* de la configuration sociale. Ce sont les déformations qui forment la part principale du processus d'évolution, car :

[...] toutes les modifications s'opèrent toujours très lentement pendant un long espace de temps, à petits pas imperceptibles pour nos oreilles attentives aux seuls événements qui font du bruit. Les grandes explosions qui transforment brusquement l'existence et l'attitude des individus et qui, pour cette raison même s'imposent à notre perception, ne sont que des phénomènes partiels s'inscrivant dans la ligne progressive et presque imperceptible des changements sociaux [...]<sup>28</sup>.

Par contre, si l'on veut trouver un « début » à une configuration, c'est dans les catastrophes qu'il faut aller le chercher, mais ce ne sera toujours qu'un début relatif. La rupture avec la sociologie classique est ici évidente, car elle évacue la distinction entre le normal et le pathologique, élément clef de la sociologie durkheimienne, ou la catégorie de dysfonctionnement des sociologies *hic et nunc*.

La notion de processus est encore importante dans la mesure où Elias pense en termes de chaînes d'interdépendances sur lesquelles se construisent des configurations partielles et les relations entre ces configurations. Globalement, on a toujours affaire à un double mouvement de différenciation et d'intégration, l'une présupposant l'autre. Niveau de différenciation et niveau d'intégration seront ainsi deux éléments clefs de l'analyse de l'évolution.

Si l'on considère les différents éléments du processus configurationnel, tel que je viens de le dessiner à grands traits, une conclusion s'impose : seule la recherche concrète peut permettre de comprendre le passage d'une configuration à une autre, la sélection qui se fait dans le champ des possibles. Une théorie qui ne

27. N. Elias, *La société de cour*, p. 263.

28. N. Elias, *La dynamique de l'Occident*, p. 229-30.

s'appuierait pas sur les faits ne pourrait être qu'une construction idéologique abstraite, mais *a contrario* aucune recherche concrète ne peut aboutir sans schéma théorique. Ce sont deux processus inséparables.

### Le rôle de la subjectivité

Si les hommes font leur propre histoire, c'est que leur subjectivité est un moment et du processus historique et de l'interprétation qu'ils se donnent de ce processus, cette interprétation intervenant dans les pratiques mêmes des agents sociaux, et donc dans l'évolution. Une configuration qui est la source de la configuration suivante détermine à la fois cette nouvelle configuration et la façon dont cette configuration est perçue par les individus (sous cette appellation, entendons les individus et les groupes, comme en statistique où les groupes peuvent être considérés comme des individus) qu'elle intègre. Mais en même temps, la nouvelle configuration détermine la façon dont les individus jugent la configuration antérieure et la façon dont ce jugement conditionne leur vision de la configuration à laquelle ils appartiennent<sup>29</sup>. Il faut ajouter ici que les configurations antérieures ne sont pas nécessairement des configurations disparues de la surface de la terre. Certaines configurations actuelles, auxquelles nous sommes aujourd'hui reliés, présentent des traits analogues à des configurations antérieures à la nôtre, ce qui renforce l'idée que les jugements sur le passé sont aussi des jugements sur le présent, notamment sur les pays sous-développés :

Des expressions comme « l'homme des cavernes », l'« homme de l'âge de pierre », le « primitif » ou encore le « sauvage » montrent bien la distance que l'on établit artificiellement entre soi-même et ces autres hommes et le mépris non négligeable avec lequel on considère habituellement du haut d'un savoir étendu et de la domination qu'il permet d'exercer sur eux, la plupart des représentants de ces stades anciens qui vivent encore aujourd'hui. Il n'y a pas d'autre justification à cette distance et à ce mépris que l'orgueil irréflecti qu'ils expriment<sup>30</sup>.

Cette reconnaissance de l'articulation d'une configuration sur l'autre dans le temps, ou d'une dépendance de l'une par rapport à l'autre dans l'espace, et leur examen scientifique sont indispensables :

[...] car on ne contribue pas seulement à une meilleure compréhension du développement des groupes sociaux, dont l'aboutissement a été notre réseau d'interdépendances actuel, mais on découvre aussi dans les formations sociales qui nous paraissent aussi étranges que les individus dont elles étaient constituées, des aspects essentiels grâce auxquels nous sommes à même de nous mettre à la

29. Norbert Elias *par lui-même*, p. 127, note

30. N. Elias, *La société des individus*, p. 224.

place des personnes dont le mode de vie ne ressemble pas au nôtre, qui font partie d'autres sociétés et se signalent par des caractères propres<sup>31</sup>.

Sur ce point, Elias s'oppose violemment à Lévi-Strauss et « à son évident ressentiment contre tous les concepts évolutionnistes ». Là où Lévi-Strauss craint que la démarche évolutionnaire porte atteinte à la dignité de la « pensée sauvage », Elias considère, au contraire, que « c'est seulement en comprenant et en expliquant la pensée et l'expérience des hommes aux stades antérieurs comme caractéristiques de leur position dans un ordre de succession que l'on peut parvenir à comprendre et à expliquer la pensée et l'expérience des groupes qui représentent un stade ultérieur<sup>32</sup> ». En allant sur cette voie :

[...] on atteint un autre plan, où l'altérité des autres sociétés et des hommes qui les constituent n'est pas ressentie comme une chose bizarre, où les hommes des autres sociétés peuvent devenir les objets de notre savoir et de notre compréhension. Une recherche sociologique ou historique purement descriptive s'arrête — pour employer une autre image — sur la ligne à partir de laquelle les hommes qu'on prétend étudier nous apparaissent pour ainsi dire à la troisième personne. C'est seulement en poussant l'étude qu'on reconnaît dans l'étude un être humain, qu'on arrive à l'intégrer dans notre vision, à l'inclure dans notre « nous », à le comprendre vraiment.

Et le point central ici, c'est que :

[...] en découvrant des interdépendances, on rétablit l'ultime identité de tous les hommes, identité sans laquelle toute relation humaine, même celle qui s'établit entre le chercheur et l'objet de sa recherche, entre les vivants et les morts, retombe au niveau de la barbarie, de l'époque reculée et sauvage, où l'individu appartenant à une autre société était considéré comme un être étrange et souvent même pas humain<sup>33</sup>.

Ces citations un peu longues mais nécessaires font apparaître clairement la profondeur à laquelle Elias situe la notion d'évolution dans la pensée scientifique. Il considère que le chercheur, à la fois, est engagé dans la société dans laquelle il vit et doit se distancier par rapport à elle et à son objet d'étude. Avec la prise en compte de l'évolution, recherche scientifique et humanisme se rejoignent<sup>34</sup>.

31. N. Elias, *La société de cour*, p. 234.

32. Norbert Elias, *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard, 1993, p. 172. À cette occasion, Elias demande, à juste titre, que l'on réévalue l'œuvre de Lévy-Bruhl, injustement mise à l'écart.

33. N. Elias, *La société de cour*, p. 235.

34. On retrouve ici les éléments d'un débat des années 1960 autour du marxisme et du structuralisme. La lecture d'Elias fait apparaître que ce n'était pas le marxisme, comme l'affirmait Althusser, mais l'approche structuraliste du marxisme qui était un « anti-humanisme théorique ».

## Retour vers la « grande évolution »

### La synthèse progressive

Pour aller plus loin dans une approche évolutionnaire du social, la notion d'évolution doit être précisée en dépassant la division actuelle des sciences, si on veut y voir clair et éviter d'interpréter le social avec des modèles physicochimiques ou biologiques. Toutefois, il faut considérer l'ensemble dans un modèle global d'évolution sans confondre deux ordres de faits, ou deux ordres de questionnement. Le premier ordre porte sur la formation de l'univers, l'apparition du vivant, puis celle de l'homme social. On est là dans un ordre emboîté en paliers d'intégration successifs qui n'élimine pas le palier antérieur, mais où chaque étape présuppose le palier antérieur. Chaque palier est, par rapport au précédent, *différenciation et intégration*. Dans cette analyse, Elias attire l'attention sur ces deux concepts déjà rencontrés autour du processus configurationnel, comme concepts nécessaires à l'étude de l'évolution sociale, concepts que l'on retrouve aussi chez F. Jacob au sujet de l'évolution biologique. Ces remarques sur la grande évolution conduisent Elias à rejeter, comme il l'avait fait pour la dichotomie individu/société, la dichotomie nature/société (ou homme/nature) et la notion d'*environnement*, l'homme étant un élément du palier physicochimique et du palier biologique, aussi bien que du palier social. Un sociologue se doit donc d'intégrer la *nature* dans le processus configurationnel, pour autant qu'elle concerne le social, ne serait-ce que comme réservoir de ressources ou territoire.

Elias affirme en même temps que chaque palier de la grande évolution a ses formes propres d'évolution, de différenciation et d'intégration, et que le tort de l'évolutionnisme était d'appliquer les formes de l'un des paliers à l'autre. Dans les processus d'intégration physicochimique, par exemple, un processus de désintégration peut permettre de retrouver les parties constituantes, ce qui n'est pas le cas dans le social. Les rythmes mêmes d'évolution sont différents d'un palier à l'autre, comme nous l'avons vu dans les différents paliers d'une configuration. Ceci implique que l'évolution, dans les différentes sciences, n'a pas la même importance et qu'elle y a des formes différentes<sup>35</sup>, ce qui conditionne le travail du chercheur. Un chimiste ou un physicien, par exemple, peut faire des expériences à des périodes très éloignées les unes des autres sans que cela influence notablement les résultats, tandis que le sociologue ne pourra jamais faire deux fois la même observation. En prenant toutefois en compte l'évolution spécifique de chacun des paliers, les sciences se sont rapprochées sur un autre plan — et Elias prend ici

---

35. Pour l'histoire des débats sur l'évolution en biologie, voir F. Jacob, *La logique du vivant*. Sur les débats actuels sur la façon d'aborder la question de l'évolution, voir P. Tassy (dir.), *L'ordre et la diversité du vivant*, Paris, Fayard (coll. « Fondation Diderot »), 1986.

l'exemple de la cosmologie —, celui des processus génétiques. La cosmologie est exemplaire puisque de science statique étudiant les rapports entre les planètes, on est passé à l'analyse de la genèse de l'univers. À côté de la démarche génétique, et pour la fonder, s'est imposée une démarche de type archéologique et paléontologique<sup>36</sup>.

Tous ces éléments de convergence auraient dû, selon Elias, conduire à la construction d'une représentation commune et articulée de l'évolution et à une transformation du système des sciences, et pourtant il n'en est rien. Et de noter :

Il y a des situations dans le savoir humain où certains problèmes demeurent insolubles parce que les faits dont on aurait besoin pour les résoudre ne sont pas encore connus dans l'état actuel du savoir. Il y en a d'autres dans lesquelles le fond social de savoir contient à profusion les faits indispensables à la solution du problème, mais où les manières de pensée dominantes, les catégories et concepts en place bloquent la voie de la solution. Nous sommes ici en présence de ce second type de frein<sup>37</sup>.

### La synthèse symbolique

Pour comprendre le décalage entre la collecte des faits indispensables et la mise en place d'un schéma d'interprétation, il faut prendre en compte le double aspect de la notion d'évolution : l'évolution comme ordre chronologique de processus événementiels et l'évolution comme modèle d'interprétation ; c'est au premier sens que renvoie la synthèse progressive et au second, la synthèse symbolique. Il faut toutefois ajouter que la synthèse progressive ne peut être atteinte qu'à travers la synthèse symbolique<sup>38</sup>. D'où l'importance de l'étude de cette dernière qui doit elle aussi être soumise à la notion d'évolution. La naissance des sciences et leur évolution sont partie intégrante de l'évolution sociale, ce qui nécessite une étude de l'évolution scientifique intégrée dans une étude de l'évolution socialé. C'est une préoccupation constante dans l'œuvre d'Elias. De ce point de vue, les sciences de la nature sont plus importantes que les sciences humaines pour découvrir la différence entre synthèse progressive et synthèse symbolique. L'évolution des phénomènes naturels étant beaucoup plus lente que celle des phénomènes sociaux, on relève, dans l'histoire des sciences, des interprétations complètement différentes de faits qui, du point de vue de l'histoire humaine, peuvent être considérés comme stables. Ces variations d'interprétation, que l'on aurait pu penser fondées uniquement sur l'insuffisance des faits collectés, relèvent, pour une part, de la dimension sociale de l'activité scientifique et ne peuvent être comprises sans le recours aux sciences humaines.

36. H. Delporte, *Archéologie et réalité*, Paris, éd. Picard, p. 7-22.

37. N. Elias, *Engagement et distanciation*, p. 193.

38. La séparation entre synthèse progressive et synthèse symbolique pourrait être rapprochée du débat des années 1960 entre concret réel et concret pensé.

Le chercheur est engagé dans sa société avant d'être engagé dans son activité scientifique, et est donc soumis d'abord à des *concepts d'expérience* qui traduisent une certaine façon de « vivre » les séquences d'événements. La notion de *concept d'expérience* doit être rapprochée d'un débat amorcé à la fin des années 1930 par un texte d'Einstein sur les concepts scientifiques. Celui-ci portait en effet de l'idée que « toute la science n'est rien de plus qu'un raffinement de la pensée de tous les jours. C'est pour cette raison que la réflexion critique du physicien ne peut pas se limiter à l'examen des concepts de son domaine propre. Bien au contraire, il ne peut rester indifférent à une réflexion critique sur la pensée de tous les jours, qui est bien plus difficile à analyser<sup>39</sup> ». Il appelait concepts primaires des concepts qui sont « directement et intuitivement reliés à des complexes typiques d'expériences sensibles<sup>40</sup> ». C'est sur la base de ces concepts primaires, et par paliers ou couches successives de concepts que se construit la pensée scientifique. Celle-ci implique donc ces concepts primaires, mais s'en distancie progressivement tout en leur restant liée. On peut aisément voir le lien entre cette conception et les idées d'Eliás à travers ses références à l'œuvre de Lévy-Bruhl qui fait ouvertement référence à Einstein, notamment dans l'analyse des deux fonctions des concepts, dont l'une est essentiellement tournée vers la pratique et l'autre, vers l'interprétation du monde, fût-elle scientifique ou mythique<sup>41</sup>.

Sous l'appellation de *concept primaire*, de *concept à fonction pratique* ou de *concept d'expérience* se cachent des phénomènes complexes. C'est d'abord l'utilisation de termes anthropomorphiques ou sociomorphiques pour désigner des phénomènes du domaine biologique ou physicochimique. Il suffit de penser ici à l'image de la division du travail pour parler du corps humain, à l'emprunt de la lutte pour l'existence fait à la pensée économique de Malthus par Darwin pour traiter des espèces animales, ou au terme de société pour désigner certains phénomènes d'organisation collective notés chez les animaux. À l'inverse, les concepts d'expérience peuvent partir de l'état des sciences à un moment donné et de l'expérience accumulée dans un domaine et qui sera transférée dans un autre. C'est le cas des notions d'organe et d'organisme, issues de la biologie et transférées en sciences sociales. Un troisième domaine concerne les termes de la vie courante qui peuvent se révéler ambigus. Eliás en donne un exemple lié à la théorie de l'évolution : lorsqu'on dit qu'un nouveau palier d'intégration se forme « à partir de [...], ce qui est problématique, c'est de savoir à quoi se rapporte l'expression " à

39. Albert Einstein, *Conceptions scientifiques*, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 1990, p. 21.

40. *Ibid.*, p. 25.

41. Lucien Lévy-Bruhl, *Les carnets de Lucien Lévy-Bruhl*, Paris, PUF, 1949, p. 224 et ss. H. Wallon, à son tour discutera les idées de Lévy-Bruhl dans *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 1970, p. 73 et ss.

partir de ». Elle peut signifier « se compose de » ou « se développe à partir de »<sup>42</sup>. On trouve un élément similaire chez Einstein lorsqu'il note :

[...] que, du point de vue de l'expérience courante, la signification de la simultanéité d'événements distants dans l'espace est *a priori* claire, et par conséquent, aussi en physique — cette illusion a son origine dans le fait que, dans notre expérience quotidienne, nous pouvons négliger le temps de la propagation de la lumière. Nous sommes, pour cette raison, habitués à ne pas faire de distinction entre ce qui est « simultanément vu » et ce qui « arrive simultanément » ; le résultat en est que la différence entre le temps et le temps local s'efface<sup>43</sup>.

De cette ambiguïté, le scientifique, pas plus que le philosophe, ne peut se départir complètement, ce qui a fait dire à Judith Schlanger que l'on « pense toujours la bouche pleine<sup>44</sup> », car aucun concept ne peut se libérer complètement des concepts primaires.

L'étude de l'évolution ne peut être séparée de la notion de temps qui s'y trouve impliquée. Elias met en place, à travers celle-ci, la catégorie de *concept d'expérience* opposée à celle de *concept structurel*, la seconde impliquant une distanciation suffisante pour qu'elle puisse être considérée comme une catégorie de l'évolution progressive. C'est entre ces deux univers conceptuels qu'Elias situe la différence entre l'histoire et la sociologie. La première en effet, pour autant qu'elle reste une histoire factuelle, se situe sur une vision du temps qui sépare « hier, aujourd'hui et demain », ou « passé, présent, futur » qui sont des catégories de l'expérience quotidienne<sup>45</sup> et non des catégories capables d'analyser des processus qui s'interprètent en termes de « avant et après » ou « antérieur et postérieur », celles-ci relevant de l'évolution progressive dans laquelle un élément d'hier peut être aussi un élément d'aujourd'hui et de demain<sup>46</sup>. Pour qu'il y ait réellement saisie de l'évolution, il est nécessaire que le continuum de référence soit le plus éloigné possible de l'expérience humaine et qu'il puisse être commun à tous les paliers de l'évolution.

La lecture de l'œuvre d'Elias fait bien apparaître une rupture par rapport aux conceptions sociologiques antérieures en ce qu'il refuse les polarités substantialistes individu/société et nature/société ou culture. Rupture aussi dans le fait de voir dans l'évolution de l'humanité « un fleuve avec trois courants d'évolution différents », l'évolution biologique, l'évolution sociale et l'évolution historique, qui se structurent dans le processus configurationnel. Rupture encore dans la façon de replacer les constructions scientifiques dans le courant de l'évolution à travers la notion d'évolution symbolique.

42. N. Elias, *Engagement et distanciation*, p. 218.

43. A. Einstein, *Conceptions scientifiques*, p. 35.

44. J. Schlanger, *L'enjeu et le débat*, p. 7-17.

45. *Ibid.*, p. 95-118.

46. N. Elias, *Du temps*, p. 90-94.

Rupture enfin dans sa façon de rejeter aussi bien les visions pessimistes de l'évolution fondées sur la mort des civilisations et l'éternel retour que celles fondées sur une idée béate du progrès. Dans sa façon de s'engager autour de sa notion de sociologie évolutionnaire et de refuser l'idée qu'une sociologie du *hic et nunc* rejetant la notion d'évolution puisse réellement permettre la compréhension de notre monde, Elias prône une certaine responsabilité du travail intellectuel et, traitant des aspects régressifs liés à l'intégration progressive des États, il note : « Certains de mes lecteurs souhaiteraient peut-être ne me voir évoquer ici que des aspects positifs et réjouissants de l'histoire de l'humanité. Mais une telle sélection correspondrait très exactement à ce qu'il faut entendre par *la trahison des clercs*<sup>47</sup> ». La prise en compte de l'évolution et la façon de structurer le processus configurationnel conduisent enfin Elias à s'interroger sur le rôle de la division actuelle des disciplines scientifiques dans le retard pris par les modèles d'interprétation sur le travail empirique, et à prôner, sinon un redécoupage du champ scientifique, du moins une multiplication des interprétations interdisciplinaires, sa formation de médecin n'étant sans doute pas étrangère à cette façon d'envisager les choses.

*Département d'ergologie*  
*Université de Provence*

---

47. N. Elias, *La société des individus*, p. 219-220.

## L'évolutionnisme économique de Friedrich Hayek

Robert Nadeau

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027490ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027490ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, R. (1998). L'évolutionnisme économique de Friedrich Hayek. *Philosophiques*, 25 (2), 257–279. <https://doi.org/10.7202/027490ar>

Résumé de l'article

Une analyse minutieuse du dernier ouvrage de Hayek publié quatre ans avant sa mort, soit en 1988 (*La Présomption fatale*), permet de mettre au jour les tenants et aboutissants de la perspective évolutionnaire épousée par Hayek en matière d'économie politique. Examinant d'abord le concept d'ordre spontané, exposant ensuite le fonctionnement de l'économie marchande comme système en expansion continue, je montre alors comment s'articulent pour Hayek compétence économique et compétence épistémique d'un côté, puis coordination économique et compétence morale de l'autre. L'analyse fait apercevoir que, fondamentalement, l'optique de Hayek est évolutionnaire parce qu'elle est résolument populationnelle, ce que les commentateurs de Hayek ont plutôt ignoré jusqu'ici, ce qui fournit l'occasion de passer en revue les critiques adressées par Hayek au principe de population de Malthus (1798).

## L'ÉVOLUTIONNISME ÉCONOMIQUE DE FRIEDRICH HAYEK\*

PAR

ROBERT NADEAU

*RÉSUMÉ* : Une analyse minutieuse du dernier ouvrage de Hayek publié quatre ans avant sa mort, soit en 1988 (La Présomption fatale), permet de mettre au jour les tenants et aboutissants de la perspective évolutionnaire épousée par Hayek en matière d'économie politique. Examinant d'abord le concept d'ordre spontané, exposant ensuite le fonctionnement de l'économie marchande comme système en expansion continue, je montre alors comment s'articulent pour Hayek compétence économique et compétence épistémique d'un côté, puis coordination économique et compétence morale de l'autre. L'analyse fait apercevoir que, fondamentalement, l'optique de Hayek est évolutionnaire parce qu'elle est résolument populationnelle, ce que les commentateurs de Hayek ont plutôt ignoré jusqu'ici, ce qui fournit l'occasion de passer en revue les critiques adressées par Hayek au principe de population de Malthus (1798).

*ABSTRACT*: Four years before his death, Hayek published a book (The Fatal Conceit, 1988) in which he rearticulates the main reasons for adopting an evolutionary point of view in economics. This paper tries precisely to systematize these reasons as clearly as possible. I begin by a systematic discussion of the concept of spontaneous order. I then look at what mainly defines the catallaxy as a still extending market order. Following this line of theoretical argument, I then try to show how for Hayek economic competence and epistemic competence are to be seen as developing together in a free market economy. Furthermore, I try to show how for Hayek economic coordination and moral competence are to be seen as the unintended results of rule-governed individual dimensions of behaviour mutually

---

\* Je remercie le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du Québec (Fonds FCAR) ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSHC) pour l'aide financière reçue. Je remercie également les participants à la journée d'étude organisée sur le thème « Signification et portée des modèles d'évolution en économie et en sciences sociales », le 26 février 1997, à l'occasion du Séminaire d'épistémologie comparative du Département de philosophie de l'Université de Provence, de même que les participants au séminaire organisé le vendredi 11 décembre 1998 par le Groupe de recherche en épistémologie comparée, des remarques, questions et critiques ont été fort stimulantes. Je remercie tout particulièrement Alain Albert, Jean-François Bacot, Richard Collette, Stéphane D'Amour, Gilles Dostaler, Paul Dumouchel, Maurice Lagueux et Robert Leonard pour leurs suggestions qui m'ont aidé à réviser mon texte.

*reinforcing each other in the globally expanding market process. I finally try to show that Hayek's evolutionary perspective is crucially linked to his concern for population growth – in the precise sense of Malthus, which, as it is noted, profoundly influenced Darwin. But I also try to show that Hayek's evolutionary economics points nevertheless to good arguments against the "principle of population" (Malthus, 1798).*

Le tout dernier ouvrage publié par Friedrich Hayek en 1988<sup>1</sup>, soit quatre ans avant sa mort, met bien en évidence ce qui, sans doute, aura constitué le leitmotiv de toute son œuvre. En effet, dans cet ultime essai, celui qui se présente lui-même comme le dernier économiste de l'école autrichienne dénonce une fois de plus « les erreurs du socialisme », thème récurrent par excellence chez ce prix Nobel d'économie (1974).

Si la dimension politique et idéologique de ce thème est obvie, elle n'est sans doute pas la seule, ni même peut-être la plus importante : la dimension scientifique de la question soulevée est certainement tout aussi importante et cruciale. La dimension épistémologique de ce thème ne saurait, non plus, échapper au regard averti. Car la pensée de Hayek est singulièrement traversée de part en part par une préoccupation afférente, à savoir la question des limites inhérentes au projet d'élaborer une science de la réalité économique. Dans la partie plus proprement philosophique de son œuvre, Hayek est en quelque sorte constamment obsédé par la nécessité de fixer des limites méthodologiques à la science économique, aussi bien comme science théorique que comme science empirique.

Mais si Hayek a été prompt à mettre au jour les « abus de la raison » en matière d'économie<sup>2</sup>, ce n'est que dans ses derniers écrits qu'il a pleinement dégagé et articulé la perspective théorique qui lui paraît la seule vraiment apte à permettre à l'économie de donner son plein rendement comme explication typique de la réalité,

- 
1. F. A. Hayek, *The Fatal Conceit : The Errors of Socialism. The Collected Works of F. A. Hayek*, 3<sup>e</sup> éd., W. W. Bartley, Chicago, The University of Chicago Press, 1988, vol. I. Traduit en français sous le titre *La présomption fatale. Les erreurs du socialisme* par R. Audouin et révisé par Guy Millière, Paris, PUF (coll. « Libre échange »), 1993. Je citerai dorénavant ce texte en utilisant le sigle *FC* suivi du numéro de la page, et je me référerai au texte de l'édition originale que je traduirai moi-même.
  2. Voir F. A. Hayek, *The Uses and Abuses of Reason : The Counter-Revolution of Science*, Chicago, The University of Chicago Press, 1952, dont seule la première partie a paru en français grâce à la traduction de Raymond Barre, sous le titre *Scientisme et Sciences Sociales* (Paris, Plon, 1956).

et cette perspective est de part en part *évolutionnaire*<sup>3</sup>. C'est précisément cette perspective, dans ce qu'elle a de spécifique et de radical, que j'aimerais mettre en lumière ici. Hayek me paraît, en effet, apporter en 1988 des éclaircissements significatifs sur les tenants et aboutissants de la perspective évolutionnaire qu'il fait sienne.

Du reste, l'idée d'évolution biologique a été rendue possible, suivant Hayek, par l'étude du développement historique d'entités culturelles comme les langues naturelles, les codes de lois, les systèmes de mœurs et, au premier chef, les institutions économiques comme les marchés et la monnaie. C'est, d'ailleurs, de l'économique que Charles Darwin a tiré les idées de base de sa théorie de l'évolution, comme le signale Hayek (*FC*, p. 24) qui prétend que c'est la lecture d'Adam Smith en 1838 qui a profondément influencé Darwin<sup>4</sup>.

Pour Hayek, le cadre fourni par la théorie de l'évolution est généralisable et *tous* les événements naturels et culturels ne peuvent être réellement compris que s'ils sont envisagés dans une perspective évolutionnaire — donc aussi bien les processus biologiques que les processus économiques. Cependant, il est capital de voir qu'une différence essentielle empêche à toutes fins utiles qu'un traitement réellement darwinien ou néodarwinien soit fait des entités culturelles et de leur évolution. Hayek condamne sans appel la sociobiologie de Wilson et de ses épigones, eux qui auraient le tort de croire que les entités culturelles font l'objet d'une transmission génétique, alors que, suivant Hayek, elles sont apprises et transmises par imitation (*FC*, p. 24). La théorie sociobiologique est, pour Hayek, aussi impropre et inadéquate que la théorie qui veut que le langage, la loi, la moralité, c'est-à-dire, à toutes fins utiles, toutes les institutions

- 
3. Avant de systématiser et de radicaliser sa perspective évolutionnaire dans *The Fatal Conceit*, c'est d'abord dans *Law, Legislation and Liberty: A New Statement of the Liberal Principles of Justice and Political Economy* (Londres/Chicago, Routledge & Kegan Paul/The University of Chicago Press, vol. 1 : *Rules and Order*, 1973 ; vol. 2 : *The Mirage of Social Justice*, 1976 ; vol. 3 : *The Political Order of a Free People*, 1979) que Hayek a le plus développé ses idées à ce sujet, et tout particulièrement dans le premier volume. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre *Droit, législation et liberté, une nouvelle formulation des principes libéraux de justice et d'économie politique* par Raoul Audoin, (Paris, PUF, vol. 1 : *Règles et ordre*, 1980 ; vol. 2 : *Le Mirage de la justice sociale*, 1982 ; vol. 3 : *L'ordre politique d'un peuple libre*, 1983).
  4. Suivant Hayek (*FC*, p. 24, note 1), il est attesté que Darwin a lu en 1838 les *Essays on Philosophical Subjects* d'Adam Smith et qu'en 1839, il a lu *The Theory of Moral Sentiments*. Rien ne permettrait de croire, cependant, que Darwin aurait lu *The Wealth of Nations*. Mais il y a sans doute lieu d'insister également sur l'influence cruciale que joua Malthus sur Darwin, une dette que Darwin reconnaît pleinement dans son autobiographie (remarque communiquée à l'A. par J.-F. Bacot dans une correspondance privée).

sociales, soient des inventions délibérées de l'homme<sup>5</sup>. Malgré cela, la perspective évolutionnaire reste absolument irremplaçable aux yeux de Hayek, car elle seule permet de mettre en évidence « l'évolution spontanée des règles de conduite qui président à la formation de structures auto-organisationnelles » (*FC*, p. 37). Cette thèse mérite d'être examinée très sérieusement si l'on veut en découvrir le contenu et la portée véritables, et c'est à cet examen que je procéderai ici.

Mais avant de me lancer dans cette opération, une précaution oratoire s'impose. On ne saurait dissocier dans l'œuvre de Hayek ce qui relèverait, d'un côté, de la pure controverse idéologico-politique ou du débat philosophique et ce qui concernerait, de l'autre, avant tout, sinon exclusivement, la théorie économique, politique et juridique, à savoir la science sociale. C'est en tenant compte du haut degré d'intrication de ces préoccupations solidaires que je ferai mon analyse. Car cette situation n'est peut-être nulle part mieux mise en évidence que dans les écrits de Hayek, au demeurant nombreux, portant sur la constitution de ce qu'il appelle l'*ordre spontané* et sur la dynamique de ce qu'il estime constituer l'*évolution culturelle* de l'humanité.

### L'ordre économique spontané

L'évolutionnisme hayékien prend appui sur un concept qui, à bien y regarder, sert de matrice à un ensemble multidisciplinaire de théorisations, à savoir le concept d'*ordre spontané*<sup>6</sup>, et c'est pourquoi il convient d'abord de le présenter schématiquement et de faire voir la fonction que joue ce concept dans la théorie économique de Hayek<sup>7</sup>.

- 
5. Hayek écrit : « Le darwinisme social fait fausse route à plusieurs égards, mais l'intense mépris qu'il suscite aujourd'hui est aussi partiellement dû au fait qu'il entre en contradiction avec la présomption fatale suivant laquelle l'homme peut faire en sorte que le monde qui l'entoure se conforme à ses souhaits. » (*FC*, p. 27)
  6. Le concept d'ordre spontané appartient à ce qu'il est convenu d'appeler le « paradigme de l'auto-organisation » (voir *L'Auto-organisation : de la physique au politique*, sous la dir. de P. Dumouchel et J.-P. Dupuy, Paris, Éditions du Seuil, 1983) et, sous une forme ou sous une autre, on peut soutenir qu'il joue un rôle dans un grand nombre de théories appartenant aux disciplines les plus diverses comme, par exemple, la tectologie de A. A. Bogdanov, l'autogenèse de J. Smuth, le déterminisme stratifié de P. A. Weiss, la philosophie du processus de A. N. Whitehead, l'autopoïèse de F. Varela et H. Maturana, les modèles cybernétiques de seconde génération de H. von Foerster, la thermodynamique des systèmes ouverts et des structures dissipatives de I. Prigogine, la théorie du chaos de B. Mandelbrot et la théorie des catastrophes de R. Thom. Philippe Nemo fournit une excellente analyse systématique de ce paradigme dans sa version hayékienne. Voir P. Nemo, *La société de droit selon F. A. Hayek*, Paris, PUF, (coll. « Libre échange »), 1988, p. 67-105.
  7. J'expose sommairement dans cette section une partie de l'argument que j'ai articulé en détail dans un article récent consacré à explorer les tenants et aboutissants du concept d'ordre spontané. Voir « Spontaneous Order » dans John B. Davis, D. Wade Hands et Uskali Mäki (dir.), *Handbook of Economic Methodology*, Cheltenham, UK-Northampton, Edward Elgar, 1998, p. 477-484.

Pour pouvoir rendre la conception hayékienne de l'ordre spontané intelligible, il importe d'abord de reprendre la distinction ontologique faite par lui entre *cosmos* et *taxis*. Le premier terme réfère non seulement aux systèmes naturels issus de l'évolution par sélection naturelle, par exemple les espèces de la biosphère, mais également aux systèmes sociaux qui sont apparus spontanément comme résultats de l'évolution historique de l'humanité depuis les temps immémoriaux. Le second terme est réservé par lui pour désigner exclusivement les systèmes qui sont issus d'un plan délibéré. Seuls ces derniers peuvent, suivant Hayek, être légitimement considérés comme « artificiels » puisqu'ils ont été fabriqués et sont, en ce sens, issus du génie humain. Il en va tout autrement des systèmes sociaux qui constituent des *systèmes de règles de conduite et de perception* et qui, tout en servant clairement aux individus à coordonner leurs plans d'action, ne sauraient être vus comme des constructions planifiées et délibérées par l'homme<sup>8</sup>.

Opposant pour cette raison, d'un côté, les *institutions* sociales ayant émergé spontanément au cours de l'histoire grâce à l'interaction des hommes (p. ex., les langues naturelles, les monnaies, les lois) et, de l'autre, les *organisations* mises en place progressivement par la libre volonté d'association et de coopération des agents individuels, Hayek définit l'ordre social spontané comme celui qui, tout en résultant pleinement de l'action humaine, ne résulte pas pour autant d'un dessein qu'un individu agissant seul ou que plusieurs individus agissant collectivement auraient pu entretenir et mener à terme<sup>9</sup>. Hayek renoue ainsi avec la tradition britannique de la *Common Law*, c'est-à-dire avec des penseurs comme Bernard Mandeville, Adam Ferguson, David Hume, Josiah Tucker, Dugald Stewart, Thomas Reid et Adam Smith<sup>10</sup>. Si cette idée est pour la première fois exposée en détail, mais sous le mode métaphorique, dans la fameuse *Fable des abeilles* de Bernard Mandeville<sup>11</sup>, c'est

8. Voir F. A. Hayek, « Kinds of Order in Society », *New Individualist Review*, vol. 3, n° 2, 1963, p. 3-12 ; réédité dans K. S. Templeton Jr. (dir.), *The Politicization of Society*, Indianapolis, Liberty Press, 1979. Voir aussi F. A. Hayek, *Law, Legislation and Liberty*, vol. 1, chap. IV.

9. Voir F. A. Hayek, « The Results of Human Action but not of Human Design », *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, Londres/Chicago, Routledge & Kegan Paul/University of Chicago Press, 1967, chap. VI, p. 96-105. Traduit en français sous le titre « Résultats de l'action des hommes mais non de leurs desseins » dans *Les Fondements philosophiques des systèmes économiques*, textes de Jacques Rueff et essais rédigés en son honneur, Paris, 1967, p. 98-106.

10. Ferguson est d'ailleurs l'auteur d'une formule-choc dont Hayek s'est très clairement inspiré : « Nations stumble upon establishments, which are indeed the result of human action, but not the execution of any human design. » (A. Ferguson, *An Essay on Civil Society*, Edinbourg, Edinbourg University Press, 1767/1966, p. 122)

11. Bernard Mandeville, *The Fable of the Bees*, rééditée avec une introd. de F. Kaye, Londres, Oxford University Press, 1924 (1<sup>re</sup> éd. : 1723) ; nouvelle éd. avec une introd. de P. Harth, Harmondsworth, Pelican, 1970. Sur l'importance que Hayek accorde à Mandeville, voir son article initialement publié en 1967, « Dr Bernard

assurément Adam Smith qui, le premier, l'a systématiquement utilisée en théorie économique. Pour Smith, en effet, la société constitue globalement une structure ou un système spontanément engendré, auto-organisé ou autorégulé et évolutif. Le problème crucial est alors de rendre compte du maintien de cette structure dans le temps. Ce qui assure la durabilité de la cohésion sociale dans le temps, c'est, pour Smith, la dynamique de l'interaction humaine elle-même, à savoir le fait que, bien que chacun cherche avant tout à satisfaire ses intérêts propres, les actions qu'on est ainsi conduit à poser soient profitables à tous : la rhapsodie humaine, pourrait-on dire, certes une partition musicale d'une infinie complexité, est jouée comme si une *main invisible* dirigeait l'orchestre.

Suivant Smith, toutes les actions individuelles sont en quelque sorte interdépendantes, si indirecte que soient éventuellement leurs connexions. Les individus agissent en s'adaptant autant que faire se peut à la situation qui est la leur. Pour ce qui concerne leur bien-être économique, ils se fient, suivant Smith, à l'information que les prix leur fournissent. Ils cherchent ainsi à obtenir que leurs actions soient les plus profitables possible mais, évidemment, à moindre coût et en fournissant le moindre effort. Chacun trouve sa façon d'être et cherche à exploiter la situation à son propre avantage, quitte à spécialiser son champ d'activité. Du concert de la multitude des actions émerge un ordre économique que nul n'a en fait jamais vraiment voulu, que nul de toute manière n'était à même de faire advenir, mais un ordre foncièrement contingent et aléatoire où chacun trouve finalement la place qui, inexorablement, lui revient.

Une conséquence semble s'imposer d'elle-même à la suite de ces considérations : si les choses sont comme Mandeville et Smith prétendent qu'elles sont, alors nous sommes contraints de reconnaître avec eux la prééminence de l'économie de marché sur l'économie consciemment planifiée<sup>12</sup>. Et il ne fait aucun doute aux yeux de Hayek qu'une authentique économie de marché, parce qu'elle est basée sur le système des prix, lui-même issu de la libre interaction des agents économiques, peut permettre une coordination des plans d'action individuelle qu'une planification économique centrale ne saurait produire.

C'est que la matière première d'une économie de marché est, selon Hayek, la *connaissance* — cette connaissance que seuls peuvent détenir des individus rationnels placés dans des situations

---

Mandeville » et repris dans ses *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of Ideas*, p. 249-266.

12. John Gray préfère considérer que cette thèse n'est pas partie intégrante de la théorie hayékienne de l'ordre spontané ; voir J. Gray, *Hayek on Liberty*, Oxford, Basil Blackwell, 1984 (2<sup>e</sup> éd. : 1986), chap. III : « The Idea of a Spontaneous Social Order », p. 27-55 et chap. VI, section 2 : « The Status and content of the idea of spontaneous order in society », p. 118-125. En ce qui me concerne, c'en est le prolongement obligé, et c'est même la conclusion ouvertement recherchée par Hayek.

absolument singulières et qu'ils sont les seuls à pouvoir comprendre tout à fait<sup>13</sup>. Car cette connaissance a trait à leurs projets, à leurs plans, à leurs contraintes particulières, à leurs préférences propres et à leurs objectifs personnels, tous éléments constituant autant de dimensions de la situation proprement incomparable à laquelle ils se trouvent individuellement confrontés.

Pour autant qu'il serait possible de totaliser l'information qui circule dans une société le moins développée, on en obtiendrait très vite une quantité si énorme qu'il devient impensable qu'un seul et même cerveau puisse l'emmagasiner. Les « données » seraient trop nombreuses pour être transcrites sous forme d'équations ; mais à supposer qu'on puisse imaginer y parvenir, l'algèbre qu'il faudrait construire serait si énorme qu'un tel calcul dépasserait l'entendement. Mais, de toute manière, cette information n'est pas totalisable, car elle est inévitablement dispersée entre d'innombrables agents individuels, qui n'en possèdent qu'une petite portion, et elle est condamnée à rester telle ; qui plus est, chacun n'en dispose pas d'avance et ne l'obtient que lors de son intervention personnelle dans le jeu économique du marché, car cette information est strictement fonction de ce que pensent, de ce que désirent et de ce que préfèrent les autres, et ils ne le révèlent que dans ce qu'ils décident de faire. Le prix que quelqu'un est prêt à payer pour une marchandise — et l'on peut supposer que, dans une économie de marché, pratiquement tout a ou peut avoir un prix — n'est pas la propriété intrinsèque d'un bien ou d'un service : ce prix reflète essentiellement la valeur de ce à quoi cette personne est prête à renoncer pour obtenir le bien qu'elle convoite ou le service qu'elle cherche à obtenir des autres.

Il devient clair que, de ce point de vue, plus une économie pourra mettre à profit les connaissances des individus qui y sont actifs et plus elle sera efficace. Plus elle sera efficace et plus les individus y trouveront leur dû. Et c'est pourquoi il faut forcément reconnaître, insiste Hayek, qu'aucune économie ne saurait surpasser l'efficacité de l'économie de marché puisque, ici, chaque individu est en principe laissé libre de ses entreprises, c'est-à-dire libre d'utiliser comme bon lui semble les connaissances qu'il acquiert, et puisque toute action individuelle a la possibilité de contribuer à accroître à terme le bien-être des autres. Il suffit donc qu'un tel régime économique soit mis à l'abri de toute déviance et de toute défaillance par la mise en place d'un cadre juridique approprié pour que les individus y trouvent leur compte. Et c'est parce que les individus sont tous susceptibles d'y trouver éventuellement leur compte que l'économie de marché

---

13. Sur cette question, qui occupe une place cruciale chez Hayek, voir en particulier ses deux articles : « Economics and Knowledge », *Economica*, n. s., vol. 4, n° 13, 1937, p. 33-54 (repris dans *Individualism and Economic Order*, p. 33-56) et « The Use of Knowledge in Society », *American Economic Review*, vol. 35, n° 4, 1945, p. 519-530 (repris dans le même ouvrage, p. 77-91).

fournit spontanément, pour Hayek, un ordre social qui, sans être optimal absolument (ce qui n'a pas de sens de toute façon), constitue le meilleur ordre possible, tout bien considéré. Tel est l'usage que fait Hayek du concept d'ordre spontané.

### L'économie de marché comme ordre extensif

Mais si important que soit le concept d'ordre spontané, il ne suffit pas à asseoir la perspective évolutionnaire de Hayek. L'ordre économique et social dont il faut rendre compte n'est pas que spontané, il est également *extensif* (Hayek parle en ce sens d'*extended order*). Cet ordre tend, en effet, à s'amplifier et à s'accroître, et l'on peut, du reste, en observer l'expansion historique. Une telle analyse macroscopique est menée à bien par Hayek, quoique de manière beaucoup plus expéditive qu'initialement prévu par lui, dans *The Fatal Conceit*<sup>14</sup>. C'est, du reste, dans cet ouvrage que le lien entre la perspective évolutionnaire et la critique du socialisme est le plus évident. Pour l'essentiel, l'argumentation de Hayek peut être rendue de la manière suivante.

L'erreur principale de la théorie socialiste, qui croit possible de substituer un ordre économique supérieur, parce que consciemment planifié, à l'ordre spontané et extensif de l'économie de marché, est d'ignorer à toutes fins utiles la façon dont nous acquérons les connaissances qui nous sont économiquement et socialement utiles. Un tel apprentissage exige autre chose que la simple observation et l'expérience immédiate : il exige l'existence d'une *tradition* de laquelle nous puissions tirer inconsciemment des enseignements profitables. Pour ce qui a trait à l'existence économique et sociale des hommes, la tradition requise est d'ordre *moral*, au sens sociologique du terme : elle concerne les règles de la conduite quotidienne des affaires humaines.

Or, ce qui rend historiquement possibles le développement et la croissance économiques, c'est ultimement un ensemble cohésif de croyances morales qui, en elles-mêmes, sont rationnellement injustifiées, voire probablement injustifiables. Peut-être ne sont-elles

---

14. À l'origine, c'est un énorme ouvrage en trois volumes que Hayek voulait consacrer à la critique de ce qu'il appelle « la présomption fatale ». L'ouvrage auquel pensait Hayek alors qu'il abordait ses quatre-vingts ans s'insérerait, en effet, dans un projet vaste et ambitieux qui vit le jour en 1978, celui de réunir à Paris, dans un immense débat international, d'un côté, les principaux théoriciens du socialisme et de l'autre, les principaux avocats de l'économie de marché (voir à ce sujet la préface éditoriale de William Bartley à l'ouvrage de Hayek, p. x). L'événement n'eut évidemment jamais lieu. Mais, comme l'explique Bartley, c'est pour des « raisons pratiques » que, finalement, ce débat n'eut pas lieu. « Comment, par exemple, seraient choisis les représentants du socialisme ? Les socialistes eux-mêmes pourraient-ils seulement se mettre d'accord sur leurs représentants ? Et même en supposant qu'ils parviendraient à s'entendre, peut-on croire qu'ils auraient accepté de reconnaître l'issue d'un tel débat ? Confesser publiquement ses erreurs n'est jamais chose facile à faire. » (*ibid.*, p. x)

pas même complètement détectables, tellement elles sont enfouies profondément dans la conscience des individus. Quoi qu'il en soit, la transmission intergénérationnelle de ces règles morales a lieu tout à fait à l'insu des individus : c'est inconsciemment que ceux-ci adoptent la plupart des normes de comportement qu'ils suivent pourtant scrupuleusement. Ces règles, pour Hayek, ont trait aussi bien à la perception qu'à la conduite et elles n'ont à vrai dire qu'une seule propriété vraiment déterminante sur le plan économique : elles favorisent le maintien et la croissance des groupes qui les suivent au détriment des groupes qui s'en écartent. C'est sur cet argument fondamental que Hayek assoit en fin de compte sa théorie de l'évolution culturelle. Cette théorie se fonde, en effet, sur l'hypothèse de l'existence d'une *sélection des groupes humains* du point de vue des performances économiques des individus qui en font partie<sup>15</sup>.

Il importe de voir que ces règles ne sont pas adoptées argumentativement ou délibérativement, au terme d'une enquête empirique ou d'un débat philosophique, comme si elles étaient empiriquement induites ou rationnellement inférées. C'est dire, bien sûr, que leur valeur adaptative n'est pas nécessairement reconnue consciemment. Ces règles morales permettent néanmoins, lorsqu'elles sont suivies, à des individus extrêmement distants les uns des autres, et appartenant à des groupes concurrents, de s'échanger de l'information par le système des prix et, ainsi, de coordonner leurs actions propres. Ce processus de coordination réciproque est, suivant Hayek, tout entier analysable en termes évolutionnaires d'adaptation à l'inconnu et il ne peut exister aucun substitut planifiable à ce processus d'ajustement automatique. En ce sens, une des tâches les plus fondamentales de la théorie économique est, pour Hayek, à la fois de montrer comment ce processus fonctionne et de dévoiler les limites qu'il impose aux hommes qui en dépendent entièrement pour leur survie.

Toute conduite individuelle basée sur de telles règles morales peut être considérée comme un processus de maximisation sous contraintes : chaque individu appartenant à un groupe social prend part à de multiples échanges et fait usage d'une information foncièrement incertaine et incomplète avec le dessein de s'assurer le meilleur sort possible. Même si on peut modéliser de telles conduites sous la forme d'un jeu au sens de la théorie des jeux, ce processus ne peut jamais être assimilé, aux yeux de Hayek du moins, à un calcul conscient et délibératif qui serait le fait d'un esprit individuel, et encore moins d'un « esprit collectif » ou d'un organe décisionnel

---

15. Dans *The Fatal Conceit*, Hayek croit utile et légitime d'appuyer ses conceptions personnelles sur la théorie de Wynne-Edwards (V. C. Wynne-Edwards, *Animal Dispersion in Relation to Social Behaviour*, Edinbourg, Oliver & Boyd, 1962), qu'on a beaucoup critiquée par la suite et que, sans doute, plus personne aujourd'hui ne soutient. Mais il serait inapproprié et incorrect de lier le sort des idées de Hayek sur la sélection économique des groupes humains à celles de Wynne-Edwards.

unique et central. Dans le cadre de la théorie des jeux, une action se définit par ou se réduit à l'ensemble des conséquences qu'elle produit. Or, les conséquences des décisions innombrables prises par les agents individuels sont, pour la plupart du moins, à proprement parler incalculables et inconnaissables à l'avance : elles sont inanticipables parce qu'elles sont en majeure partie inintentionnelles. C'est, en conséquence, un tout autre point de vue qu'adopte Hayek sur le comportement économique et sur l'action humaine.

Suivant Hayek, la multiplication des actions individuelles donne lieu à la mise en place d'un ordre complexe qui non seulement s'autogénère spontanément, mais qui, de plus, a foncièrement tendance à s'étendre indéfiniment : cet ordre est par lui-même en expansion constante, sauf si, bien sûr, on y met un frein. L'ordre en question s'étend d'autant plus que les agents sont laissés libres de leurs décisions personnelles. Il croît à proportion que les individus qui se coordonnent entre eux sont non seulement de plus en plus nombreux, mais de plus en plus différents les uns des autres et qu'ils peuvent jouir de leur diversité grandissante au sein de structures de coopération de plus en plus élaborées.

Mais cet ordre économique, contrairement à ce que ses détracteurs lui ont souvent fait dire, n'est pour Hayek ni parfait, ni optimal, ni assuré, ni achevé, ce qui ne veut pas dire cependant que, par comparaison avec d'autres ordres possibles, il ne soit pas le plus efficace. Pour Hayek, les principales insuffisances ou déficiences de cet ordre expansif lui viennent habituellement de nos tentatives pour l'améliorer ou, pire, de nos actions pour l'empêcher de jouer son rôle qui, ultimement, en est un d'élimination du moins apte. De ces arguments, Hayek tire la conclusion que la théorie qui propose de remplacer l'ordre extensif de l'économie marchande (que Hayek appelle préférablement la *catallaxie*) par un ordre planifié commet une erreur d'ordre gnoseologique, car elle se trompe sur ce qui est réellement connaissable par l'agent économique individuel. Mais également, et plus gravement encore, cette théorie est déficiente sur le plan méthodologique, car elle n'envisage pas l'économie dans une perspective résolument évolutionnaire. Ces deux erreurs sont capitales aux yeux de Hayek : car les commettre conduit généralement à adopter une perspective illégitime sur la tâche de la théorie économique, dont on attend à tort non pas simplement qu'elle explique et permette de comprendre les principes fondamentaux du fonctionnement de l'économie, mais plutôt qu'elle outille l'économiste de manière à en faire un ingénieur planificateur qui pourra reconstruire la société sur des bases jugées plus rationnelles, et donc plus saines. Dans les sections qui suivent, j'examinerai plus en détail les arguments qu'avance Hayek pour justifier son point de vue.

### Compétence économique et compétence épistémique

Hayek reprend à son compte deux idées de Michael Polanyi<sup>16</sup>. D'abord, il convient d'admettre qu'il existe des types d'ordre mieux organisés et plus robustes que d'autres, voire, pour ce qui concerne les ordres proprement économiques, des types d'ordre plus efficaces que d'autres, notamment du point de vue de l'allocation des ressources en fonction des besoins exprimés. Pour étayer cette thèse, Hayek reprend de Polanyi l'idée que les types d'ordre qui s'avèrent les plus dynamiques ne sont pas *monocentriques*, mais plutôt *polycentriques* : ils sont donc très fortement décentralisés, pratiquement locaux, strictement fonction de paramètres qu'on ne saurait prévoir longtemps à l'avance, et apportent aux problèmes de la conjoncture des solutions imprévisibles et incertaines, temporaires et non généralisables.

La nature des problèmes économiques qui se posent dans les sociétés dont le développement est basé sur le commerce et l'industrie fait que les agents susceptibles d'apporter des solutions à ces problèmes sont les agents mêmes qui sont pris dans la situation où surgissent les problèmes. Ceux-ci comprennent le plus souvent la situation dans laquelle ils se trouvent sans se la représenter sous la forme d'un modèle théorique. En effet, le savoir mis en œuvre par ces agents n'est pas du genre propositionnel ou théorique : il est du type de ce que Polanyi appelle le *tacit knowledge*, une connaissance non formulée, un savoir pratique portant davantage sur le *comment* que sur le *pourquoi* des choses. Loin d'être livresque, ce savoir est personnel : il est un savoir-faire que l'individu acquiert lorsque mis en situation pour décider de son sort et il ne se transmet que localement, c'est-à-dire aux individus placés à leur tour dans une situation identique ou analogue et qui sont prêts à imiter les solutions éprouvées par d'autres.

La connaissance tacite dont il est question ici se ramène à des habiletés personnelles acquises avec le temps, à la maîtrise de pratiques régies par des règles de perception et de conduite strictes que l'individu qui les suit ne serait pas capable de décrire explicitement et complètement. Ces règles sont profondément inconscientes et elles sont d'autant mieux maîtrisées que l'individu peut les suivre sans même y penser. Peut-être même y penserait-il qu'il ne pourrait pas expliquer pourquoi il les suit, si ce n'est que, manifestement, l'observance de ces règles donne bien souvent d'heureux résultats.

Ces multiples savoirs pratiques et ces innombrables compétences personnelles qui font fonctionner l'économie, nul n'aurait pu prédire

16. Voir Michael Polanyi, *The Logic of Liberty : Reflections and Rejoinders*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951, mais aussi « The Determinants of Social Action » dans Erich Streissler et al. (dir.), *Roads to Freedom : Essays in Honour of Friedrich A. von Hayek*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1969, p. 145-179.

qu'on les trouverait utiles ; nul ne peut savoir d'avance non plus combien de temps elles seront vues comme utiles ; et, enfin, nul ne peut anticiper par quelles autres pratiques elles seront éventuellement remplacées à terme<sup>17</sup>. Ce savoir n'est pas de ceux qui s'emmagentent et qui se totalisent en un même cerveau : il est essentiellement fragmenté et distribué, tout comme il est de nature stratégique et, pour une large part, de nature non réflexive, ce qui implique qu'il ne puisse s'acquérir que dans l'action. Cela explique que la connaissance qui permet à l'ensemble social de s'activer et de se développer est foncièrement d'ordre individuel et personnel. Et c'est parce qu'il en est ainsi qu'une économie centralement planifiée est toujours condamnée à moins bien fonctionner qu'une économie de marché basée sur la libre interaction des producteurs (ou des entrepreneurs) et des consommateurs.

Cela explique enfin que la nature des informations économiques qui constitue ce type de connaissance est non totalisable dans un organe central de décision<sup>18</sup>. Car non seulement la tâche de recueillir et de mettre en ordre ces informations est infinie, mais, à supposer qu'on veuille et qu'on puisse les rassembler, il faudrait tellement de temps pour les obtenir qu'elles seraient finalement inutiles au décideur, qui interviendrait irrémédiablement trop tard. En effet, ces informations privilégiées et nécessaires naissent du marché lui-même, c'est-à-dire des multiples échanges incessants des agents individuels entre eux ; qui plus est, les connaissances accumulées par les individus dans leur situation propre ne seraient d'aucune utilité, quand elles ne seraient pas tout simplement inaccessibles, à ceux qui ne se trouveraient pas exactement dans la même situation qu'eux. L'idée d'une économie, voire d'une société, centralement planifiée et contrôlée s'avère donc une chimère.

Le fait que l'ordre économique efficace soit spontané et qu'il se fonde sur la mise en réseau épistémique des agents économiques

---

17. Cet argument rejoint manifestement l'argument crucial de Popper que l'on trouve dans la préface à *Misère de l'historicisme* (Paris, Plon, 1956) et faisant valoir que l'on ne peut évidemment savoir d'avance à proprement parler quelles connaissances on possédera demain.

18. Hayek soutient qu'il est absolument crucial de saisir la différence « *between an order which is brought about by the direction of a central organ such as the brain, and the formation of an order determined by the regularity of the actions towards each other of the elements of a structure* ». Il conclut ainsi sa remarquable analyse : « *Finally, such spontaneous orders as those of societies, although they will often produce results similar to those which could be produced by a brain, are thus organized on principles different from those which govern the relations between a brain and the organism which it directs. Although the brain may be organized on principles similar to those on which a society is organized, society is not a brain and must not be represented as a sort of super-brain, because in it the acting parts and those between which the relations determining the structure are established are the same, and the ordering task is not deputized to any part in which a model is preformed.* » (F. A. Hayek, « Notes on the Evolution of Systems of Rules of Conduct [The Interplay between Rules of Individual Conduct and the Social Order of Actions] », *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, Chap. IV, p. 73, 74).

individuels implique pour Hayek que la société ne puisse être conçue comme s'il s'agissait d'un hypercerveau supraindividuel et unique. Cette idée s'inscrit dans le prolongement direct des arguments développés par Hayek concernant l'importance de la connaissance dans le fonctionnement économique d'une société où les individus jouissent de la plus grande liberté d'action possible. Et ici encore, l'influence d'Adam Smith sur Hayek est tangible.

Adam Smith, en effet, a bien mis en évidence que l'homme aboutit à un résultat global qu'il n'a pas pu rechercher intentionnellement<sup>19</sup>, à savoir, pour le dire bref, la mise en place de la société elle-même dans ses multiples institutions. Il ne faudrait donc pas croire que la société résulte d'un grandiose projet que les individus auraient collectivement concocté ou d'un contrat juridique qu'ils auraient consciemment passé entre eux. Mais il y a plus : si la société n'est pas issue de la volonté générale, elle ne fonctionne pas davantage comme si elle était contrôlée par un centre de décision global où toute l'information convergerait et d'où toute décision émanerait : la société n'est pas comme un individu qui pense, qui planifie et qui décide. Non seulement la société n'est pas représentable comme un hyperindividu, mais on ne saurait pas davantage penser qu'elle est un système qu'un centre de décision collectif, fonctionnant comme un supercerveau individuel, pourrait gérer à sa guise. Partant, on ne saurait concevoir la société comme si les rapports économiques entre individus pouvaient être coordonnés efficacement par un gouvernement central aux pouvoirs illimités, qui prétendrait pouvoir programmer arbitrairement le système de ces rapports, voire le reprogrammer à volonté et le diriger en fonction d'un plan d'ensemble.

### **Coordination économique et compétence morale**

Pour réellement expliquer le fonctionnement de la coordination économique, il faut rendre compte des conditions de possibilité historiques de l'avènement de ce processus et de son renforcement progressif. Une hypothèse permet à Hayek d'expliquer globalement que les individus s'agglomèrent en communautés et forment une société : cette hypothèse veut que les individus soient amenés à se regrouper sur la base des règles de conduite et de perception qu'ils suivent. Ainsi, Hayek est d'avis que, selon la tradition morale dans laquelle un individu sera éduqué ou à laquelle, devenu adulte, il se ralliera, cet individu se retrouvera inmanquablement dans une

---

19. Ainsi s'exprime Adam Smith : « *Man is led to promote an end which was no part of his intention* » (A. Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, The Glasgow edition of the works and correspondence of Adam Smith, R. H. Campbell et A. S. Skinner [dir.], Oxford, Clarendon Press, 1776/1976, vol. 2, p. 456). Voir aussi A. Smith, *The Theory of Moral Sentiments* (*The Glasgow edition of the works and correspondence of Adam Smith*, D. D. Raphael et A. Macfie [dir. de publication], Oxford, Clarendon Press, 1759/1976, vol. 1, p. 58.

société tout à fait distincte de toutes les autres et, partant, il prendra place dans une économie qui aura un fonctionnement tout à fait spécifique et qui sera, en conséquence, plus ou moins performante, étant entendu que toutes ne sont pas égales sous ce rapport.

Tout compte fait, même si Hayek nous parle de tradition morale, d'histoire et d'anthropologie, le ressort de l'argument évolutionnaire qu'il déploie est foncièrement économique. Il se résume en fait à deux axiomes centraux de la théorie économique. D'abord, Hayek insiste pour dire que seules les différences entre les prix anticipés pour divers biens et services et leur coût respectif, différences que fixe l'ordre autogénéré du marché, enseignent à l'individu comment il peut le mieux contribuer au *pool* économique et social, *pool* duquel chacun reçoit toujours inévitablement, suivant Hayek, à proportion de ce qu'il y contribue. Ensuite, Hayek fait valoir que seuls un calcul et une distribution opérés en termes de prix de marché peuvent permettre à chacun d'user au mieux des ressources qu'il y trouve, de guider sa propre production de manière à ce qu'elle serve à satisfaire des fins situées bien au-delà de ce qu'il lui est possible de percevoir comme producteur de biens et de services, donc de faire en sorte que l'individu participe utilement et de manière productive au processus économique de l'échange.

Dans une économie de marché développée, les individus font satisfaire leurs besoins personnels par l'action d'autres individus qui, pour la plupart, ne les connaissent pas et qu'ils ne connaissent pas davantage personnellement ; toutes ces personnes agissent en se laissant guider seulement par les signaux du marché. Comme Hayek le fait remarquer, la coordination des agents dans la catallaxie n'exige pas de savoir collectif. En un sens, Hayek nous oblige même à constater que non seulement cette exigence n'existe pas, mais que c'est plutôt le contraire qui est nécessaire. En effet, les pratiques économiques qui induisent l'ordre extensif, c'est-à-dire la coordination des agents multiples – et cela est d'autant plus vrai que les individus dont il s'agit appartiennent à des groupes de plus en plus distants les uns des autres –, peuvent, certes, être communes et partagées, mais elles doivent se baser sur la poursuite d'objectifs différents d'un individu à l'autre, sans quoi l'échange productif ne pourrait avoir lieu. Or, cette différence dans les fins poursuivies n'a elle-même de chance d'être efficace que si elle implique que chaque agent individuel ait ultimement accès à de l'information privilégiée sur laquelle il réglera sa conduite (*FC*, p. 43).

L'interaction économique des individus est donc un processus que l'on pourrait qualifier d'*autoréglé*. Les règles de conduite auxquelles les individus se soumettent sont celles que leur culture traditionnelle propre leur a inculquées sous la forme d'une morale. Et c'est une tradition morale tout à fait spécifique qui se trouve à la base de l'économie de marché. Comment rendre compte autrement du fait qu'une multitude d'individus forment, le cas échéant, un

ensemble au sein duquel ils développent leur rayon d'action et se donnent éventuellement un champ d'activité spécialisée ? Comment expliquer que ceux-ci acceptent de coopérer avec d'autres, qu'ils jouent le jeu de l'échange réciproque des biens et services et s'assurent ainsi mutuellement de pouvoir réaliser les conditions économiques de leur bien-être ? Hayek croit pouvoir précisément trouver la réponse à cette question dans ce qui caractérise le système des valeurs qui, dans la catallaxie, guident l'action des individus en fixant les règles de perception et de conduite qu'ils seront amenés à suivre de manière à s'intégrer au groupe économique qui garantit les conditions de leur survie<sup>20</sup>.

En faisant l'hypothèse de l'existence d'une *évolution culturelle de l'humanité*, Hayek entend mettre au jour le mécanisme par lequel s'opère historiquement la sélection naturelle des traditions morales, l'idée étant de parvenir à expliquer de la sorte la prééminence de l'économie marchande sur toutes les autres formes de vie en société. L'hypothèse de l'évolution culturelle suppose, en effet, que les groupes humains soient en compétition les uns avec les autres. Ces divers groupes cherchent à survivre et à se développer, voire à se renforcer et donc à s'accroître. Ce à quoi Hayek se réfère lorsqu'il parle de « tradition morale », c'est au système sociologiquement observable des mœurs qu'il juge non seulement propices, mais à proprement parler indissociables du régime de vie catallactique, c'est-à-dire de la vie humaine en économie marchande. Ces mœurs sont effectivement réglementées, mais pas forcément par législation ; elles ne sont pas même explicites le plus souvent, et sont encore moins partagées comme une connaissance commune. Pour Hayek, elles ne sont pas même toujours bien comprises par ceux qui les suivent, eux qui y obéissent en fait aveuglément. Elles ne sont pas instinctives pour autant puisque, comme Hayek l'affirme, elles sont apprises. Elles sont, en effet, transmises de génération en génération par le jeu de l'éducation et, plus globalement, chacun les acquiert pour lui-même en participant à la même culture que les individus du groupe où il passe son existence.

Ces règles ne sont donc pas choisies délibérément par quiconque, c'est-à-dire au terme d'une réflexion évaluative, justificative et normative. Bien au contraire, elles s'imposent aux individus puisqu'elles contribuent à la sélection de ceux qui les suivent au détriment de ceux qui les ignorent et à la sélection de leur groupe d'appartenance au détriment d'autres groupes avec lesquels le leur compétitionne. Hayek soutient même que, lorsqu'elles sont thématiques pour elles-mêmes, ces règles morales sont la plupart du temps décriées, parce qu'elles sont perçues comme contredisant très souvent l'éthique rationalisée, qu'elle soit d'origine religieuse ou

---

20. Voir à ce propos « Competition as a Discovery Procedure », *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of Ideas*, p. 179-190.

philosophique. En l'occurrence, ces règles ne doivent en aucun cas être confondues avec les préceptes d'une éthique universelle à la manière de Kant. Suivant Hayek, dont la perspective, faut-il le rappeler, est strictement économique, seules les règles morales qui s'avèrent les plus profitables de ce point de vue s'imposent et perdurent au sein d'une tradition, car, comme Hayek le fait valoir à bon droit, « seule la règle la plus profitable nourrira le plus de monde du fait qu'elle sacrifie moins que ce qu'elle ajoute » (*FC*, p. 46).

Il n'est pas banal de considérer, comme Hayek le fait, que les mœurs sur lesquelles se fonde l'économie de marché ne soient ni instinctives ni rationnelles : elles se situent, soutient Hayek, « entre l'instinct et la raison ». Qu'est-ce à dire ? Les mœurs instinctives sont, pour Hayek, les mœurs d'origine, à savoir les mœurs primitives qui sont tout à la fois tribales, altruistes et consensuelles. Les pratiques qu'elles induisent sont celles de groupes distincts dont les membres visent à s'entraider de manière à pouvoir survivre individuellement. L'altruisme primitif assure la cohésion du groupe et, à cette époque reculée, la fusion dans le groupe constitue pour l'individu le meilleur moyen de durer ou de garantir les conditions de son existence. Loin qu'à l'origine, l'instinct de préservation de l'individu requière de lui qu'il cherche à satisfaire son intérêt personnel, son action est plutôt réglée par la volonté de préserver à tout prix son appartenance au groupe. Et, pour autant qu'il y ait du sens à contraster globalement entre elles deux traditions morales, l'une altruiste et l'autre centrée sur l'intérêt personnel, Hayek est d'avis que la première a certainement vu le jour avant la seconde, mais que la seconde a progressivement pris le pas sur la première précisément à cause de l'avantage évolutif qu'elle se trouvait à procurer aux groupes qui en vinrent à l'adopter.

Ainsi, les règles de conduite auxquelles Hayek se réfère et qui définissent la compétence morale des individus ne sont pas partie intégrante de la *raison* si, par raison, l'on entend l'exercice réflexif de la faculté de jugement et l'adoption délibérative d'une maxime de conduite que l'on sait soumise à quelque impératif catégorique. La morale qui sous-tend la catallaxie n'origine en rien de la raison raisonnante et de l'argumentation spéculative. Cette morale est faite de règles purement abstraites<sup>21</sup> – elles sont *formelles* en ce sens – et elles ne sont en rien des stipulations raisonnées ou des injonctions mûrement réfléchies. Elles n'ont qu'une fonction spécifique, soutient Hayek, et c'est de contraindre les moyens d'action des individus dans le but de fixer des limites aux fins qu'il leur sera loisible de poursuivre dans leurs activités. Ces règles sont, dès lors, foncièrement négatives puisqu'elles ne visent qu'à limiter le rayon d'action individuelle (*FC*, p. 49).

21. Voir à ce sujet « The Primacy of the Abstract » dans A. Koestler et J. R. Smythies (dir.), *Beyond Reductionism*, Londres, 1969 ; repris dans les *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of Ideas*, p. 35-49.

En conséquence, c'est, aux yeux de Hayek, l'idée d'une morale consensuelle assurant le socle d'un contrat social qui constitue « la principale source de la présomption fatale du rationalisme intellectuel moderne qui promet de nous ramener à un paradis perdu où nos instincts naturels, plutôt que les restrictions que nous avons apprises à leur appliquer, nous permettront de " subjuguier le monde ", comme le livre de la *Genèse* nous instruit de le faire » (*FC*, p. 49). L'idée de substituer une éthique démontrée à l'éthique révélée, qui est, en particulier, le projet d'Auguste Comte<sup>22</sup>, dans la mesure où elle fait partie du projet extravagant de rationaliser le réel en le soumettant au plan de l'esprit humain, est une idée carrément absurde pour Hayek. Le rationalisme constructiviste, parce qu'il pense pouvoir faire mieux que la morale dont nous avons hérité (et la morale judéo-chrétienne n'est pas davantage assimilable à la morale catallactique dont parle Hayek), pose très exactement le problème de la supériorité alléguée ou supputée de ce qui est rationnellement construit sur ce qui est évolutivement acquis. Or, le point central de la doctrine hayékienne tient justement dans cette affirmation que nos mœurs, et donc nos institutions concernant la propriété, la liberté et la justice, ne sont nullement nos créations puisqu'elles sont en fait la résultante de l'évolution.

Il importe cependant de remarquer que, même si Hayek fait l'hypothèse d'une sélection des groupes, son scénario explicatif fait exclusivement intervenir des agents individuels et jamais les groupes auxquels ces agents appartiennent. Car l'ordre économique ne s'étend que parce que des individus tentent de pénétrer de nouveaux groupes et que, de part et d'autre, plusieurs individus peuvent y trouver leur intérêt. Qui plus est, aussi bien vis-à-vis de son groupe d'appartenance propre que du point de vue du groupe où il vise à percer, l'agent individuel agissant comme un entrepreneur doit posséder une information qu'il est à peu près le seul à avoir ou, en tout cas, dont il est pratiquement le seul — ou le premier et donc le seul pour un temps — à pouvoir tirer parti (*FC*, p. 43). Une innovation ne peut en effet s'implanter dans un groupe que si l'individu qui s'en fait le promoteur possède sur tous ses concurrents un avantage comparatif appréciable. Hayek est d'avis, cependant, qu'une telle innovation doit également procurer aux membres du groupe où l'individu-entrepreneur introduit la nouveauté un avantage qui fait une différence significative pour le taux d'expansion de ce groupe puisque, autrement, elle n'aurait aucun impact économique. C'est là le seul sens de cette théorie de la sélection dite, à tort ou à raison, *des groupes*.

---

22. La remarquable analyse de Comte par Hayek se trouve aux sections 3 (p. 129-142) et 6 (p. 168-188) de la deuxième partie de *The Counter-Revolution of Science*, mais surtout dans la troisième partie, consacrée à Comte et Hegel, du même ouvrage (p. 189-206).

Quoi qu'il en soit, plus l'ordre marchand s'étend et plus il devient difficile à un individu donné de savoir exactement quels sont les besoins particuliers que son action tend à satisfaire et quels sont les individus qui profiteront du résultat de ses actions. Par ailleurs, le processus du marché est tel que nul ne réussit à y percer et à s'y tailler une place s'il ne sait que ce que tous savent déjà ; nul ne connaît de succès personnel s'il ne cherche à faire affaire qu'avec ceux qui ont exactement les mêmes besoins, les mêmes objectifs et les mêmes connaissances que lui. L'économie de marché pour les groupes et l'évolution biologique pour les espèces ont donc ceci de commun qu'on y connaît du succès — reproduction d'un côté et expansion de l'autre — que si l'on dispose d'un avantage comparatif sur ses concurrents.

Or, dans un rapport marchand, il n'est nul besoin de connaître l'autre personnellement et d'être connu de lui pour qu'un échange nous lie à lui et fonctionne correctement : il est tout à fait concevable en ce sens que l'intérêt public soit servi sans que les intervenants aient la moindre intention de faire autre chose que de s'intéresser à eux-mêmes et à ceux auxquels ils s'identifient. C'est ainsi que devient possible une structure auto-organisationnelle de grande envergure — la catallaxie — dont la mise en place comme structure d'ensemble n'est en rien redevable aux desseins de l'esprit humain. Loin qu'un savoir commun ait présidé à la destinée de cette structuration encore en plein essor aujourd'hui, c'est exclusivement la compétence épistémique de chacun, un savoir essentiellement individuel et privé, non communicable et personnel, qui peut permettre de rendre compte de l'émergence d'un tel ordre économique extensif. Cet ordre est effectivement en prise sur les actions de chaque individu, dont certaines réussissent sans que l'individu qui les commet ne puisse jamais savoir quelles en sont toutes les conséquences, et dont certaines échouent sans qu'il ait toujours pu anticiper les raisons de l'échec. Ce que l'économie de marché rend possible, c'est que chacun use de son savoir propre à ses fins propres tout en ignorant presque tout de l'ordre dans lequel il doit insérer son action pour qu'elle porte des fruits (*FC*, p.47).

Tout autant que la compétence épistémique, la compétence morale des individus assure donc leur coordination dans l'économie de marché. Si l'ordre résultant constitue une structure auto-organisationnelle ou spontanée, c'est qu'il s'agit d'un « macro-ordre » (*FC*, p. 37), d'un ordre évolutif et extensif. À ce titre, on ne peut soutenir que cet ordre ait une origine volontaire ni qu'il suive un dessein conscient. Dans la mesure où cet ordre est un processus de coordination dynamique et ouvert sur le futur, il n'a aucune finalité assignable. Cela veut dire qu'à défaut de laisser cet ordre se développer, se ramifier, s'imposer par lui-même partout où il ne s'est pas déjà infiltré (Hayek envisage même sans sourciller la possibilité du développement industriel de l'Antarctique), et à défaut de le

laisser se complexifier partout où il a déjà fait son œuvre, l'ordre en question régressera, il diminuera d'intensité, il se disloquera et il dégènera. Il aura tendance à céder la place non pas tant au désordre ou à l'absence d'ordre, mais plutôt au type d'ordre économique préexistant à l'économie de marché, entraînant du coup, insiste Hayek, non pas la « paupérisation du prolétariat » (concept dont Hayek estime qu'il est absolument vide de sens) et pas même la mort des plus démunis, mais, plus radicalement, l'inexistence (au sens de la non-naissance) de millions d'êtres humains. Car l'analyse économique évolutionnaire est à même de révéler, suivant Hayek, que les règles de conduite qui ont émergé spontanément ont généralement tendu à favoriser la survie de l'espèce humaine<sup>23</sup>. C'est ici, dans une thèse qui se présentera comme anti-malthusienne, que l'évolutionnisme économique de Hayek prend tout son sens.

### Une optique populationnelle

Il va de soi, pour Hayek, que les seules restrictions que puissent s'imposer les individus dans leur interaction économique sont celles qui limiteraient l'expansion de l'ordre qui les fait exister. Car cet ordre économique est ce qui leur permet d'avoir une progéniture et, ainsi, une descendance éventuelle. Cet argument démographique ou populationnel joue un rôle crucial chez Hayek, qui consacre de très brillantes analyses aux théories de Thomas Malthus dans son ouvrage de 1988<sup>24</sup>. Car l'ordre économique extensif est, par définition, l'ordre qui permet au plus grand nombre de se nourrir, de survivre et de se multiplier — argument évolutionniste par excellence.

Aux yeux de Hayek, il faut se débarrasser à tout prix de l'idée qu'il y aurait une évolution culturelle qui succéderait dans le temps à l'évolution naturelle et qui, partant, serait d'une autre nature. Il n'y a pas, pour Hayek, la biologie d'abord et la raison ensuite, car la raison est un acquis, et peut-être l'acquis fondamental, du processus biologique lui-même. La raison n'est pas le produit tardif, postérieur et donc supérieur, de l'évolution : elle est tout entière un produit de l'évolution. L'idée d'une raison née de l'évolution *et encore en train d'en émerger*, dirigeant les opérations, est, pour Hayek, une contradiction dans les termes<sup>25</sup>.

---

23. Certes, comme y insiste Hayek, « le simple fait de reconnaître que (ces) règles tendent généralement à être sélectionnées, par l'intermédiaire de la compétition, en fonction de leur valeur pour la survie des hommes ne les soustrait pas à la nécessité d'un examen critique » (*FC*, p. 20). Mais, pour Hayek, cet examen doit se faire du point de vue de la théorie économique et non pas du point de vue de l'éthique philosophique.

24. Voir le chapitre VIII de *The Fatal Conceit* : « The Extended Order and Population Growth », p. 120-134.

25. Hayek se fait cinglant à ce propos et il écrit : « L'idée que la raison, elle-même créée au fil de l'évolution, serait maintenant en mesure de déterminer sa propre évolution future [...] est en elle-même contradictoire et peut être aisément réfutée [...]. En tout état de cause, l'idée qu'à un certain moment donné du temps un

Mais alors, parce que la raison humaine n'est elle-même que le produit de l'évolution, elle ne saurait mettre en branle un processus qui transcenderait le processus qui l'a fait émerger dans le temps et qui lui serait supérieur. Ce n'est pas l'esprit qui a fait la civilisation et c'est encore moins l'esprit qui en a dirigé le cours, car *esprit humain* et *civilisation* sont des expressions qui font inexorablement référence à des réalités conjointes qui se sont développées concurremment et qui, à ce titre, sont les effets synchronisés d'une cause commune. Il ne saurait être question pour Hayek de penser que l'esprit humain a produit la civilisation, comme si le processus civilisationnel n'avait pas lui-même engendré la rationalité.

J'aimerais soutenir ici que ce qui fait que la perspective théorique de Hayek est systématiquement et radicalement évolutionnaire, c'est que Hayek adopte ce que je suis tenté d'appeler une *optique populationnelle*. Et peut-être est-ce dans ce qui définit en propre ce point de vue que s'articulent et se joignent le plus fortement chez Hayek, dans une argumentation qui entremêle le parti pris idéologique et les considérations théoriques tirées de la science économique, la critique du socialisme et la défense du libéralisme comme philosophie économique et sociale.

Rappelons d'abord, pour le bénéfice de la discussion, que Marx reconnaît l'existence d'un mécanisme régulateur de distribution des ressources. Cependant, suivant Hayek, Mises fait bien ressortir que Marx pense avoir mis à découvert les déficiences irrémédiables de ce mécanisme en montrant qu'il est aveugle : les producteurs sont aux prises avec l'incertitude de l'action des autres, se retrouvant ainsi systématiquement dans des situations difficiles et déplorables. Dans la perspective socialiste, c'est le plan économique qui doit justement avoir pour fonction de remplacer la mécanique aveugle par une mécanique prévoyante : évitant les aléas du marché, le plan permettrait alors d'atteindre à une productivité plus grande en rendant possible une affectation plus rationnelle des ressources.

Hayek avance l'idée que, plutôt qu'un mécanisme, le marché est un *processus systémique* qui englobe tous les agents, un processus qui a tendance à s'étendre puisqu'il est en expansion continue et qu'il ne permet à personne de s'en abstraire. Partant, ce processus n'est en rien une machine qui aurait été construite par l'homme, mais il n'est pas davantage un artefact que les économistes pourraient avoir le loisir d'examiner à leur guise en le démontant pour ensuite le remonter différemment. Rappelant comment s'est opérée la mise en place des pratiques commerçantes, Hayek met en évidence que certaines mœurs (hospitalité, protection, droit de passage, etc.) ont dû apparaître en même temps qu'elles, les deux se renforçant

---

dessein conscient entra en scène et prit le relais de l'évolution substituée ce qui ne saurait être qu'un postulat surnaturel à une authentique explication scientifique. » (FC, p. 22)

mutuellement. Hayek ne peut également manquer de constater en particulier que le sédentarisme et l'urbanisation en furent, à terme, les conséquences inéluctables.

C'est cet accroissement de la densité de la population dans certaines localités qui provoqua progressivement des occasions de spécialisation et qui entraîna finalement la division du travail, ce qui causa l'augmentation de la densité de la population, entraînant à son tour l'augmentation du revenu *per capita*, puis, à nouveau, un accroissement de la population, et ainsi de suite. L'évolution socioéconomique suit un *pattern* identifiable<sup>26</sup>, et qui est en un sens assimilable à un mécanisme d'autorégulation de la densité de la population par la production de biens et services, et de la quantité de richesse par l'accroissement démographique -- une sorte de dialectique à deux temps où le premier moment contrôle l'autre, et réciproquement.

On comprendra que Hayek n'hésite pas à s'en prendre ouvertement aux pratiques malthusiennes et à dénoncer ce qu'il considère être, en cette fin de millénaire, une crainte injustifiée de surpopulation planétaire<sup>27</sup>. C'est pourquoi on conviendra aisément que l'optique populationnelle ne saurait paraître légitime en théorie économique que si les arguments cruciaux de Malthus sont déboutés de leur prétention à la validité, et c'est la tâche que se donne Hayek. Mais même s'il entend prendre le contre-pied du point de vue de Malthus, Hayek est le premier à reconnaître l'importance de la contribution de Malthus à notre compréhension des rapports entre économie et population. Se fondant sur un modèle théorique d'économie à deux facteurs de production, Malthus, qui est également l'un des découvreurs de la loi des rendements décroissants, ne pouvait qu'être conduit à conclure que toute augmentation du nombre des travailleurs provoquerait une réduction de la productivité marginale, et donc du revenu des travailleurs, particulièrement dans la situation où les meilleures terres auraient été occupées par des groupes de taille optimale.

Hayek ne dénigre en fait ni l'un ni l'autre des deux théorèmes fondamentaux de Malthus : il prétend seulement que, la situation ayant dramatiquement changé depuis la parution de *l'Essai sur le principe de population* (1798), la théorie malthusienne ne s'applique tout simplement plus. En effet, pour Hayek, une fois que le facteur

26. Concernant la problématique épistémologique de ce que Hayek appelle la *pattern recognition* et la possibilité de la *pattern prediction*, voir son article « The Theory of Complex Phenomena », dans *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, chap. II, p. 22-42. Ce texte a été traduit en français par Alain Boyer sous le titre « La théorie des phénomènes complexes » (*Cahiers du C. R. E. A.*, vol. 13, 1989, p. 245-294 ; introd. d'A. Boyer : p. 247-254 ; texte de Hayek : p. 255-294).

27. « L'idée moderne que la croissance de la population risque d'entraîner la paupérisation à l'ampleur de la planète est tout simplement une erreur. Cette erreur est en grande partie due au fait que l'on simplifie à outrance la théorie malthusienne de la population. » (*FC*, p. 121-122)

travail cesse d'être une entité homogène, et c'est ce qui se produit effectivement sous la pression évolutive de la spécialisation et de la diversification, l'intensification des échanges, combinée avec l'amélioration des techniques de communication et des moyens de transport, provoque inmanquablement une densification progressive de la population. Dans un tel contexte, la division du travail amène à son tour le développement de nouveaux facteurs de production, augmentant alors peu à peu la productivité. Toute nouvelle habileté apparaissant au sein de la population active devient un nouveau facteur de production rare et précieux : cette nouvelle habileté prend place dans un ensemble où elle ne survit que si elle s'avère complémentaire aux autres déjà en place, à moins qu'elle ne parvienne à déloger les facteurs concurrents, mais de productivité moindre. Comme y insiste Hayek, la spécialisation volontaire est simplement guidée par l'anticipation de différences significatives dans le niveau de rétribution éventuel (*FC*, p. 122).

Mais alors, la conclusion semble s'imposer d'elle-même : loin de provoquer une paupérisation progressive, l'augmentation de la population dans une économie de marché en libre expansion fait que le travail peut atteindre tendanciellement des rendements *croissants* plutôt que *décroissants*. Puisqu'une population globale plus dense peut aussi en venir à se servir d'outils et de techniques de production de plus en plus efficaces, et puisque les échanges commerciaux permettent d'équilibrer les niveaux de production et les taux de productivité entre régions, il est clair que la théorie de Malthus ne s'applique plus dans une telle situation. Car non seulement l'augmentation de la population provoque l'enrichissement de plus de personnes, mais, qui plus est, indirectement, cette augmentation démographique cause à terme — et pour des périodes indéfinies, insiste Hayek — une intensification de la densité démographique globale<sup>28</sup>. Ce que Malthus n'a pas vu, selon Hayek, c'est que l'augmentation pure et simple du nombre potentiel de producteurs et de consommateurs amène avec elle à terme l'intensification de la diversification, et donc qu'elle engendre de nouvelles possibilités de spécialisation, ce qui à son tour « exige une extension du réseau des services indirects réciproques que fournit le mécanisme des signaux du marché » (*FC*, p. 123). Considérée à long terme, une telle évolution économique ne peut donc qu'être globalement bénéfique puisque de plus en plus de monde en tire avantage.

Le moment est venu de conclure cette analyse. Parti de l'idée que l'ordre économique et social est, suivant Hayek, spontanément engendré, le processus de l'économie de marché a ensuite été caractérisé comme un processus en pleine expansion, pour autant qu'il soit laissé à lui-même dans un cadre juridico-politique qui le

28. Hayek soutient avec raison que « [Ce] n'est pas le fait qu'il existe un plus grand nombre d'êtres humains, mais bien le fait qu'il y a un plus grand nombre d'êtres humains différents qui induit une croissance de la productivité » (*FC*, p. 122).

favorise le plus possible. Cherchant à expliquer cette dynamique, Hayek met en évidence que c'est l'opération de règles de conduite et de perception conformes à des normes morales traditionnelles profondément inconscientes qui peut le mieux en rendre compte. De telles règles, toutes négatives qu'elles soient et si peu conformes soient-elles aux canons de l'éthique philosophique, procurent aux individus qui les suivent un avantage évolutif certain : les groupes dont ceux-ci font partie dominent l'économie.

Les groupes économiquement dominants tendent ainsi à croître et à déloger les groupes d'individus dont la culture n'obéit pas aux mêmes règles morales. À plus long terme, il est prévisible que l'évolution favorisera nettement ces groupes dont l'expansion ne peut être vue que comme inévitable et indéfinie. L'évolution culturelle est ainsi mue par l'extension de la catallaxie qui, pour Hayek, est tout à fait souhaitable, sinon inévitable. Car, en retour, la domination mondiale de l'économie de marché force la prédominance des mœurs qui la rendent possible, l'observance de ces règles de conduite renforçant graduellement la coordination de plus en plus de personnes.

Tout n'est sans doute pas pour le mieux dans le meilleur des mondes dans une telle perspective, mais l'ordre économique et social qui advient ainsi n'est assurément pas le plus mauvais qui soit aux yeux de Hayek, pour qui, en matière d'économie politique, le mieux est le plus souvent l'ennemi du bien.

*Département de philosophie  
Université du Québec à Montréal*

J. G. A. Pocok, *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF (coll. « Léviathan »), 1997, 576 p.

Philip Knee

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027491ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027491ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Knee, P. (1998). Compte rendu de [J. G. A. Pocok, *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF (coll. « Léviathan »), 1997, 576 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 281–283.  
<https://doi.org/10.7202/027491ar>

## COMPTES RENDUS

J. G. A. Pocock, *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF (coll. « Léviathan »), 1997, 576 p.

Bien connu des spécialistes depuis plusieurs années et ayant été l'objet de considérables débats aux États-Unis, cet ouvrage, paru en 1975, valait certes d'être traduit en français et rendu accessible à un plus large public. Même si la traduction nous a paru incertaine à plusieurs occasions (par exemple p. 3, 132, 185, 189, 195...), et si l'on peut regretter qu'un index, présent dans l'édition originale, ait été omis dans celle-ci, c'est tout à l'honneur de l'excellente collection « Léviathan », dirigée par Stéphane Rials, d'avoir entrepris la publication de ce livre qui constitue une sorte de classique. En plus d'un avant-propos écrit par l'auteur pour cette édition française, qui fournit des indications bibliographiques sur les débats américains entourant le livre ainsi que sur Machiavel, on y trouve une remarquable préface de Jean-Fabien Spitz qui cerne la signification de l'ouvrage pour l'historiographie des idées politiques modernes. Dans son propre ouvrage récent publié dans la même collection, *La liberté politique*, Spitz attirait déjà l'attention sur l'importance des livres de Pocock et Skinner, longtemps méconnus des lecteurs francophones, quoique davantage en France qu'au Québec. En outre, le livre de Pocock est à lire en conjonction avec celui de Félix Gilbert, *Machiavel et Guichardin*, de moindre portée théorique mais d'une grande richesse d'informations historiques, récemment traduit lui aussi, trente ans après sa parution en anglais (Seuil, 1996).

L'essai de Pocock propose une lecture de l'histoire des idées politiques qui entend rompre avec celle à laquelle on s'est habitué, dominée à l'époque moderne par l'avènement du libéralisme et où l'accent est mis sur l'individualisme, la théorie des droits naturels, l'idée contractualiste, la fiction de l'état de nature, la définition de l'État comme une instance neutre d'arbitrage entre les intérêts, etc. Dans cette histoire de l'avènement progressif de l'émancipation individuelle, la figure centrale est le plus souvent Locke (presque absent de ce livre), qui assigne au pouvoir politique la fonction étroitement circonscrite de protéger la vie, la liberté, les biens des individus. De plus, le problème de la vertu collective est traité avec une relative indifférence, et la liberté se définit moins par la participation des citoyens à l'instauration d'un ordre juste que par la protection qu'offrent les droits individuels. Or, c'est l'attention accordée à ces droits, aujourd'hui et généralement depuis la Révolution française, comme pièces maîtresses de la défense de la liberté, qui peut expliquer le privilège historique ainsi donné à la mise en place du paradigme juridique au XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre. Mais il n'est pas sûr que ceci rende justice au développement effectif des idées politiques depuis cinq siècles, ni même à certains aspects du débat politique dans nos démocraties actuelles. De plus, cette lecture sélective vaut autant pour le choix des auteurs retenus ou négligés que pour la manière de les traiter. Le souci de penser en priorité les enjeux juridiques explique l'attention donnée, par exemple, au *Prince* de Machiavel, centré surtout sur les techniques de construction du pouvoir et permettant de réfléchir sur le problème de la loi naturelle comme articulation de l'éthique et de la

politique, plutôt qu'à ses *Discours*, davantage attachés au problème de la corruption des institutions et de l'effet des mœurs sur la république.

Il s'agit donc pour Pocock de déplacer le centre d'intérêt de l'historien, de manière à relativiser l'importance des enjeux juridiques du XVII<sup>e</sup> siècle pour se concentrer sur les problèmes éthiques et politiques tels qu'ils se manifestent surtout au XVI<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles. La formulation de ces problèmes se cristallise dans le « moment machiavélien », où se noue un débat décisif pour la modernité entre, d'un côté, une exaltation de la vertu et de la liberté participative associées aux cités antiques et, de l'autre côté, un « humanisme marchand » qui fait l'éloge des mœurs polies et adoucies des sociétés modernes, des effets pacificateurs et civilisateurs du commerce, contre des sociétés fermées où régnaient l'esclavage et la censure de l'État sur les mœurs privées. Centrée sur Machiavel et Guichardin, la première grande étape du livre est consacrée à l'Italie de la Renaissance (les cas de Florence et de Venise surtout) ; la seconde, centrée sur James Harrington, s'occupe des héritiers du républicanisme machiavélien en Angleterre. Notons au passage l'absence de penseurs français dans cette histoire républicaine, notamment de Rousseau, dont la critique du libéralisme, l'insistance sur des concepts prémodernes comme la vertu et la corruption, ainsi que le fameux jugement sur Machiavel dans *Du contrat social*, auraient pu faire de lui une figure particulièrement appropriée au projet du livre.

Au-delà des analyses sur l'Italie et l'Angleterre cependant, l'hypothèse de ce qu'on a appelé le « révisionisme républicain » de Pocock s'explique surtout par l'interrogation sur l'Amérique contemporaine qui l'anime, quoique le traitement de ce volet de la « tradition républicaine atlantique » n'occupe que le seul — mais long — chapitre final de l'ouvrage. C'est ce chapitre qui a provoqué, lors de la parution du livre, les débats les plus véhéments, car il porte sur le rôle qu'aurait joué, à côté de la tradition libérale, la pensée républicaine de la Renaissance dans la fondation de la nation américaine. Cette influence, présente encore aujourd'hui, permet d'expliquer, selon Pocock, la place de la revendication de vertu politique — fût-ce sous la forme de jérémiades — dans un pays voué pourtant plus que d'autres au commerce et à l'éthique marchande, alors que l'engagement à la vertu et le souci de la corruption sont bien moins importants dans la plupart des nations européennes. Pour comprendre comment se mêlent ainsi un discours sur la vertu perdue et une complaisance pour les jouissances de l'existence privée, Pocock ne nie pas l'ascendance lockienne de la Révolution américaine ; il ne cherche pas, comme l'écrit Spitz, à remplacer Locke par Machiavel dans le rôle de saint patron des États-Unis. Il veut seulement souligner que la référence libérale ne suffit pas pour expliquer pourquoi et comment le débat entre vertu et commerce s'est prolongé en Amérique ; et plus généralement pour comprendre que les interrogations sur les insuffisances éthiques des sociétés modernes et sur les conséquences de la non-participation des citoyens à l'ordre politique auquel ils sont soumis restent vivantes. Or, si l'on prend la mesure de l'influence, sur la Révolution américaine, de Machiavel et de ses héritiers anglais, on aperçoit en quel sens cette Révolution est un engagement républicain à la restauration de la vertu, celle-ci étant vue comme civique et participative et comme une réaction à la corruption anglaise.

Procédant d'une insatisfaction quant à l'historiographie dominante, la démarche de Pocock ne s'inscrit pas pour autant dans deux modèles d'historiographie critiques de la modernité libérale, qu'elle récuse explicitement : les modèles marxiste et straussien. Le premier donne encore au libéralisme un statut central, mais c'est afin de le démystifier, en situant le moment clé de cette démystification au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Et le second considère que les « vagues de la modernité » ont emporté la philosophie politique hors de son assise classique à partir de Machiavel. Dans la lecture de Pocock, au contraire, Machiavel, puis les continuateurs de son « humanisme

républicain » après la Renaissance en Angleterre et en Amérique, reprennent en charge les grands thèmes de la philosophie politique classique, notamment aristotéliens, en tentant de les actualiser pour répondre aux défis de leur époque et de leur pays.

Si les analyses les plus séduisantes de Pocock concernent justement la continuité entre la pensée politique d'Aristote et les textes de Machiavel sur la *virtu* et la *fortuna*, il n'est pas toujours facile de déterminer dans quelle mesure les héritiers du « moment machiavélien » s'appuient vraiment sur Machiavel lui-même, ou s'ils ne sont traités dans ce contexte que parce qu'ils se préoccupent de la vertu, des risques de corruption face au développement du commerce, du besoin de trouver des formes de participation (et pas seulement de représentation ou de délégation) des citoyens à la chose publique. À cet égard, Pocock revendique ouvertement l'ambiguïté de son titre, qui désigne à la fois le moment historique où la pensée de Machiavel fait son apparition et, dit-il, « le problème lui-même », soit « la confrontation entre la vertu et la fortune et la corruption », apparue quand « la république fut perçue comme confrontée à sa propre finitude temporelle, comme s'efforçant de rester moralement et politiquement stable dans un flot d'événements irrationnels conçus essentiellement comme détruisant tous les systèmes de stabilité séculière ».

Philip Knee

Faculté de philosophie  
Université Laval

---

**David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.**

**Daniel Dumouchel**

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027492ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027492ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumouchel, D. (1998). Compte rendu de [David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 283–285.  
<https://doi.org/10.7202/027492ar>

David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.

L'objectif de l'excellent ouvrage de David Pugh est de montrer que la structure et la dynamique spécifiques de la pensée esthétique de F. Schiller appartiennent davantage à la tradition du platonisme occidental qu'à l'*Aufklärung* politique du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on le croit généralement. M. Pugh remet en question les approches unilatéralement psychologiques, anthropologiques ou sociologiques de l'esthétique de Schiller, pour souligner dans cette dernière le déploiement d'une « dialectique » de type logico-métaphysique, issue de la dialectique platonicienne de l'amour (*eros*), où entrent en rapport et en opposition une pensée de la *participation* (*methexis*) et de la *séparation* (*chorismos*) de l'intelligible et du sensible. La plupart des analogies politiques ou morales mises en œuvre par Schiller reposeraient ainsi sur cette structure platonicienne souterraine, que le travail de l'auteur se propose de mettre en évidence à la fois par l'analyse des textes schillériens eux-mêmes (des années quatre-vingt jusqu'aux traités des années quatre-vingt-dix) et par la comparaison de la logique et de la dynamique de ces textes avec les grands textes de la tradition platonicienne et néoplatonicienne.

Le résultat en est une lecture subtile, souple et érudite de l'évolution et des tendances contradictoires de la pensée esthétique de Schiller. L'approche de l'A. possède le grand avantage de mettre en œuvre des instruments pour embrasser d'un seul regard des éléments qui passaient souvent, parmi les interprètes du passé, pour des incohérences devant être soit passées sous silence, soit dénoncées en tant que telles. L'auteur parvient ainsi à réhabiliter les tendances « antinomiques » de la pensée schillérienne, de façon fort convaincante, sous la forme d'une cohérence « dialectique » entre les aspirations antagonistes — qui relèvent, comme le souligne à de nombreuses

reprises M. Pugh, de la tension platonicienne entre participation et séparation, qui est reformulée dans les termes d'une tension entre le beau et le sublime — que révèle la lecture des traités des années 1793-1795. L'exemple typique en est la lecture fine des *Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen* (*Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*) à laquelle procède l'auteur, en montrant comment le pôle « choristique » de ce texte, présent dans le traité en tant que tel, mais en arrière-plan, s'affirme dans le traité *Über das Erhabene* (*Sur le sublime*), qui est difficile à dater avec précision, mais qui, selon Pugh, devait en constituer le complément. L'analyse de *Ueber naive und sentimentalische Dichtung* (*Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale*) est également d'un grand intérêt, et l'éclairage jeté par Pugh sur la notion de *naïveté* et sur le rôle de *l'idylle* dans ce contexte permet de replacer le traité de Schiller dans la tradition pastorale restaurée par la Renaissance.

L'ouvrage de M. Pugh permet de voir que les « conflits » théoriques des traités des années quatre-vingt-dix, qui étaient essentiellement d'ordre métaphysique, étaient déjà présents, sous d'autres formes, dans les textes des années quatre-vingt, et qu'ils ont été reformulés, entre autres sous l'influence de la philosophie de Kant, dans les termes platoniciens d'une dialectique de la fusion et de la séparation. Conséquemment, l'A. soutient une thèse fort intéressante sur les rapports entre Kant et Schiller, puisque son cadre d'analyse le conduit à relativiser l'importance souvent jugée déterminante du philosophe critique sur l'esthétique de Schiller. Ainsi, Kant n'aurait au fond fourni à Schiller que l'impulsion pour reformuler philosophiquement les contradictions qui étaient inhérentes à sa démarche esthétique et poétique dans la décennie quatre-vingt. Schiller, dans ce contexte, se serait approprié la philosophie kantienne et son esthétique (avec la coupure beau/sublime) en insistant sur les composantes « platoniciennes » du kantisme et en négligeant largement la dimension épistémologique qui caractérise le criticisme kantien. Cette interprétation est féconde, puisqu'elle permet de relancer la réflexion sur les « malentendus créateurs » qui caractérisent les rapports de Schiller à son illustre contemporain.

En règle générale, c'est toute la dimension du *sublime* chez Schiller que l'étude de Pugh permet d'aborder de manière nouvelle. On sait qu'il s'agissait là d'une difficulté majeure pour les interprètes de Schiller, qui ont généralement eu tendance à favoriser une lecture « néoclassique » de la « nostalgie de la Grèce » et de l'« harmonie de la forme ». L'étude de Pugh permet de montrer à quel point Schiller lui-même était conscient des difficultés et des limites de la compréhension « néoclassique » de la forme et de la beauté. Le *sublime* schillérien est réhabilité et présenté comme ce par quoi l'esthétique de Schiller est remise en mouvement (ce qui, au demeurant, a été largement le rôle historique du sublime au XVIII<sup>e</sup> siècle), et Pugh réussit à nous convaincre que l'origine de cette notion, dans la reprise schillérienne du moins, est plus platonicienne que judéo-chrétienne.

Enfin, l'approche de Pugh permet de remettre en question l'idée d'un Schiller « libéral » (au sens que nous donnerions maintenant à ce terme), pour faire valoir l'idée d'un Schiller plutôt conservateur, oscillant entre deux conceptions de la dimension politique de l'esthétique (disons, pour simplifier, les conceptions anthropologique et métaphysique) et hésitant devant l'ambivalence « idéologique », pourrait-on dire, de l'*apparence* (*Schein*) esthétique.

Le livre de M. Pugh constitue sans conteste un apport important et original à l'étude de Schiller et à celle de l'esthétique allemande classique en général. L'A. jette un éclairage nouveau sur la conception habituelle de Schiller et du néoclassicisme allemand, en plus de fournir des analyses stimulantes des principaux textes théoriques et poétiques de Schiller. L'érudition déployée est impressionnante et l'auteur s'est donné les moyens de montrer la pertinence de sa réinterprétation néoplatonicienne de Schiller, en mobilisant la tradition du platonisme au sens large (Platon, Plotin, Proclus,

Ficino, Pico, Bellori, Winckelmann). Il fait un usage pertinent des théoriciens du platonisme et de son rapport à l'esthétique (Cassirer, Panofsky, Lovejoy, Kristeller, Beierwaltes) et fait montre d'une connaissance irréprochable de la « littérature secondaire » sur Schiller et sur l'histoire de la réception de la pensée schillérienne. On notera, toutefois, l'absence presque complète de Shaftesbury, dont l'importance pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement pour l'esthétique allemande néoclassique et romantique, est bien connue et a souvent été documentée. Je m'étonne de ne pas voir figurer Shaftesbury parmi les « relais » essentiels du platonisme, aux côtés, par exemple, de Ficino.

Toute étude d'envergure qui souhaite corriger une trajectoire interprétative est presque inévitablement contrainte, pour ce faire, de pousser fortement le balancier de l'interprétation en sens inverse. Ainsi, on en vient parfois à se demander, pendant la lecture, si l'interprétation fortement platonicienne à laquelle procède M. Pugh ne risque pas d'occulter des influences plus immédiates sur la pensée de Schiller et s'il est légitime de ne concéder à la philosophie et à l'esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une importance conjoncturelle dans l'élaboration des idées de Schiller. Certes, M. Pugh a raison de critiquer la manière dont la lecture de Schiller a été déterminée par l'intérêt qu'ont pris les récentes générations de chercheurs aux progrès politiques annoncés par l'*Aufklärung*; il faut tout de même souligner (comme le fait parfois lui-même l'A., d'ailleurs) que c'est en référence à la pensée des Lumières que Schiller élabore son œuvre, si forte que soit la structure platonicienne souterraine de sa pensée. Schiller élabore l'une des premières « critiques des Lumières », sans jamais rompre explicitement avec les idéaux des Lumières, et il jette les bases de ce que l'on pourrait appeler, d'une certaine manière, une « dialectique de l'*Aufklärung* ». Le platonisme est alors une *réponse* à un état de choses et il ne se développe pas en vase clos (comme Pugh le fait d'ailleurs lui-même remarquer à quelques reprises). Ces réserves à l'endroit de l'étude de M. Pugh ne sont toutefois que le pendant logique des qualités que j'ai déjà soulignées. Elles n'enlèvent rien à la valeur de la recherche, de l'argumentation et de l'érudition de ce travail, qui reste très stimulant.

Daniel Dumouchel

Département de philosophie  
Université de Montréal

---

Jacques Caroni (éd.), *Kierkegaard aujourd'hui : actes du Colloque de la Sorbonne*, Odense, Odense University Press, 1998, 179 p.

Dominic Desroches

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027493ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027493ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (1998). Compte rendu de [Jacques Caroni (éd.), *Kierkegaard aujourd'hui : actes du Colloque de la Sorbonne*, Odense, Odense University Press, 1998, 179 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 285–288. <https://doi.org/10.7202/027493ar>

Jacques Caron (éd.), *Kierkegaard aujourd'hui : actes du Colloque de la Sorbonne*, Odense, Odense University Press, 1998, 179 p.

Ce petit livre propose les actes du Colloque Kierkegaard tenu à la Sorbonne en octobre 1996. Non sans rapport avec l'Exposition Søren Kierkegaard présentée à la Maison du Danemark à Paris, ce colloque aura, suivant les mots de l'éditeur, « confirmé la place éminente qu'occupe Kierkegaard dans la conscience française et francophone » (p. 10). L'intérêt de cet ouvrage est double : d'une part, il mesure la réception de la pensée philosophique et théologique de Kierkegaard en France et au Danemark et, d'autre part, il fait observer l'orientation prise par les recherches les plus récentes sur l'œuvre de Kierkegaard.

Le tout premier texte est de Joakim Garff, chercheur au Centre de recherches Kierkegaard à Copenhague, qui s'intéresse aux problèmes d'interprétation de la vie de l'homme Kierkegaard. Dans son « " Produire fut ma vie " — sur l'autobiographie de Kierkegaard » aussi paru dans *Kierkegaard Revisited* (1997), on remarquera Garff,

analysant le *Journal*, les *Papiers*, les *Lettres* ainsi que l'œuvre pseudonyme, montrer l'importance qu'occupe le schème de la communication indirecte pour quiconque veut comprendre le lien entre Kierkegaard et ses biographes. L'A. constate d'abord que Kierkegaard a aménagé à son goût la rencontre future avec ses biographes. Car les altérations qu'a subies le *Journal* attestent de la minutie avec laquelle l'écrivain — qui prédisait un jour être beaucoup lu — songeait à sa réception, comme le fait voir Garff, pour qui « [...] les procédés d'effacement, de mots ou de passages biffés, ou encore les pages tachées d'encre, témoignent aussi directement de la volonté délibérée et méticuleuse avec laquelle Kierkegaard avait prévu de renaître de façon posthume » (p. 21). Ainsi, contrairement à H. Fenger, par exemple, qui cherchait le *vrai* Kierkegaard, Garff tente plutôt de cerner le rôle stratégique de la pseudonymie et de la communication indirecte pour apprécier la *distance* séparant l'auteur de son lecteur. Cette approche le conduit dès lors à reconnaître que s'il y a dans l'écriture une « expérience concrète » de l'écrivain, alors l'art maïeutique au cœur de l'œuvre kierkegaardienne concerne autant sinon davantage Kierkegaard que son lecteur. Et si, au fil de l'œuvre, « le moi producteur et le moi produit deviennent identiques » (le *grafiae* se trouvant transformé par le *bios* et inversement) (p. 30), Kierkegaard, à la limite de tous les mécanismes de distanciation, parvient néanmoins à s'exprimer à la première personne du singulier, de sorte que le futur biographe se meut déjà dans une « autobiographie existante ». Cela, conclut Garff, il ne doit jamais l'oublier.

Grand spécialiste de la pensée et de la littérature scandinaves, Régis Boyer se propose ici de faire entendre quelques évidences au sujet de Kierkegaard. D'abord, rappelle Boyer, Kierkegaard restera incompris si l'on persiste à faire fi de sa réelle appartenance à la culture danoise de son époque, surtout au romantisme danois. Or, Kierkegaard est aussi « un petit bourgeois du début du XIX<sup>e</sup> siècle à Copenhague » qui n'a jamais eu à travailler pour vivre, ce qui n'est pas sans incidence lorsque vient le temps d'expliquer son étonnante production littéraire. Enfin, aux dires de Boyer, Kierkegaard fut incapable de séparer foi et loi et s'inscrit directement dans le sillage de la tradition luthérienne protestante : il n'est donc pas un catholique. Voilà, certes, des vérités que ne saurait ignorer celui ou celle qui décide de voisiner sérieusement les textes du célèbre critique de Hegel.

Dans « Le " corps est l'organe de l'âme et de l'esprit " : la psychosomatique chez Kierkegaard », Gretty Mirdal résume l'histoire psychologique du philosophe danois. Selon elle, il faut retenir combien la vie de Kierkegaard fut marquée par sa mauvaise santé. En cette matière cependant, elle n'entend pas ajouter un diagnostic à ceux de Sibbern (égocentrisme), Rasmussen (épilepsie), Heiberg (mélancolie), Helweg (hypomanie), Couchoud (psychose), Mesnard (névrose), etc. Non ! Pour Mirdal, la psychosomatique, qui « n'est pas une maladie mais un type de patient » (p. 51), devient intéressante parce que Kierkegaard a lui-même analysé sa maladie et qu'il a su en exposer une théorie. Après avoir examiné sa théorie du rapport entre l'âme et le corps, reconnu le langage comme lien entre l'état du corps et l'état de conscience et réinterprété la formulation kierkegaardienne du moi, Mirdal admet que l'écriture et la souffrance prennent dans son œuvre une importance fondamentale. À tel point que s'il n'est pas le premier à écrire pour guérir, il est néanmoins un de ceux pour qui l'écriture s'est très tôt érigée en « activité organisatrice ». Interprète génial du rapport entre l'écriture et la maladie, Kierkegaard, qui n'a jamais réussi à séparer souffrance et créativité, nous apparaît ici comme un malade d'un genre tout particulier.

Chantal Anne, du Lycée Berlioz, concentre sa trop courte communication sur la capacité du langage et de l'écriture à approcher l'énigmatique union entre l'âme et le corps. Ici, le recours à la psychosomatique se laisse expliquer par l'impossibilité, pour Kierkegaard, contrairement à Hegel, d'opérer la synthèse. Allant même jusqu'à dépister la source du déséquilibre psychosomatique dans l'absence de la mère de

Kierkegaard, Anne Lund, l'auteure s'appuie sur quelques textes décisifs pour faire des liens avec la psychanalyse, que l'espace alloué ne nous permet pas d'explicitier ici.

Quant à Jacques Caron, Jacques Lafarge et François Bousquet, ils tentent tous trois de mesurer la percée de Kierkegaard en France et dans la francophonie. Éditeur de l'ouvrage, Caron suggère, en s'inspirant d'un aphorisme des *Papirer*, une « pédagogie de la différence » reposant sur des critères afin de mieux baliser l'énorme défi que pose la réception de Kierkegaard en France. Pour expliquer la transmission obscure de l'œuvre, Caron rappelle que le « langage kierkegaardien est une logique de la langue qui n'aime pas l'effet » et combien, par rapport aux langues nordiques, « le français est une langue abstraite » (p. 71-72). D'où son constat sans appel : il faut lire Kierkegaard en danois ! Personne, d'ailleurs, ne saurait contester le rapport singulier qu'entretient Kierkegaard à sa langue. Or, cette « distance » intraduisible ou cette « différence », si elle fait en un sens la difficulté de la réception, ne justifie-t-elle pas en retour l'énigme « Kierkegaard » pour la philosophie française ?

Vient ensuite l'excellente communication de Jacques Lafarge, de loin le plus grand spécialiste de la réception de Kierkegaard en langue française. Ce dernier, qui a consacré sa thèse à la diffusion de l'auteur danois, s'amuse ici à rétablir les *faits* sur la pénétration de Kierkegaard en France. Tandis que J. Caron voulait voir 140 ans de présence kierkegaardienne en France (1856-1996), Lafarge met plutôt l'accent sur les « présences à éclipses » de cette réception, cherchant par là à montrer combien la diffusion française de Kierkegaard connut plus d'interruptions que de continuité. Cela dit, on saura également rappeler à notre mémoire que les recherches françaises débutèrent à partir des traductions allemandes et que, chose renversante, l'œuvre de Kierkegaard (sans les *Papirer* toutefois) n'est lue en français que depuis 14 ans, soit depuis la parution du dernier tome des *Œuvres complètes*, en 1984 ! Comme quoi le mot de Voltaire « les Français arrivent à tout les derniers, mais enfin ils arrivent » n'a pas perdu de son actualité...

François Bousquet s'intéresse à l'incidence de la philosophie religieuse sur le développement de la théologie française. Tel un « géographe des idées » et avec un savoir peu ordinaire des textes, Bousquet expose l'insertion graduelle de la pensée kierkegaardienne dans le monde philosophico-théologique francophone. Pour y arriver, il découpe la réception en trois périodes : 1920-1940 (l'entre-deux-guerres), 1945-1975 (deux vagues successives), 1975-1995 (l'essor) et y ajoute la réception dans la francophonie. On retiendra que cette division de la réception n'est pas aussi arbitraire qu'il n'y paraît à première vue et que la recherche effectuée par l'auteur ne manque pas de sérieux, comme en témoignent les nombreuses notes de lecture.

Après le thème de la réception de Kierkegaard, c'est le problème hautement actuel du langage qui refait surface avec la belle communication de Darío González et la réplique de Jacques Message. Dans « La voie transfigurée », González explique que l'écriture de Kierkegaard vise à mettre en question le langage de la totalisation (Hegel), que le langage se trouve délimité chez lui par l'expérience musicale et que cette dernière nous permet de redécouvrir ce qui est audible dans la parole. Mais ce qui intéresse González, c'est qu'avec certains passages de l'œuvre, on peut repenser le lien unissant la parole et le silence et mieux comprendre la topologie existentielle ainsi que la sphère éthique. Car le langage, en effet, opère chez Kierkegaard comme « trait » (p. 132), précisément celui à partir duquel l'éthique diffère d'elle-même et où la parole vient distancer deux silences : l'hermétisme de l'esthétique et la souffrance du religieux, tandis que le langage se veut l'expression de l'universalité de l'éthique. Or, si Kierkegaard paraît incapable de concevoir le silence *sans* la parole, le silence n'est cependant pas tout le « contraire » de la parole, « mais le ton que toute parole présuppose ». En ce sens, la réflexion sur le langage comme « trait », « don » et comme « distance » aboutit sans conteste à une critique de Hegel. On regrettera seulement que

l'analyse de González, inspirée de Lévinas, n'ait pas accordé plus d'importance à l'influence de J.-G. Hamann sur la conception kierkegaardienne du langage.

Dans le texte intitulé « Idéauté, réalité et langage », Jacques Message poursuit les réflexions de González sur le problème du langage. Cependant, la contestation de Hegel ne mène pas uniquement aux frontières du silence, mais dans les sentiers du religieux, car l'idéauté ne doit se référer qu'à Dieu. Or, cette idéauté du langage peut s'étendre sur deux plans : le plan logique et le plan éthique (p. 144). Suivant le plan éthique, l'auteur interroge la nature du langage et conclut, après maints détours à travers les textes, que si le langage se détache du médium musical, c'est avant tout parce qu'il est « parole » (mais encore don et promesse) — une parole qui n'est jamais totalement étrangère à notre liberté (p. 149-150).

Enfin, c'est à Jacques Colette que revient l'honneur de clore la discussion, à coup sûr marquée par l'absence d'Henri-Bernard Vergotte. Dans une intervention courte mais efficace, Colette a pour principale tâche de souligner les points forts du colloque, ce qu'il fait avec brio.

Ce livre nous offre en fin de parcours une belle surprise, à savoir un entretien de Jacques Caron avec la fille du grand traducteur français des *Œuvres complètes* aux Éditions de l'Orante, Paul-Henri Tisseau. Elle-même traductrice de Kierkegaard, Elise-Marie Jacquet-Tisseau rappelle la passion de son père pour l'auteur danois. Ce bref dialogue entre Caron et Tisseau montre surtout combien il est ardu de traduire Kierkegaard en français. Interrogeant autant la méthode herméneutique que le sens d'une traduction, Caron fait une interview intéressante et réussit à soutirer de belles réflexions de la part de la traductrice. Dommage que certaines questions manquent d'universalité, telle celle-ci : « N'y a-t-il pas une sorte de "rage" dans l'entreprise de traduction ? Vouloir à tout prix résoudre des difficultés. » (p. 172) ou encore : « Dans ma communication à la Sorbonne, je parle d'une *pédagogie de la différence*, c'est-à-dire apprendre à apprendre l'autre. Kierkegaard apprend à penser l'autre comme différence, comme altérité. L'altérité identifie. De là sans doute le rejet du système, des systèmes, des "uniformes" ? » (p. 176).

Le lecteur qui désirerait finalement trouver ici une introduction à la pensée philosophique de Kierkegaard sera assurément déçu par ce livre. Par contre, celui qui connaît déjà l'étendue des recherches kierkegaardiennes y trouvera un grand profit. Du point de vue éditorial, on aura même pensé offrir des *Bio-bibliographies* des auteurs qui ont contribué au colloque par leurs textes. On apprendra ainsi d'où viennent les collaborateurs et dans quels contextes s'inscrivent leurs recherches, ce qui est loin d'être inutile à ceux qui s'intéressent à la réception de Kierkegaard.

Dominic Desroches  
Université de Montréal

---

Jeffrey Andrew Barash, *Heidegger et son siècle*, Paris, PUF (coll. « Pratiques théoriques »), 1995, 188 p.

Yvon Corbeil

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027494ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027494ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corbeil, Y. (1998). Compte rendu de [Jeffrey Andrew Barash, *Heidegger et son siècle*, Paris, PUF (coll. « Pratiques théoriques »), 1995, 188 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 288–293. <https://doi.org/10.7202/027494ar>

Jeffrey Andrew Barash, *Heidegger et son siècle*, Paris, PUF (coll. « Pratiques théoriques »), 1995, 188 p.

Le récent ouvrage de Jeffrey Andrew Barash, professeur à l'Université de Picardie (Amiens), est un recueil d'articles parus entre 1982 et 1993. Son unité n'en est pas moins évidente, qui tient à l'intérêt principal de l'auteur pour la contextualisation historique de l'œuvre de Heidegger, ainsi qu'à la méthode interprétative qu'il met en œuvre pour celle-là, et qui se veut à contre-courant de certaines postérités heideggeriennes, notamment celles qu'assument la phénoménologie française ou la pensée de

la « fin de la métaphysique ». Les thèmes qui intéressent plus particulièrement Barash concernent essentiellement l'histoire et gravitent autour de la conception qu'en propose Heidegger, explicitement ou non. L'auteur s'intéresse également aux problèmes reliés à la *Kehre* et à ses implications pour la conception de l'histoire qui affleure depuis l'œuvre heideggerienne, ainsi qu'à l'intégration de cette dernière dans son propre contexte historique. La méthode qu'il emploie — commune à tous les articles réunis dans ce recueil et similaire à celle qui sous-tend son ouvrage de 1988, *Martin Heidegger and the Problem of Historical Meaning* — s'inscrit en faux contre une lecture immanentiste de l'œuvre et refuse ainsi d'emblée les règles du jeu interprétatif qu'énonce fréquemment Heidegger, et qu'il espère voir appliquer à ses propres travaux. Barash commente sa propre méthode en écrivant qu'elle vise à « écarter un mode de compréhension qui a voulu s'enfermer dans les limites de la méthode heideggerienne elle-même » (p. 10). C'est dire qu'il refuse la prétention heideggerienne selon laquelle il faut lire son œuvre, et après lui toute œuvre philosophique produite avant lui, aux lumières que procure la certitude d'une fin de la métaphysique, ou à celles octroyées par le fait de savoir que toute la philosophie occidentale est marquée du recouvrement antique de la vérité de l'être, recouvrement dont cette philosophie ne ferait que relater les péripéties. Mais l'élection, à titre de perspective majeure visant l'interprétation de toute l'œuvre heideggerienne, d'un thème qui ne constitue pas la principale préoccupation de celle-ci et qui, de surcroît, reçoit, selon les ouvrages et les époques envisagés, des caractérisations qui défient toute interprétation unifiante ne va pas sans difficulté. Naviguant dans ces eaux traîtresses de la pensée de Heidegger qui affirment simultanément le nécessaire caractère historique de toute pensée et la secondarité de cette historicité eu égard aux « problèmes fondamentaux » des « essences » qu'elle met en œuvre et en face desquelles toute contextualisation apparaît secondaire, Barash garde tant bien que mal le cap sur une interprétation unifiante qui voudrait éclairer l'œuvre heideggerienne à la lumière d'une unique préconception de l'histoire. Mais cette œuvre, déjà complexe dans sa première phase (disons jusqu'à 1929) quant à sa pensée de l'histoire, le devient encore plus par la suite, dès lors que surviennent les bouleversements occasionnés par la *Kehre* et qui tendent à re-contextualiser — mais d'une certaine manière — ce qui, d'abord, caractérisait toute l'histoire et, donc, pouvait apparaître comme tout à fait anhistorique.

L'« histoire », selon Heidegger, est celle de la pensée occidentale qui, de Platon aux Temps Modernes, narre les péripéties de l'auto-déploiement de la pensée rationnelle à partir d'un recouvrement initial, fautif certes, mais qui n'en est pas moins essentiel, dans la mesure où toute l'histoire est à comprendre à partir de celui-ci et où tout au-delà de ce recouvrement est quant à lui incompréhensible (à tout le moins par l'entremise d'une pensée qui n'est que la résultante de ce recouvrement et qui, dès lors, est à ce point déterminée par celui-ci qu'elle ne peut mettre à jour que ce qu'il lui suggère). La confusion est toujours possible entre cette conception de l'« histoire » et le caractère fondamentalement *historial* que Heidegger attribue au *Dasein*. Cette dernière caractéristique constitutive préside en effet notamment à l'« analytique existentielle » que conduit *Sein und Zeit* [SZ] et vise plus particulièrement à contrer une certaine pensée philosophique qui s'aveugle elle-même en tenant pour acquise la réalité d'un sujet transcendantal ne partageant aucune caractéristique commune avec le monde dans lequel il existe et affichant des qualités qui tendent à faire croire en un sujet désincarné, atemporel, déterminant. C'est dire que le « caractère historial » du *Dasein* ne doit pas être retenu d'emblée comme la preuve d'un intérêt particulier que porterait Heidegger à l'histoire, pas plus qu'on ne doit le comprendre comme la seule illustration, ou la meilleure, de l'objectif qui viserait à contrer d'une manière radicale tous les systèmes philosophiques à tendance idéaliste. Car si Heidegger reproche bien à de telles pensées l'ignorance dans laquelle elles se tiennent quant aux déterminités qui « corrompent » l'idéalité du sujet, ce qu'il vise, dans ce reproche, n'est pas de faire

reconnaître tel ou tel contexte historique particulier et déterminant, mais bien le principe même d'une telle détermination. Et ce principe ressortit à la dualité fondatrice de l'être et du temps, dualité qui fonde le *Dasein* — seul étant pour qui la question de l'être se pose — comme constitutivement « jeté », c'est-à-dire exposé au monde selon des modes qui consacrent sa non-coïncidence avec lui-même (done, sa « non-idéalité » en tant que « sujet »). Pas plus que la « temporalité » du *Dasein*, son « historicité » ne veut souligner la réalité d'une « histoire » qui suppléerait à la sortie définitive du « paradis » idéaliste et qui ne serait alors qu'un nouvel idéalisme, mais en marche. Ce n'est pas l'histoire qui intéresse le Heidegger de *SZ* ; c'est le temps. Une telle confusion — qu'engendre il est vrai presque naturellement Heidegger, à force de traiter d'historicité et de temporalité — n'est pas absente de l'analyse de Barash. Persuadé de l'importance qu'accorde le philosophe à l'« histoire », il cherche à mettre à jour la conception que celui-ci s'en faisait, qu'il s'agisse du premier Heidegger, « ontologico-existentialiste », ou du second, occupé à la pensée de l'être. À la fin cependant, il convient lui-même que Heidegger n'est jamais parvenu à exprimer ce concept de l'histoire : « C'est pourquoi l'on peut se demander si la pensée de l'historicité de l'Être, après avoir renoncé à l'analyse ontologique de la finitude de *Sein und Zeit*, parvient mieux que cette dernière à rendre compte de la plénitude d'un monde historique commun » (p. 187). Mais s'il n'y est jamais parvenu, c'est peut-être notamment parce que cela n'a jamais composé l'essentiel de son projet.

Cela dit, on aurait tort de croire pour autant à une méprise rédhutoire de la part de Barash. Car non seulement l'œuvre de Heidegger — et ce, malgré que ce dernier affirme ne s'occuper que de problèmes « fondamentaux » — n'est bien entendu pas exempte de tout perspectivisme historique mais, de surcroît, elle comporte bel et bien une réflexion stimulante sur nombre de thèmes philosophiques que l'on aime associer à des courants ou à des époques particulières (qu'il suffise de nommer ici le néokantisme, la mouvance diltheyenne ou la phénoménologie), tout autant qu'une définition assez unique de l'histoire qu'il convient certainement d'analyser. Et l'auteur a par ailleurs tout à fait raison d'affirmer qu'une certaine lecture de Heidegger a entièrement oblitéré ces dimensions de son œuvre. À ce titre, Barash (avec d'autres, tel T. Kisiel) fait office de pionnier pour ce qui est de redonner Heidegger à l'histoire de la philosophie, le « redonner » à cette histoire puisque, auparavant, on se contentait trop souvent soit de penser comme lui (et moins bien), soit de l'ignorer complètement.

Le premier article du recueil, « Existence et histoire : la critique heideggerienne de Karl Jaspers des années 1919-1921 », a été écrit en 1982 mais revu et augmenté pour la présente édition. Barash y trace le portrait d'un jeune Heidegger persuadé de la nécessité d'une « pensée de l'essentiel », après que la Première Guerre mondiale ait entraîné la perte de crédibilité autant du néokantisme que de la phénoménologie naissante. Cette déroute est celle de l'*Allgemeingültigkeit*, des critères de validité universelle qu'ont cherchés tout autant les néokantistes que les phénoménologues. En face de cette haute quête se dressent l'existence et la vie, à quoi ces systèmes n'ont toujours pas rendu justice. Si le jeune Heidegger partage cette doléance avec Jaspers, il reproche à ce dernier de continuer à miser sur une recherche théorique qui, justement, doit être « détruite » pour que la primauté de l'existence puisse être correctement énoncée. C'est donc longtemps avant *SZ* que Heidegger s'avise du problème cardinal que représente l'existence de « préconceptions » qui président à la recherche théorique, préconceptions qui doivent elles-mêmes receler quelque caractère plus fondamental que la théorie elle-même.

« Sur le lieu historique de la vérité : les enjeux herméneutiques chez W. Dilthey et M. Heidegger » date de 1989. Bien que l'intérêt de l'analyse de Barash concernant le dialogue qu'amorce Heidegger avec la réplique au néokantisme que représente l'œuvre de Dilthey soit indéniable, l'auteur place l'ensemble de celle-ci dans une perspective

selon laquelle l'objectif de Heidegger, dans ce dialogue, serait de « réinterpréter la tâche de la réflexion historique à partir de l'analyse du *Dasein* » (p. 35). L'article se termine par une conclusion laconique de Barash selon laquelle le problème de la reconstruction « exacte » du passé ne bénéficie pas d'un examen suffisant de la part de Heidegger. L'absence d'un tel examen, chez Heidegger, étonne d'autant moins si l'on se persuade que le problème de la « réinterprétation de la tâche historique » en est un qui est toujours déjà résolu chez lui (au nom du recouvrement antique de la vérité dont toute la pensée occidentale n'est qu'une conséquence) et qui, donc, ne l'intéresse que faiblement. Aussi Barash n'interroge-t-il que sa propre mise en place lorsqu'il écrit : « Malgré l'énorme impact souvent tacite de cette tentative [la réinterprétation de la tâche de la réflexion historique], Heidegger n'a ensuite plus émis d'opinion sur le rapport entre sa conception de l'histoire exposée dans *Sein und Zeit* et celle de ses prédécesseurs qu'il avait lui-même critiqués » (p. 35).

Le troisième article s'intitule « L'exposition du monde public comme problème politique : au sujet de l'interprétation de Heidegger par Hannah Arendt » (1989). On connaît l'une des thèses principales de l'œuvre d'Arendt et qui consiste à transformer Heidegger en arroseur arrosé : s'il a cru que toute la pensée occidentale avant lui restait dominée sans le savoir par un recouvrement inaugural, il ne s'est pas avisé de ce que toute sa pensée à lui (et avec elle, toute la pensée occidentale avant lui) était sous le joug d'un mépris fondationnel de la *polis*, du monde public. Cette interprétation d'Arendt lui permet de comprendre – mais paradoxalement à la lumière de l'analyse heideggerienne du « monde » – ce qui a conduit Heidegger à dévaloriser le monde public – le « On » – et à en arriver à proposer lui aussi, sous la forme de son « Analytique existentielle », une *épistémè* qui ne se distingue pas fondamentalement de toutes celles qui l'ont précédée mais qui, plutôt, montre comme elles un même rejet méprisant de la *doxa*. Si Barash expose ici d'une manière claire ce dialogue particulier entre Heidegger et Arendt, curieusement, il ne prend pas lui-même parti. Or, ce dialogue est fondamental pour sa propre thèse, dès lors que si Arendt a raison de reprocher à Heidegger la volonté d'en rester à la quête de vérités éternelles au détriment d'une « vérité » davantage à comprendre comme ce qui doit émaner de l'espace public, Barash a, quant à lui, tort de croire à une explicitation générale qui accorderait au contexte historique ou à l'histoire en général un rôle déterminant pour cette même vérité.

« Les sciences de l'histoire et le problème de la théologie : le cours de Martin Heidegger sur "Saint Augustin et le néo-platonisme" » (1988) s'inscrit sous la gouverne générale du problème qui, dans l'Allemagne du début du siècle, a opposé la « théologie historique », telle que la défendait par exemple E. Troeltsch, à la théologie « dialectique » que lui opposait R. Bultmann, ce dernier s'appuyant sur certains éléments de la pensée de Heidegger. Dans la perspective qui intéresse plus particulièrement Barash, ce dernier comprend l'interprétation de l'histoire qui découle de la pensée d'Augustin (avec, notamment, l'éthique qu'elle implique) en opposition à celle que Heidegger fait remonter à saint Paul, ainsi qu'à l'exégèse qu'en propose Luther. Cherchant quelle conception de l'histoire cette opposition peut permettre à Heidegger d'obtenir, Barash écrit : « Si l'on peut donc, avec Heidegger, parler d'une "historicité du vrai", ce ne saurait plus être en termes de point d'ancrage objectif, mais bien plutôt d'une "répétition", fidèle à l'expérience factice de la vie [...] » (p. 83). Ce faisant, il effleure une interprétation valide des concepts d'historicité et de temporalité chez Heidegger, concepts qui témoignent bien davantage d'une *constitution* temporelle et historique de l'existant que d'une *intégration* de celui-ci dans une histoire pour laquelle il ne devient alors qu'une contingence parmi d'autres. Malheureusement, il n'en tire pas les conclusions nécessaires et continue par la suite de se demander si « l'insistance de Heidegger sur le contexte historique, ou encore épochal, de la

révélation [...] ne reconduit [...] pas à une pensée de la cohérence objective de l'histoire ? » (p. 88-89). Bien qu'une réponse négative soit finalement proposée à cette question, il appert qu'une interprétation juste des concepts heideggeriens de temporalité et d'historicité laisse peut-être voir d'abord qu'elle ne se pose pas exactement en ces termes.

Dans « Saint Paul, Spinoza et l'absence de l'éthico-politique chez Heidegger » (1993), l'auteur tente de montrer que même si elle s'en désintéresse, l'ontologie fondamentale de Heidegger « porte les traces de présupposés nourris par une réflexion sur la théologie » (p. 92). Si, à partir de saint Paul, de Luther et, dans une moindre mesure, d'Augustin, il est intenable de croire en la possibilité de constater l'existence de Dieu grâce à la seule raison, il n'en va pas de même pour Thomas d'Aquin et, après lui, pour Spinoza. Or, selon Barash, on peut établir une analogie entre la transcendance de la foi telle que peuvent l'entendre saint Paul ou Luther et la « voix de la conscience » dont parle *SZ* : pas plus que la foi ne saurait dériver d'une quelconque métaphysique qui pourrait la précéder ou la sous-tendre, ne saurait-on déduire une « éthique » à partir d'une réflexion philosophique. C'est notamment pour ne pas se confronter au problème d'un « système » de la pensée qui mène à des considérations éthiques ou sociopolitiques que Heidegger « éviterait » de proposer une réflexion sur Spinoza.

« Temps de l'être, temps de l'histoire : Heidegger et son siècle » est l'article le plus poussé de ce recueil. L'auteur s'y donne comme tâche de tenter de situer Heidegger dans la perspective du XX<sup>e</sup> siècle. Mieux que tous les autres articles du recueil, celui-ci souligne les problèmes d'une interprétation qui veut situer dans son contexte historique une pensée qui réfute la validité, voire la possibilité, d'une telle intégration. Bien sûr, entre l'affirmation de Heidegger de ne considérer que des problèmes essentiels qui, de ce fait, se voient dispensés de nommer le contexte dont ils tirent leur pertinence, et l'abstraction réelle de ceux-ci eu égard à ce contexte, il y a un gouffre, que Heidegger franchit allègrement mais dont un commentateur se doit de rappeler l'existence. Déjà avertis de ce que la réflexion heideggerienne peut devoir au néo kantisme, au « criticisme historique » de Dilthey ou aux spéculations théologiques, nous sommes ici confrontés au problème du contexte sociopolitique dans lequel se meut l'œuvre de Heidegger. Cette confrontation ne se fera pas sans le rappel des sympathies nazies de l'auteur de *SZ* (dont l'excellent travail biographique récent de R. Safranski donne cependant une plus exacte mesure). Mais examinées dans le contexte général d'une analyse qui vise à éclairer le concept heideggerien d'histoire, ces sympathies donnent, sous la réflexion de Barash, toute la mesure de la difficulté qu'il y a à les bien comprendre, et ce, à l'abri des simplifications parfois étonnantes auxquelles ont souvent donné lieu certains commentaires sur le sujet. Autant le concept heideggerien d'« histoire » fait apparaître de nombreuses difficultés interprétatives dès lors qu'il concerne d'abord une caractéristique constitutive du *Dasein*, bien avant qu'il ne signifie quelque chose pour la compréhension de l'histoire en tant que telle, autant il reste problématique de comprendre en quoi une telle conception de l'histoire entraîne, ou n'entraîne pas, des conséquences quant aux choix politiques qui sont ceux de qui la possède. Conscient de cette dualité du problème historique (dualité qui, cependant, est peut-être davantage le fait de Barash lui-même que de Heidegger), l'auteur donne ici la mesure de la complexité du rapport qui lie la propre pensée de Heidegger à sa caractérisation du *Dasein*.

Ce même article présente également une analyse importante de la *Kehre*, au moins en ce qui a trait aux transformations qui lui sont associées quant au concept heideggerien de l'histoire. Délaissant l'ontologie du *Dasein*, qui cherche le « sens de l'être », Heidegger s'est, à un moment (1929-30), tourné plutôt vers la « vérité de l'Être », qui est aussi son « Histoire ». Pour la première fois alors, le philosophe

allemand émet nommément quelques détails au sujet de la manière dont il convient de penser l'histoire (en fait, selon les termes de l'« instauration de la vérité »). Malheureusement, ces « détails » révèlent une « histoire » qui est entièrement hors de la portée de la pensée humaine, si ce n'est, pour celle-ci, de la possibilité de « recevoir » quelques éléments qui, notamment par le biais de certaines métamorphoses du langage, peuvent indiquer à l'homme que l'Être se temporalise, s'« historise ». Mais quelle pourra bien être, pour la compréhension humaine, une « histoire » dont les déterminations sont incompréhensibles ? Il va de soi que Barash ne répondra pas à cette question, pas plus que Heidegger n'y répondait lui-même. Mais le commentateur a raison de souligner que, tout autant que lorsqu'il s'agissait de jeter les bases d'une « ontologie fondamentale », s'il s'agit désormais de penser l'impensable d'une « Histoire de l'Être », dans les deux cas se manifeste la volonté de soustraire l'explication ultime du monde à la pensée rationalisante et théorisante. La primauté de l'existence chaque fois mienne (individualité) du *Dasein* signifie, pour la possibilité d'un système de l'*Allgemein-gültigkeit*, la même chose que la primauté fondationnelle de l'histoire de l'Être : une science, générale et théorique, ne donnera jamais la pleine et entière mesure du réel.

Dans l'article suivant, « L'image du monde à l'époque moderne : les critères de l'interprétation chez le dernier Heidegger » (1988), Barash examine la manière dont Heidegger peut comprendre les transformations qui président à différentes époques de l'histoire. À l'enseigne de la *Seingeschichte*, ces transformations sont en fait des métamorphoses de la vérité dont l'unité se fonde dans le moment inaugural du recouvrement platonicien. Mais à l'identification, par Heidegger, du problématique instant d'une vérité présocratique en guise de fond sur lequel peuvent être comprises ces métamorphoses, Barash oppose l'influence qu'aurait eue, sur la pensée de ces transformations de la vérité, l'œuvre hégélienne.

Le dernier article du recueil, « La deuxième guerre mondiale dans le mouvement de l'histoire de l'Être » (1992), traite une nouvelle fois de l'adhésion de Heidegger au nazisme. L'auteur tente d'identifier une « faille dans l'interprétation heideggerienne de l'histoire » (p. 170), faille qui n'explique peut-être pas entièrement cette adhésion, mais qui doit être prise en compte pour sa pleine interprétation. Cette « faille », Barash l'associe à un idéal d'impartialité qui préside, chez Heidegger, au refus de discuter de ses propres partialités (l'auteur cite en exemple l'explication que fournit Heidegger à la tragédie de la Seconde Guerre mondiale, explication qui relève d'une fatalité que ne peut expliquer que la *Seingeschichte* et qui déresponsabilise les acteurs individuels de cette catastrophe) : à force de vouloir combattre le perspectivisme historique, Heidegger aurait fini par ne plus prendre garde aux conséquences, pour sa propre pensée, de sa propre insertion historique. C'est là un reproche que l'on peut certainement envisager d'adresser à la philosophie de Heidegger (et que ne manque pas de faire, par exemple, toute l'œuvre de H.-G. Gadamer). Au-delà de ce que peut comporter d'utile l'examen de ce problème particulier, il resterait cependant ici à examiner ce que peut signifier, pour cette question de la déresponsabilisation, l'abandon de la perspective ontologique telle qu'esquissée par SZ et qui, justement, dévoilait comme l'un de ses moments forts la responsabilisation fondamentale du *Dasein* chaque fois mien.

Yvon Corbeil

Université de Montréal

## Philosophiques

philosophiques

Jean-Pierre Cometti, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 1996, 246 p.

Pasquier Lambert

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027495ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027495ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

### ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lambert, P. (1998). Compte rendu de [Jean-Pierre Cometti, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 1996, 246 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 294–296. <https://doi.org/10.7202/027495ar>

Jean-Pierre Cometti, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 1996, 246 p.

Après avoir écrit deux livres importants sur Robert Musil (PUF, 1985 ; Mardaga, 1986), l'auteur s'intéresse maintenant à une autre figure autrichienne bien connue : Ludwig Wittgenstein. Ce livre a été précédé de plusieurs articles sur l'esthétique de Wittgenstein et suivi d'un essai intitulé *La maison de Wittgenstein* (PUF, 1998), concernant la maison construite par Wittgenstein tout juste avant son retour à la philosophie en 1930.

L'auteur, dans sa première publication entièrement consacrée à Wittgenstein, traite des rapports conflictuels qu'entretient celui-ci avec la philosophie et du difficile usage que l'on peut faire d'une pensée qui s'inscrit à contre-courant de tout un mode de philosopher propre à la civilisation occidentale (chapitre premier). Il explique ensuite les notions de  *règle*  et de  *jeu de langage*  (chap. II), puis celle de  *forme de vie*  (chap. III), sans nécessairement apporter un éclairage nouveau sur ces notions, mais en mettant bien en perspective les liens qui les sous-tendent. L'auteur aborde ensuite un sujet qui semble lui tenir à cœur : les questions esthétiques (chap. IV). Le livre se termine sur la conception wittgensteinienne par excellence de la philosophie comme  *travail sur soi-même*  (chap. V), où l'auteur confronte les exercices de la thérapeutique wittgensteinienne avec les pratiques textuelles et la déconstruction.

Les prétentions anti-fondationnalistes et la vision anthropologique de Wittgenstein concernant les pratiques humaines telles que les  *rituels*  et les  *croyances*  aussi bien morales (comme les rites religieux) que mathématiques (la nécessité et les  *vérités éternelles* , par exemple) sont bien rendues par l'auteur dans les chapitres II et III, quoiqu'il ait parfois du mal à tenir une ligne d'argumentation linéaire ; bref, il prend de nombreux détours pour expliquer certaines réflexions wittgensteiniennes bien connues et relativement faciles à résumer. L'auteur prétend que  *règles, jeu de langage*  et  *forme de vie*  sont des notions qui n'ont pas de prétention fondationnelle, car Wittgenstein ne cherche pas à s'en servir comme base d'un système ou d'une théorie, comme c'est le cas chez Habermas avec sa « théorie de l'agir communicationnel ». Par conséquent, elles n'ont pas non plus de portée directement sociale ou politique. Elles sont plutôt de nouvelles métaphores pour expliquer le fonctionnement du langage dans un contexte philosophique. Mais puisque le langage remplit certaines fonctions qui ne sont pas étrangères à ses dimensions sociale et politique, touchant la culture et la communication, J.-P. Cometti croit bon de confronter les vues de Wittgenstein à la « théorie de la discussion » de Apel et Habermas de même qu'à l'interprétation de Kripke, allant jusqu'à affirmer que « Kripke rejoint à sa manière Apel et Habermas par son souci d'une justification qui ne soit pas seulement grammaticale et  *interne*  à nos jeux de langage, et par une conception dont les bases paraissent étroitement consensuelles et très peu ancrées dans des formes de vie » (p. 96). Là où l'on doit donner raison à l'auteur, c'est que la vision anthropologique – et même anthropomorphique – de Wittgenstein concernant les pratiques humaines, vient de sa volonté de justifier les pratiques sans « sortir du langage », simplement parce qu'elles existent, parce qu'elles sont d'usage au sein d'une « forme de vie » partagée par une communauté, ce qui n'est pas le cas d'une grande majorité de philosophes, qui semblent croire à la nécessité de dégager le « vrai » fondement de nos pratiques. J. Bouveresse et J.-P. Cometti à sa suite n'ont donc pas tort de qualifier Wittgenstein de conventionnaliste, par opposition aux « consensualistes ».

Le chapitre IV est consacré à l'examen du  *geste*  et de l' *aspect*  en esthétique. L'auteur en profite aussi pour nous resservir la distinction wittgensteinienne bien connue entre les  *causes*  et les  *raisons* . Le nœud de la discussion est que l'appréciation esthétique n'est pas une réaction causale, de nature psychologique, à une œuvre d'art,

quoiqu'une œuvre d'art puisse être la raison d'un certain type de réaction émotive. Il s'agit plutôt de saisir certains aspects de l'œuvre comme représentant ou suggérant telle ou telle chose. Le rôle du geste, en art, est précisément de montrer un aspect de l'œuvre (picturale ou musicale) qui n'avait pas été saisi auparavant. C'est pourquoi, comme le dit si bien Wittgenstein, « il est difficile en art de dire quelque chose d'aussi bon que... ne rien dire » (*Vermischte Bemerkungen*, p. 33).

L'intérêt principal de ce livre, cependant, réside surtout dans les premier et dernier chapitres, où sont soulevées les questions de l'importance, de l'intérêt et de la pertinence de la thérapeutique de Wittgenstein. Le projet de Wittgenstein, cela est bien connu, est de guérir l'entendement des philosophes des illusions causées par un usage fautif du langage. La philosophie, façonnée par le langage, ne contiendrait essentiellement que des problèmes « grammaticaux », que seule une vision synoptique serait en mesure de dissoudre. Cette orientation thérapeutique fait en sorte que les positions habituellement défendues et débattues en philosophie ne se retrouvent pas dans l'œuvre de Wittgenstein, sinon pour être critiquées.

Ainsi, « le problème que pose Wittgenstein aux philosophes reste celui qu'il pose à la philosophie » (p. 216). C'est dire qu'il est question ici de s'interroger sur le sens même de l'activité philosophique. Cela nous oblige à nous demander ce qu'on peut faire d'une critique négative comme celle de Wittgenstein, qui se refuse à construire quelque chose de positif pour, au contraire, remettre en question la légitimité même de l'activité philosophique : « Une philosophie qui ne se donne pas d'autre tâche que de guérir ou de dissiper les malaises auxquels certains usages linguistiques donnent lieu doit nécessairement à ces mêmes usages sa raison d'exister, au point que si, d'aventure, son action thérapeutique devait aboutir, elle lui serait d'une certaine manière fatale » (p. 216). N'est-ce pas pour cela que Wittgenstein s'interroge sur la raison d'être de son activité philosophique en se demandant : « Est-ce que je souhaite voir mon travail continué par d'autres plutôt qu'un changement dans la manière de vivre qui rende toutes ces questions superflues, cela n'est pas du tout clair pour moi (c'est pourquoi je ne pourrai jamais fonder une école) » (*Vermischte Bemerkungen*, p. 74) ? Cela fait de la philosophie une activité purement contingente, de sorte que « nous devons pouvoir cesser de philosopher lorsque nous le voulons » (*Philosophische Untersuchungen*, § 133). Tel est le paradoxe de la deuxième philosophie de Wittgenstein, dont Wittgenstein lui-même s'était d'ailleurs aperçu le premier.

Dans la veine des critiques de Hacker et Baker, Cometti constate également qu'il y a d'« authentiques penseurs », comme Wittgenstein, « à côté des déconstructionnistes et des philosophes analytiques occupés à leurs jeux oisifs » (*sic*) (p. 18), citant Putnam, discutant les thèses de Quine, Davidson et Goodman, consacrant une section importante à examiner l'interprétation controversée de Kripke, de même qu'une autre à opposer Wittgenstein et Derrida. On peut se demander jusqu'à quel point cette manière de « philosopher avec Wittgenstein » contre la tradition est une interprétation plus « authentique ». Est-il vraiment plus légitime d'utiliser Wittgenstein contre la philosophie analytique et la déconstruction, comme le font Hacker, Baker et Cometti, que de l'utiliser pour y puiser un certain nombre de thèses défendues moins par Wittgenstein que par la philosophie analytique en général ? On peut présumer que Wittgenstein se serait défendu d'appartenir à une quelconque école ou tendance et aurait tout simplement refusé que ses idées soient utilisées à des fins polémiques.

D'autre part, il est regrettable que cette monographie soit affligée, quoique à un moindre degré, du même défaut que la plupart des longs ouvrages consacrés à Wittgenstein en français : l'auteur saute souvent d'un sujet à un autre, opérant des transitions thématiques sans se soucier de systématiser les interprétations successives qu'il donne des divers fragments de l'œuvre de Wittgenstein et citant au passage des auteurs aussi différents que peuvent l'être Apel, Habermas, Kant, Heidegger, Rorty ou

Musil, en plus de ceux mentionnés précédemment. Les chapitres II et III souffrent particulièrement de leur caractère rapsodique. Quant au chapitre IV, le thème de l'esthétique sort un peu du cadre général de l'ouvrage.

Certains protesteront qu'agir autrement ne ferait que nuire à l'exposition fidèle des pensées de Wittgenstein, ce dernier (du moins dans sa deuxième période) récusant toute explication de nature théorique ou systématique en philosophie. En effet, dès que l'on tente de saisir la pensée de Wittgenstein de façon systématique, on risque de lui faire violence et de ne pas lui rendre justice. Il faudrait cependant éviter de profiter des philosophies qui se présentent sous forme de remarques ou de paragraphes brefs, comme celles de Nietzsche et Wittgenstein, de manière à en tirer les interprétations les plus diverses et les plus contradictoires ou à les utiliser comme cheval de bataille contre les autres philosophies, ce qui n'est pas leur rendre service non plus. Ces difficultés, par contre, en disent déjà beaucoup sur la nature des entreprises philosophiques anti-théoriques et non systématiques, ainsi que sur les problèmes exégétiques qu'elles posent ; d'où, encore une fois, la difficulté de « philosopher avec Wittgenstein ».

Par son livre, qui s'impose comme une contribution importante aux études wittgensteiniennes, J.-P. Cometti met bien en lumière l'ambiguïté du projet de Wittgenstein durant sa seconde période, au point où l'on se demande si le problème que Wittgenstein pose à la philosophie (celui de sa légitimité) n'est pas au fond le problème qu'il éprouve face à la philosophie. On pourrait dès lors reprocher à Wittgenstein de voir la philosophie comme essentiellement problématique, alors que c'est lui-même, en raison de son attitude personnelle concernant la philosophie, qui rend l'activité philosophique problématique.

Pasquier Lambert  
Université de Montréal

---

**Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.**

**Pasquier Lambert**

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027496ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027496ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, P. (1998). Compte rendu de [Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 296–300.  
<https://doi.org/10.7202/027496ar>

Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.

A. Soulez, qui dirige cette publication, a aussi réuni, avec J. Sebestik, les textes du *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits* (PUF, 1985) ainsi que ceux de *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui* (Klinecksieck, 1992). Le premier des deux volumes de cette nouvelle publication rassemble des textes inédits que Wittgenstein dicta à Friedrich Waismann dans les années 1930 pour Waismann lui-même et pour Moritz Schlick, alors que le second est un ensemble de six études critiques des traducteurs portant sur les *Dictées*. Les textes des dictées ont été établis par G. Baker et B. McGuinness, deux spécialistes anglo-saxons des études wittgensteiniennes dont le nom n'est plus à faire en ce domaine. Les textes publiés ont été retrouvés dans les papiers de F. Waismann après sa mort en 1959 et datent tous de la période 1928-1939, bien qu'il ne soit pas possible de fixer de date de rédaction précise pour chacun des ensembles de papiers dactylographiés.

***Dictées de Wittgenstein* – Volume 1 : textes inédits (années 1930)**

Ces *Dictées* sont en réalité la suite des entretiens publiés à partir des notes de F. Waismann sous le titre *Wittgenstein und der Wiener Kreis*. Elles exposent de façon claire et synthétique les présupposés et principes de base de l'analyse du langage propre à la deuxième période de Wittgenstein. Ce dernier applique sa méthode de

recherche à un grand nombre de cas particuliers d'usage du langage, par une critique de plusieurs illusions philosophiques, notamment : a) la compréhension comme état ou processus mental ; b) la conception causale du langage ; c) l'idée de corps de signification. Wittgenstein suggère plutôt d'expliquer la notion de compréhension comme une façon de concevoir ou comme la perception d'un aspect. On retrouve en outre dans ces dictées les plus représentatifs champs d'intérêt de Wittgenstein à partir des années 1930 : vérification, compréhension et signification, règle et grammaire, vision synoptique, méthode et nature de la philosophie, langue phénoménale et hypothèses, concepts de la logique, concepts psychologiques et métalogiques, etc.

Le plus grand intérêt de ces dictées est qu'on y trouve expliquée, dans les divisions intitulées « Le caractère de l'inquiétude », « Philosophie », « Vision synoptique » et « Méthode », la méthode descriptive qui sera celle de Wittgenstein à partir des années 1930 et qui trouvera sa meilleure formulation à la section « Philosophie » du *Big Typescript*, ainsi qu'aux paragraphes 89 à 133 des *Recherches philosophiques*. Les *Dictées* ne dispensent peut-être pas de la lecture des *Recherches philosophiques* ni ne les remplacent, mais en constituent un éclaircissement et un complément essentiel. Il faut noter enfin que la même attitude critique s'impose à la lecture de ces dictées que par rapport aux entretiens du Cerle de Vienne, aux *Leçons et conversations*, aux *Cours de Cambridge* et autres textes qui sont des notes de cours ou de conversations prises par des étudiants ou des disciples de Wittgenstein, mais ne sont pas — il est très important de le rappeler — de la main de Wittgenstein lui-même. Il serait étonnant, en effet, que Wittgenstein ait accepté de laisser publier ces textes sans de nombreux remaniements.

### *Dictées de Wittgenstein* — Volume 2 : études critiques

Ce second volume réunit six études approfondies des *Dictées de Wittgenstein*. Les contributions de F. Schmitz, A. Soulez et G. Guest sont de loin les plus imposantes, occupant chacune environ 70 pages, côtoyées par des textes plus courts de J.-P. Cometti et C. Chauviré ainsi que par un texte (traduit de l'anglais) de G. Baker, éditeur de l'édition anglaise des *Dictées*.

François Schmitz, à qui l'on doit *Wittgenstein, la philosophie et les mathématiques* (PUF, 1988), examine dans « Relation interne, inférence et règle : du *Tractatus* à " autre chose " » l'évolution, à partir du problème de l'inférence, de la nécessité logique vue comme relation interne (époque du *Tractatus*) à la notion, beaucoup plus flexible, de règle au sein d'un *jeu grammatical* (époque des *Dictées*), appellation qui sera bientôt remplacée par celle, mieux connue, de *jeu de langage* (époque des *Recherches*). Les *Dictées* sont donc la source, suivant la lecture de F. Schmitz, de critiques visant les conceptions élaborées lors de la rédaction du *Tractatus*. En résumant beaucoup, nous pouvons affirmer que le *Tractatus* défend une conception de l'implication telle qu'une proposition suit logiquement d'une autre lorsque le sens de la seconde est compris dans la première. Il existe donc une relation interne (et non externe, comme le pensait Russell qui confondait alors implication et inférence) entre les propositions, relation qui dépend non seulement de la structure, mais aussi de la signification des propositions. Le tournant opéré par Wittgenstein consiste à ramener au premier plan la règle et à lui donner la priorité sur la signification, tout en soulignant l'indépendance du logique ou du grammatical sur la réalité. La thèse du *Tractatus* d'après laquelle il n'y a de nécessité que logique se trouve ainsi prolongée dans la deuxième philosophie par la thèse de l'autonomie de la grammaire par rapport à la réalité.

L'étude de Jean-Pierre Cometti sur « Le langage et l'ombre de la grammaire » commente l'une des critiques les plus considérables apportées par Wittgenstein dans le domaine de ce qu'on a appelé chez lui la « philosophie de la psychologie ». Cette critique vise à dissiper des illusions très courantes. On cherche souvent, par exemple, à

expliquer la compréhension en affirmant qu'il s'agit soit d'un état ou d'un processus mental interne, soit d'un lien avec les objets du monde externe, que viendrait déterminer la signification des mots, elle-même déterminée par les règles qui s'appliquent aux mots à l'intérieur d'un « espace grammatical ». Wittgenstein se demande pourquoi nous avons tendance à séparer les mots de leur signification et cette dernière de leur compréhension, pour les unir à l'aide d'une notion qui joue le rôle de lien causal et qui a eu un immense succès en philosophie : celle d'intentionnalité. Wittgenstein s'attaque dans les *Dictees* (et plus tard dans ses écrits sur la philosophie de la psychologie) à la conception de l'intention héritée de Brentano et y dénonce l'idée que l'on se fait de la signification lorsque celle-ci nous semble entourée de mystère, comme si elle cachait ce qui cherche à se dire dans les profondeurs de l'intention ». La façon qu'a Wittgenstein de concevoir la signification est en quelque sorte « comportementaliste » (pour ne pas dire béhavioriste), puisque toute explication qui fait appel à l'intériorité, au mental ou aux représentations est sévèrement critiquée et rejetée comme illusoire. Pour Wittgenstein, quelqu'un comprend la signification d'un langage lorsqu'il montre par son attitude ou son action sur le monde qu'il a compris ce qu'on lui dit ; c'est pourquoi la maîtrise d'un langage est analogue à la maîtrise d'une « technique ». Wittgenstein ne nie pas, évidemment, l'existence des idées ou des représentations, mais juge qu'elles sont inutiles dans l'explication de la compréhension. C'est plutôt à l'aide de critères, essentiellement comportementaux, qu'il nous est possible de dire que quelqu'un a compris le sens d'un langage (d'un ordre, par exemple).

Christiane Chauviré, qui a déjà publié un livre d'introduction à Wittgenstein (Seuil, 1989), se penche dans une très courte étude sur le concept de vague (*Vagheit*). D'après Wittgenstein, il n'y a pas de règles strictes, fixées une fois pour toutes, qui gouvernent la signification des mots et par conséquent leur usage. Il y a donc un certain « vague » dans l'emploi du langage. Cette indétermination est propre à la nature du langage et celui-ci n'a pas à être « corrigé » ou réformé : il est en ordre tel qu'il est, comme le répète souvent Wittgenstein. Cela ne signifie pas pour autant que tous les mots soient vagues dans leur usage, car certains ont une signification très précise (les noms propres, par exemple). On voit, dans ce nouveau problème qui préoccupe Wittgenstein, que le langage ordinaire devient pour lui plus capital que la logique et l'exigence de clarification définitive que celle-ci exige.

Cet intérêt pour l'usage courant du langage fait de Wittgenstein l'un des philosophes les plus attentifs à la phénoménologie du langage tel que nous l'utilisons. L'approche la plus originale, exhaustive et systématique parmi les études que nous retrouvons dans ce volume est sans doute celle de Gérard Guest, inspirée précisément par ce « motif phénoménologique » – « l'image dans le tapis », d'après l'expression de l'écrivain Henry James, reprise comme titre par l'auteur – décelable dans l'œuvre du second Wittgenstein. Ce qui préoccupe désormais Wittgenstein, c'est le primat expressif de la « chair concrète du langage ». G. Guest remarque que de l'ockhamisme subtil du *Tractatus* à la « phénoménologie » de Wittgenstein, il y a un retournement par lequel règle, signification, intentionnalité ou pensée deviennent des mots aussi simples et concrets que ceux désignant des objets empiriques. Les mots font tous partie, à un même degré, de la chair du langage, ce langage que Wittgenstein voudrait le plus près possible des phénomènes, des choses mêmes. Il y aurait donc, du *Tractatus* aux *Recherches* de Wittgenstein, non pas une rupture, mais un tournant à partir duquel se déplace l'intérêt pour une langue idéale à construire afin d'atteindre les phénomènes, vers une langue originaire des phénomènes eux-mêmes. Tandis que, pour le « premier » Wittgenstein, le langage, comme un voile, cachait les phénomènes, pour le « second », il est d'une certaine manière la chair des phénomènes mêmes, tels qu'ils se donnent. La plupart des interprètes croient ici bel et bien à une rupture, puisque le

projet de description pure des phénomènes originaires (fait, proposition, image, pensée) semble remplacé par un projet de vision synoptique — et donc de description illimitée — des règles qui constituent la grammaire de notre langue et qui en gouvernent l'usage. Mais G. Guest y voit plutôt un seul et même projet, dont la deuxième formulation aurait déjà été plus ou moins consciemment pressentie et recherchée au temps du *Tractatus*.

Ce projet, d'après cet auteur, serait traversé de part en part par un motif récurrent, tissé dans le fil même de la recherche philosophique, fil conducteur de la « phénoménologie » de Wittgenstein. Ce « motif » se dessine à travers trois schèmes qui reviennent constamment dans la pensée de Wittgenstein. Le premier est la critique des présupposés indus sur l'existence d'« entités métaphysiques » (sens, essences et autres « corps de signification ») présentes quelque part « derrière » ou « au-delà » des mots ; conjectures et préjugés qui naissent d'un usage fallacieux du langage. Le second est la critique de l'attitude qui suppose l'action de processus physiques ou physiologiques de nature psychique ou mentale tels que des « intentions », des « actes » ou « visées » de sens, qui sont autant de modes de l'intentionnalité, représentations, images mentales et autres manifestations obscures et imperceptibles « causant » prétendument certaines « réactions » de signification ou de compréhension. Le troisième, enfin, est la critique de toute théorie affirmant que la grammaire et les règles de notre langue devraient être fondées en référence à une réalité qui leur est totalement extérieure, pour ainsi dire transcendante, qui leur préexisterait et les justifierait en droit ; la thèse bien connue de Wittgenstein étant, par opposition, que la grammaire est « autonome » par rapport à la réalité. La signification d'ensemble du projet wittgensteinien serait dès lors, à partir de ces trois schèmes de critiques philosophiques, de s'acheminer vers l'élaboration de la « grammaire philosophique », en vue de « *montrer qu'il n'est nullement nécessaire* — à supposer que cela fut même possible — d'entreprendre de " *sortir du langage* " pour comprendre comment il se rapporte à la " *réalité* " et comment il la " *signifie* " » (p. 129).

Dans « Comment lever l'inquiétude du philosophe ? Une question de modèle pour une méthode de *synopsis* », Antonia Soulez porte elle aussi son attention sur le changement dans la méthode utilisée par Wittgenstein dans le *Tractatus* et les *Recherches*, mais en adoptant une perspective différente. Selon l'auteur, la philosophie se réduit pour Wittgenstein (aussi bien durant la première que la deuxième période) à une méthode affectée par toute modification survenant dans sa pensée. Le formalisme du *Tractatus* est tout d'abord, suivant le terme de l'auteur, « désaffirmé » à la suite de l'échec de la théorie de l'image, ce qui entraîne d'autre part l'impossibilité d'une analyse définitive de la proposition. Wittgenstein chercherait ensuite une nouvelle méthode afin de comprendre correctement, cette fois, le lien entre le langage et la réalité, mais une méthode qui ne fasse pas « sortir du langage ». Ce serait la conception du « modèle » de comparaison entre langage et réalité qui viendrait tout changer, et non la méthode elle-même, qui se trouve cependant modifiée par le modèle utilisé. Le nouveau modèle, « grammatical » mais encore lié à une « méthode de comparaison » qui est toujours une « méthode de projection logique », exploiterait alors toutes les possibilités du langage, à travers une multiplicité d'analogies flexibles et variables à l'infini, et tiendrait compte des règles de la grammaire tout en rendant compte aussi de sa créativité.

Gordon Baker s'est fait connaître par ses nombreuses publications, écrites en collaboration avec P. Hacker, comme l'un des plus importants spécialistes anglo-saxons de la pensée de Wittgenstein. Il nous livre ici une interprétation de la méthode de Wittgenstein en partant de la comparaison entre le calcul et la pensée : « penser, c'est opérer avec des signes ». L'auteur laisse entendre que Wittgenstein aurait ainsi dressé la grammaire du mot « penser » et qu'il l'aurait tenue pour valable jusque dans ses

derniers écrits. Cette conception de la pensée comme calcul s'oppose aux préjugés qui voudraient que la grammaire n'ait rien à voir avec de telles analogies, et la méthode comparative de Wittgenstein, qui vise à dissiper ces « préjugés grammaticaux », pourrait avoir quelque affinité avec la psychothérapie d'orientation psychanalytique. C'est précisément l'occasion pour G. Baker de vérifier la ressemblance qu'il peut y avoir entre la psychanalyse et la méthode de Wittgenstein. La première différence fondamentale est que les malaises observés par Wittgenstein sont toujours de nature « intellectuelle », alors que ceux examinés par la psychanalyse sont de nature « émotionnelle ». Du point de vue philosophique, ce qui est recherché est une nouvelle manière de voir qui éviterait les préoccupations ou les préjugés à la source du malaise. La « liberté » ou « disponibilité » requise par la thérapie n'est pas sans rappeler l'ouverture d'une vision autre qui est nécessaire pour que le « changement de paradigme » dans les termes de T. Kuhn soit possible. Pour que la « conversion » ait lieu, le patient sous traitement philosophique doit être amené à voir que ce qu'il conçoit comme une nécessité n'est en réalité qu'une « contrainte subie » ou une « habitude conceptuelle ». Mais peut-on vraiment être « guéri » de façon exclusivement rationnelle en faisant abstraction de l'arrière-plan émotionnel sur lequel la volonté a sans doute beaucoup moins de prise ? L'idée que l'on puisse être « délivré » d'habitudes grammaticales pathologiques comme on pourrait l'être de problèmes obsessionnels et compulsifs fait abstraction d'une forme de « refoulement » de nature purement émotive — et non conceptuelle — sur laquelle on a en général bien peu de contrôle. Il n'est donc pas assuré que malgré une bonne « prise de conscience » du problème, ce dernier disparaisse de lui-même. Voilà sans doute l'une des lacunes principales de la « méthode » de Wittgenstein.

On aura compris que ces études ne s'adressent pas à un public de non-spécialistes et ne consistent pas, de ce fait, en une introduction à la pensée de Wittgenstein. Elles abordent plutôt des problèmes très précis, qu'on retrouve ailleurs dans l'œuvre de Wittgenstein, mais surtout centrés, ici, sur les *Dictees* Volume I auxquelles il convient de se référer constamment.

Pasquier Lambert  
Université de Montréal

*L'art et la norme*, Société 15/16, Montréal, 1996, 464 p.

Suzanne Foisy

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027497ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027497ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Foisy, S. (1998). Compte rendu de [*L'art et la norme*, Société 15/16, Montréal, 1996, 464 p.] *Philosophiques*, 25 (2), 300–304. <https://doi.org/10.7202/027497ar>

*L'art et la norme*, Société 15/16, Montréal, 1996, 464 p.

Publié autour du Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité (Montréal), *Société* est un périodique qui réfléchit sur les transformations sociales fondamentales et qui discute des « enjeux normatifs » d'une sortie de la modernité. Notre intention n'est pas d'examiner tous les articles de ce recueil (dont certains comportent nombre de pages) ou d'établir la sempiternelle nature d'une esthétique postmoderne qui ne s'y trouve pas. Nous aimerions cerner quelques questions autour du « lieu » actuel de l'esthétique dans le carrefour entre esthétique et postmodernité. Les heureuses synthèses de L. Jacob (liminaire) viennent compléter à l'ensemble hétéroclite. Il s'agissait, au départ, de distinguer et d'articuler des niveaux d'analyse : 1) situation historique et ontologique de l'art ; 2) restructuration du système de l'art ; 3) tendances et enjeux de la pratique artistique. Parmi ces textes, deux projets se concentrent davantage sur la « normativité » de l'art. Ils feront l'objet de la majorité de nos commentaires et nous reviendrons ensuite très brièvement sur les autres contributions.

Soucieux des présupposés d'une réflexion sur la « fragilité inhérente des œuvres d'art » dans le contexte de la crise actuelle, M. Ratté entend réfléchir sur la forme esthétique de la musique improvisée. Il lui importe d'évaluer les entreprises qui traitent de culture populaire d'un point de vue divergeant des idéologies qui polarisent l'institution savante de cette forme d'art vers l'axe moderniste/postmoderniste. La formalisation proposée veut élargir la portée de ces arts dont l'horizon esthétique a été voilé. Une nouvelle articulation de l'expérience de l'œuvre par une critique immanente pourrait, en effet, contrer un postmodernisme qui négligerait la dialectique constitutive du sens en abandonnant l'œuvre aux préconstructions de l'expérience médiatique. Le programme sociocommunicationnel présenté veut saisir les modalités de reproduction du sens de ces expériences et un espace d'interaction *a priori* qui devance l'arbitrage de l'histoire de l'art. Cette reconstruction des conditions d'une légitimité socioinstitutionnelle de la production artistique pratique une « anamnèse théorique » de la norme de surinterprétation de l'historicité afin de renouveler la compréhension de l'institution art comme « lieu d'émancipation de tous (normativité) et chacun (singularité) ». Le concept paradigmatique de rationalité esthétique (Habermas, Wellmer, Seel, Rochlitz) qui a déjà fait valoir la spécificité de la modernité esthétique en regard d'une raison élargie et spécifiée par l'expérience esthétique, est bonifié ici par un emboîtement de la dialectique de l'œuvre « dans la frange du communicable ». Tandis que l'entreprise philosophique de Rochlitz (malgré son intérêt propre) rate le sens des œuvres, l'unité pragmatique-communicationnelle et langagière de l'expérience esthétique chez Wellmer n'a plus besoin de philosophie. Le contenu cognitif et l'échange communicationnel des institutions artistiques se réalisent dans l'entrelacement des prétentions de validité dans le quotidien. Devant le constat d'un manque de problématisation réciproque de la sphère de la communication banale et de celle de l'art et d'une abdication philosophique tant chez Wellmer que chez Habermas, l'A. propose que seule une réflexion conceptuelle et dialectique (qui opère la critique approfondie des œuvres) peut sonder l'efficacité de la rationalité communicationnelle vis-à-vis de la fluidification institutionnelle artistique. Lorsque tous ces auteurs reprennent la critique adornienne, la valeur normative d'un enracinement de l'art dans le vécu communicationnel n'est pas pensée dans le rapport aux œuvres (où se tient la fragilité essentielle du sens.). À condition que les conceptions suivantes se débarrassent de leur référence à l'absolu, l'énoncé d'une phénoménologie de la création et de la réception qui postule la « normativité » de l'objet singulier chez Lukács sympathise avec l'idée adornienne d'une théorie matérielle et matérialiste des formes qui réclame de la dialectique un mime du mouvement immanent des œuvres. Ces conjugaisons conduisent à transfigurer les couches communicationnelles réifiées.

Une philosophie de l'art *a posteriori*, qui reconfigurerait la conception des expériences esthétiques en vue d'ébranler l'évidence de leur communicabilité, découvrirait les « sens esthétiques » d'Adorno, et élargirait sa critique de la culture que les esthéticiens étudiés dans cet article n'auraient pas assumée. Cette « esthétique » aurait à repenser la zone grise de l'expérience communicationnelle et à amener la raison esthétique sur les voies (peu fréquentées par l'esthétique actuelle) d'un dialogue à la limite où, comme chez l'auteur de la *Théorie esthétique*, le sens s'exhale « à chaque fois ». Tout cela à l'occasion d'un « saut » qui n'est ni logique ni *a priori* et lors d'une ouverture qui n'a rien à envier à l'intersubjectivité consensuelle. « Autonomie de l'art et communication : le problème de l'œuvre d'art dans la théorie socio-communicationnelle postadornienne », en plus de fournir un résumé-synthèse documenté et pesé de la problématique des esthétiques après Adorno, témoigne d'une fidélité étonnante à Adorno par la suggestion même d'autres catégories esthétiques et par la critique des esthétiques qui le présupposent en le dépassant. Penser l'œuvre « comme une médiation symbolique complexe correspondant normativement à un intérêt pour la reproduction de l'expérience communicationnelle dans la frange du

« communicable » est certes une avenue offerte aux récents développements « postadorniens », y compris ceux des « critères esthétiques ». Un retour final sur la frange du musical, alors que cette perspective avait inauguré efficacement la formulation du début, aurait montré l'éclair de la pratique sur la théorie en supplément.

« La condition paradoxale de l'art dans la société postmoderne », de M. Freitag, montre dans un copieux cent pages, non plus le privilège de la discipline philosophique, mais la primauté de la dimension esthétique. La première partie nous introduit à une phénoménologie de la « consubstantialité de l'être et de la forme », où cette dernière est le « moment premier du réel » qui devient la « matrice de l'être » par sa « capacité immanente de transformation, d'enrichissement, de diversification, de nouvelle synthèse ». Mais cette idée n'est concevable qu'en envisageant la genèse de l'art moderne comme dimension sociale particularisée. La deuxième partie met tout en œuvre pour caractériser l'art moderne comme activité autonome et le parcours sociohistorique de son évolution depuis le Moyen Âge jusqu'au romantisme, où il devient le lieu réservé à la vérité de l'expressivité subjective, qui s'oppose à l'industrialisation, pour devenir une idéologie compensatoire. Cette « surenchère » dévoile pourtant l'amorce d'une « condition paradoxale ». La modernité esthétique (« dernier soubresaut » de la modernité historique) porte en germe l'éclatement des paradigmes esthétiques. Alors qu'elle montrait l'activité globale de l'art (artiste et institution compris) résistant aux activités de la réification, la postmodernité révèle la dissémination de la dimension expressive-normative hors de la sphère artistique. Devant cette perte de synthèse subjective, la troisième partie de l'article propose un projet philosophique (énigmatique) qui consiste à « cultiver le sens des formes » par l'intermédiaire desquelles une société peut s'ouvrir à l'exigence de synthèse (réflexivité esthétique, normative et cognitive), tandis qu'elle devient, autrement, le « simple ensemble de ses systèmes ».

Loin des questionnements sur le statut des discours et des vagues esthétiques postmodernes avec greffons philosophiques, ce texte — à la différence du précédent, plus centré sur l'expérience et la fonction esthétiques — s'intéresse à l'emplacement de l'esthétique dans la totalité sociale et couvre deux volets : le paradoxe de l'art et son rapport à la norme. Dans la modernité esthétique, la prégnance ontologique ne s'élève à la conscience d'elle-même que par une dissociation épistémique, ontologique et sociale qui est d'abord « verticale et hiérarchique », pour se faire ensuite « horizontale et catégorique ». Dans cette aporie qu'il faut embrasser dans son déploiement historique et phénoménologique, on doit distinguer un versant *philosophique* et un versant *sociologique*. Le premier touche la réalisation de l'unité du sujet et de l'objet dans la forme sensible. Le paradoxe sociologique concerne le fait que l'art doit rechercher le rétablissement de cette synthèse, mais qu'il ne peut achever cette tâche que dans une pratique sociale séparée. Il existe une tension entre l'idéalité esthétique et la réalité empirique que l'art moderne parvient à résoudre en se sabordant lui-même, alors que le champ artistique continue de tenir en tension banalité et « vraie vie ».

La modernité présentait encore une coïncidence entre la spécificité intérieure de l'art et sa constitution extérieure. Dans le passage à la postmodernité surgit un paradoxe d'un autre ordre (« hypothèse majeure » dans l'analyse de Freitag) : la manière dont il est perçu socialement (concept classique) (extérieur) ne correspond plus à l'idée de sa production (intérieur). Son authenticité contrarie de plus en plus son institutionnalisation en *art world* où le système se referme sur ses propres discours (Luhmann). C'est désormais au milieu de l'art lui-même que s'effectue la division entre sa surspécialisation et le monde de la vie et de l'expérience esthétique. Pour Freitag, cette mort de l'art coïncide toutefois avec la redécouverte de l'importance de la

synthèse sensible, d'où les dimensions cognitives et normatives avaient été originellement (bien qu'arbitrairement) abstraites. Il incomberait à l'art d'entretenir l'« attente de beauté ». La rencontre entre art et norme s'établit dans la reconnaissance de la valeur cognitive et normative (objective immanente) de la dimension esthétique qui fait le « pont » entre le cognitif et l'éthique et constitue leur « matrice » historique. La normativité est l'obligation que l'être contingent se donne pour perdurer dans sa forme et se déployer dans l'interaction. Or, l'art est conçu comme une « projection dans l'être objectif de l'universalité subjective » ; il en est une « épiphanie ». Cette proposition de l'A. est affirmée sous l'angle d'un concept de postmodernité original : l'art moderne n'est pas tant l'art spécifique de la modernité que l'art de la transition à la postmodernité. L'art postmoderne devient par le fait même un moment, une condition, un « idéal-type ». La générosité théorique de cet article (qui a la substance d'un livre en comptant les notes et les extraits prélevés) semble devoir beaucoup à ces havres de réflexion que sont A. Portmann (1967), A. Pichot (1991), R. Williams (1966 et 1961) et M. Merleau-Ponty (1963). L'A., qui pratique la pensée dialectique doublée d'une culture phénoménologique, se donne en outre comme l'héritier de Kant (plus la dialectique ontologique hégélienne) et de Hegel (moins la métaphysique de l'absolu). Malgré les nuances nombreuses qui rendent la lecture parfois difficile, et le mystère du projet d'une « cultivation » formelle (sa réinauguration relève de quelle instance ?), ces lignes qui récapitulent et projettent sans cesse proposent une vision d'ensemble. La dimension esthétique appréhendée par le regard transdisciplinaire chez Freitag contraste avec la compétence exclusive attribuée à la philosophie chez Ratté. Mais l'enjeu est différent : l'un cherche le sens à distance de l'expérience, l'autre au-dedans.

On pourrait multiplier les affinités entre ces articles et les autres textes du numéro par duos et trios sur le thème du paradoxe de l'art et de sa normativité (Freitag/Laliberté/Côté/Dewitte ; De Facendis/Ratté/Bellavance ; etc.). L. Jacob voit dans l'intervention de J. A. Mascotto une « poésie de circonstance ». « La postmodernité : un essai de clarification », de J. Hoarau, reprend la pluralité des significations de ce concept en reconfirmant l'usage critique qu'en font Habermas et Freitag. « L'autonomie de l'art à l'ère de l'autonomie de tout », de G. Bellavance, s'interroge sur la souveraineté de l'art dans le contexte de son institutionnalisation. « Faire son deuil de la mort des formes », de R. Laliberté, approfondit le concept de déformalisation d'Elias en analysant une œuvre littéraire de Segalen. Le domaine esthétique s'y révèle comme le lieu d'imbrication des processus de déformalisation et d'individualisation. « Le sens ontologique de l'ornement », de J. Dewitte, traite de l'art contemporain comme « symptôme et symbole de son époque morcelée ». En référence à Weidlé et Sedlmayr et du point de vue de la théorie des valeurs de H. Broch, il clarifie l'essentiel du processus de purification interne et externe de l'art actuel et son absence de signification, avec le repère de l'architecture. « Panique dans la société. Edgar Allan Poe et les origines de la modernité esthétique aux États-Unis » tente de comprendre l'émergence de la modernité esthétique, en distinguant, avec Freitag, modernité esthétique et modernité historique. Chez J.-F. Côté, l'esthétique apparaît comme ce site réflexif qui permet de poser et de régler des problèmes sociaux. La modernité esthétique fournirait à l'art un rôle différenciant dans un monde qui se clôt sur l'identité. Les textes de D. Vander Gucht (« Le devenir-monde du musée et le devenir-musée du monde ») et D. De Facendis (« Principes élémentaires d'une esthétique antibourgeoise ») — le premier plus sociologique, en présentant le problème d'une muséification de la mémoire sociale, le second plus philosophique, en problématisant la question esthétique par le biais du capitalisme — offrent des interprétations divergentes de la modernité esthétique relativement au problème de l'altérité. Le dernier est le pendant pessimiste des deux projets que nous avons d'abord rencontrés. L'atmosphère de critique sociologique qui flotte au-dessus de ce collectif

permet d'envisager une esthétique plurielle, parfois inégale, qui donne à penser l'art et son sens dans un cadre global que des disciplines plus pointues (par le haut ou par le bas) tendent à bannir carrément de leurs recherches. La constellation que cadence l'article de Freitag et qui problématise les aspects cognitifs, expressifs et normatifs de l'expérience esthétique, où l'esthétique vient s'insérer ou s'échapper (comme dimension, expérience ou discipline), dévoile une large perspective. À la croisée des branches du savoir et en vertu de « raisons », sociologie critique et esthétique communicationnelle travaillent à dévoiler le caractère d'emblée dialectique (indénouable) entre l'art et la société et, par conséquent, l'impossibilité de régler artificiellement la question esthétique par une définition ou une surenchère.

Suzanne Foisy

Département de philosophie  
Université du Québec à Trois-Rivières

---

## Philosophiques

philosophiques

Paolo Rossi, *Les philosophes et les machines, 1400-1700*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1996, 186 p. avec index.

Christian Nadeau

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027498ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027498ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nadeau, C. (1998). Compte rendu de [Paolo Rossi, *Les philosophes et les machines, 1400-1700*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1996, 186 p. avec index.] *Philosophiques*, 25 (2), 304–306. <https://doi.org/10.7202/027498ar>

Paolo Rossi, *Les philosophes et les machines, 1400-1700*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1996, 186 p. avec index.

Cet important ouvrage du philosophe Paolo Rossi paraît aujourd'hui en français plus de trente ans après sa publication italienne. Il s'agit d'une synthèse sur les rapports entre science pratique et philosophie à l'âge classique, plus précisément, de Vésale aux Lumières. L'enjeu fondamental de la thèse de Rossi est de démontrer à quel point fut difficile la convergence des recherches dites philosophiques avec celles des artisans et des techniciens. La *machine* fait ici référence à la technique. À l'exception des chapitres en annexe, la question du *mécanisme* est à l'arrière-plan de l'ouvrage. Pour qui veut davantage de précisions sur ces questions, il est préférable de consulter le livre de Jean-Pierre Sériis (*Langages et machines à l'âge classique*, Paris, Hachette, 1995).

L'objet de Rossi n'est pas le mécanisme, mais la *machine*, plus précisément, la technique que cette machine illustre. Le livre de Rossi doit être lu comme une contribution à l'histoire d'un tout autre débat, celui opposant rationalistes spéculatifs et partisans d'une réforme des savoirs pratiques. Les « machines » dont parle Rossi, ce ne sont pas les mécanismes complexes des corps, mais bien les outils de travail du savant et l'importance de ces instruments pour le progrès de la science.

La plupart des thèses classiques et des systèmes de pensée les plus influents sont présents dans l'ouvrage et l'auteur semble n'avoir omis aucune figure importante. La lecture de l'ouvrage est aisée et les repères chronologiques et intellectuels clairement identifiés. Mais le lecteur demeurera certainement sur sa faim lorsqu'il constatera la brièveté des chapitres consacrés à Léonard de Vinci, Campanella, Robert Boyle et aux encyclopédistes d'Alembert et Diderot. À quelques exceptions près, les auteurs sont commentés dans de courtes monographies qui ne nous apprennent que très peu de choses sur leurs conceptions des sciences. Chaque doctrine est réduite à sa plus simple expression.

Si les philosophes sont pour la plupart médecins, hommes de sciences, bref, s'ils ne sont pas les serviteurs dociles de la métaphysique et pensent et œuvrent dans le champ des arts et des sciences pratiques, le discours officiel des philosophes ne fut pas toujours particulièrement bienveillant à l'égard des sciences naturelles ou positives. Deux penseurs illustrent très bien les rapports difficiles de la raison et des techniques

pratiques : Bacon et Descartes. Sans être les figures de proue de l'ouvrage de Paolo Rossi, on peut voir comment l'auteur les utilise comme deux paradigmes, deux attitudes à l'opposé l'une de l'autre, mais dont les arguments, les principaux axiomes fixent de manière définitive les termes du débat.

Pour Bacon, la réforme des savoirs implique une nouvelle conception de toutes les formes de connaissance. Mais cette révolution ne sera pas faite par la seule philosophie qui, en s'attaquant au problème même de la connaissance, sera en mesure de régner sur les autres disciplines. La philosophie, comme toutes les sciences, acceptera de voir son rôle limité par les autres types d'enquête naturelle, la réforme des savoirs se faisant pas à pas, au fur et à mesure que les découvertes scientifiques permettent de valider ou de rejeter une hypothèse, une croyance, voire un domaine complet d'investigation. Dès lors, des inventions comme la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon dépassent en importance leur simple utilisation sur le terrain. Ces inventions modifient aussi l'idée même de l'appropriation du savoir.

Dans un long chapitre sur l'idée de progrès, Rossi montre bien les étapes qui ont donné à la notion de progrès une véritable architectonique. Pour qu'il y ait progrès dans les sciences, il faut pouvoir connaître l'état des recherches en cours, d'où l'importance de la collaboration entre les scientifiques. Une importante étape de la diffusion des savoirs en vue des échanges critiques entre chercheurs est la création des académies, à la fin de la Renaissance. La science cesse alors d'être un discours spéculatif.

Descartes admet également les impératifs de la collaboration entre les chercheurs et ceux de la publicité des recherches en cours, mais il ne partage pas les vues de Bacon sur l'idée de savoir universel. La rencontre des sciences ne se fait pas au moment des échanges entre les hommes, mais dans l'union intellectuelle des êtres représentée par l'opération réflexive du *cogito*. Ce faisant, Descartes sape les fondements de la réforme baconienne et reprend l'ancien modèle du chercheur solitaire. Il condamne lui aussi les pratiques bizarres des alchimistes et des fous qui espèrent à eux seuls inventer de nouveaux mondes. Sa retraite est d'un autre ordre : il faut, pour lui, sortir du monde pour ensuite y pénétrer avec des outils conceptuels fondés en certitude. Descartes ne nie pas la possibilité d'une science offerte à tous ; la science n'est pas seulement un savoir, elle est une recherche. Mais encore faut-il que le chercheur se donne les moyens de sa recherche. Il existe un donné auquel aucune construction, intellectuelle ou matérielle, ne peut ajouter quoi que ce soit : la vérité. Or, c'est précisément cette idée que rejettent ou tentent d'écarter les tenants de la science expérimentale, Galilée notamment, qui voient dans l'histoire, dans le récit des faits, la base obligée de toute organisation des savoirs. Descartes refuse précisément un tel type de pensée, pour lui trop soumise à la contingence : il s'agit ici du débat classique entre rationalistes et sceptiques que Richard Popkin avait autrefois commenté (*Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*, Paris, PUF, 1995).

L'ouvrage de Rossi est un cas typique de construction savante, proposant un parcours intéressant, mais ne tenant pas la route faute de démonstration rigoureuse des problématiques liées aux rapports entre la philosophie et la technique. Le problème ne tient pas à un souci excessif de contextualisation. Il ne s'agit pas non plus d'erreurs historiques : l'érudition déployée ici – celle des sources et celle des commentaires – est sans faille. Que l'auteur ait décidé de ne pas privilégier certains textes afin d'en faire une analyse plus fine est un choix méthodologique risqué mais qui peut se défendre. Reste alors à définir avec précision les étapes et les moments de passages d'une étape intellectuelle à une autre. L'apparition de nouveaux concepts ou de nouvelles formules dans le débat permet certes de ponctuer historiquement celui-ci, mais elle ne livre pas d'elle-même tous les éléments nécessaires à la compréhension de cette évolution intellectuelle.

Tout se passe, chez Rossi, comme si le cours de l'histoire était déterminé par quelques révolutions intellectuelles dont on veut bien croire à l'existence, mais dont on ne peut guère penser la profondeur. L'auteur oublie que ces révolutions ont lieu au cours de débats et d'échanges, parfois très violents, et que ces débats sont toujours à lire comme des textes où la prudence des auteurs compte pour beaucoup. La présentation du récit historique, sous forme de courtes monographies, ne contribue pas au bonheur de lecture de l'ouvrage. Pour qui voudrait utiliser l'ouvrage en ce sens, les synthèses sur les doctrines des auteurs sont trop brèves pour offrir des renseignements intéressants. Mais le véritable problème est ailleurs. Rossi fait de son parcours historique un parcours sans obstacles. Or, ces obstacles - opposition des thèses, autorité suprême de certains auteurs anciens, etc. - pourraient offrir une dimension théorique au livre de Rossi qui lui fait cruellement défaut. Dernier problème, et non le moindre : si la bibliographie est très riche, elle est néanmoins très datée. L'édition originale de cet ouvrage remonte à plus de trente ans et la recherche des dix ou quinze dernières années sur ces sujets est considérable. On regrettera donc que cette nouvelle édition n'ait pas été publiée avec une profonde révision.

Christian Nadeau

---

**Ronald Dworkin, « Assisted Suicide : What the Court Really Said », *The New York Review of Books*, 25 septembre 1997, p. 40-44.**

Pierre-Yves Bonin

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027499ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/027499ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)  
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonin, P.-Y. (1998). Compte rendu de [Ronald Dworkin, « Assisted Suicide : What the Court Really Said », *The New York Review of Books*, 25 septembre 1997, p. 40-44.] *Philosophiques*, 25 (2), 306–311. <https://doi.org/10.7202/027499ar>

Ronald Dworkin, « Assisted Suicide : What the Court Really Said », *The New York Review of Books*, 25 septembre 1997, p. 40-44.

Ceux qui sont préoccupés par l'euthanasie et ceux qui s'intéressent à la philosophie morale ont sans doute pris connaissance de l'intervention des six philosophes américains bien connus en faveur du suicide assisté. Il s'agit d'un mémoire *amicus curiae* présenté à la Cour suprême des États-Unis, dont les signataires, qui tiennent à souligner qu'ils ont tous « activement contribué à son élaboration », sont Ronald Dworkin, Thomas Nagel, Robert Nozick, John Rawls, Thomas Scanlon et Judith Jarvis Thompson. Le mémoire est reproduit intégralement dans le *New York Review of Books* du 27 mars 1997 (p. 43-47), et précédé d'une introduction-résumé de Ronald Dworkin (p. 41-42).

Je salue l'intervention des philosophes et je tiens d'emblée à signaler que j'approuve leur conclusion. Des dispositions juridiques doivent permettre aux malades chroniques qui le désirent de mettre fin à leur agonie. Je considère cependant dangereuse la justification que les auteurs du mémoire proposent du suicide assisté. À mon avis, une justification reposant sur l'autonomie ou les droits humains fondamentaux permet d'étendre la pratique du suicide assisté à de trop nombreuses catégories de citoyens.

Après avoir situé l'intervention des philosophes dans son contexte, j'exposerai l'essentiel de leur argumentation et discuterai sa portée. Pour d'autres critiques de la position des six philosophes, voir Michael Sandel, « Last Rights », *The New Republic*, 14 avril 1997, p. 27, et Michael Walzer, « Feed the Face », *The New Republic*, 9 juin 1997, p. 29.

### **Le contexte**

Les philosophes ont choisi d'intervenir au moment où les juges de la Cour suprême des États-Unis s'apprêtaient à rendre un jugement susceptible de décider pour plusieurs années de la constitutionnalité des lois des États interdisant le suicide

assisté des malades en phase terminale. Les deux causes sur lesquelles devait porter le jugement opposaient les États de New York et de Washington à deux groupes de patients en phase terminale et à leurs médecins. Ces derniers, qui contestaient la constitutionnalité des lois des États interdisant la pratique du suicide assisté, avaient déjà obtenu des jugements favorables de la part des tribunaux des États impliqués (Ronald Dworkin, « Sex and Death in the Courts », *New York Review of Books*, 8 août 1996). Portées en appel devant la plus haute cour du pays, ces causes devenaient l'objet d'un enjeu considérable. Si la Cour suprême donnait raison aux malades et à leurs médecins, la pratique du suicide assisté serait dorénavant considérée constitutionnelle et cinquante États américains devraient revoir leur législation. Les libéraux craignaient cependant que la Cour suprême actuelle, plutôt conservatrice, renverse les décisions libérales des cours inférieures et laisse tomber ceux qui ont besoin de ce droit pour abrégier leurs souffrances (p. 41).

Saisissant l'occasion d'orienter la législation américaine dans la voie qui leur paraissait la plus raisonnable, six philosophes ont soumis à la Cour suprême un mémoire exposant leur position sur la constitutionnalité du suicide assisté ainsi que sur sa moralité. Le mémoire des philosophes répondait donc à deux questions : une question juridique, « Est-ce que la Constitution américaine reconnaît le droit au suicide assisté ? » ; une question morale, « Est-il moralement acceptable de permettre le suicide assisté ? ».

En juin 1997, la Cour suprême américaine a tranché la question juridique en donnant raison aux États (*Supreme Court Reporter*, vol. 117, n° 18, 15 juillet 1997, p. 2258-2312). Par un vote de 9-0, les juges ont estimé que le droit au suicide assisté ne constituait pas un droit fondamental protégé par la Constitution américaine et que les États possédaient des raisons légitimes et valables d'interdire cette pratique. En ce qui concerne la question morale, comme on pouvait s'y attendre, le jugement de la Cour suprême laisse le débat ouvert. Il ne relève pas de son autorité de se prononcer sur la moralité de pratiques aussi controversées. Dans les pages qui suivent, je discuterai ce second aspect du mémoire des philosophes et soumettrai leur argumentation à la critique.

### L'argument

L'argument de fond des philosophes en faveur du suicide assisté, répété à plusieurs reprises dans leur mémoire et dans l'introduction de Dworkin, est clair et simple :

P1) Dans une société libre, les individus doivent pouvoir prendre eux-mêmes, à partir de leur foi, de leur conscience et de leurs convictions, les décisions personnelles les plus importantes de leur vie (p. 43 et 47) ;

P2) Le choix du moment et de la manière de mourir est une des décisions personnelles les plus importantes de la vie (p. 43 et 47) ;

C) Les malades en phase terminale doivent pouvoir exercer un contrôle sur le moment et la manière de mourir (p. 43 et 47).

La première prémisse énonce le dogme central de la pensée morale et politique libérale. Parmi les décisions personnelles les plus importantes, la tradition libérale inclut généralement le choix de sa religion, de sa morale, de se marier ou non, d'avoir ou non des enfants, etc. (p. 43). (Les philosophes rappellent que la Cour suprême américaine a déjà reconnu que le droit à la liberté explicitement accordé par la Constitution comprenait le droit de faire des choix personnels et intimes. Voir *Planned Parenthood vs Casey*, 505 U. S. 833, 851, 1992.) Les philosophes souhaitent ajouter à cette liste le droit d'exercer un contrôle sur le moment et la manière de mourir.

La formulation la plus expressive de la seconde prémisse se trouve à la page 44. Elle mérite d'être citée au complet.

L'intérêt qu'une personne porte, au terme de sa vie, à faire des choix qui reflètent ses propres convictions constitue une partie si centrale de son droit plus général de faire des « choix personnels et intimes », qu'une protection insuffisante de cet intérêt particulier minerait son droit général. Pour chacun de nous, la mort figure parmi les événements les plus importants de la vie. Comme le dit le juge en chef de la Cour suprême dans *Curzan v. Missouri*, 497 U. S. 261, 281 (1990), « le choix entre la vie et la mort est une décision profondément personnelle d'évidente et d'écrasante finalité ». La plupart d'entre nous considèrent la mort, quel que soit ce que nous pensons qu'il succédera, comme l'acte final du drame de la vie, et nous voulons que ce dernier acte reflète nos propres convictions, celles que nous avons essayé de suivre tout au long de notre vie, non les convictions que d'autres voudraient nous imposer au moment où nous sommes le plus vulnérables. (traduction libre)

Ces mots sont très forts et possèdent des implications que les philosophes devront assumer le moment venu.

La conclusion est également énoncée avec force et clarté. Le but du mémoire est de demander à la Cour suprême de reconnaître le droit au suicide assisté à des malades chroniques agonisant en d'insupportables souffrances. À la fin de leur mémoire, pour faire prendre conscience de l'importance et de l'urgence de la situation, les philosophes décrivent les cas de malades dont l'intolérable condition nous est malheureusement devenue trop familière.

L'argument est de toute évidence valide. Ce qui est inquiétant est qu'il semble justifier non seulement le droit au suicide assisté pour les malades en phase terminale, mais aussi pour de nombreuses autres catégories de citoyens, en fait pour tous ceux qui, après y avoir mûrement réfléchi, décident de mettre fin à leur vie. Compte tenu de la force avec laquelle sont formulées et défendues les deux prémisses, je ne vois pas comment on pourrait résister à un tel élargissement de la conclusion de l'argumentation des « six ». Si le droit de choisir sa mort est une des décisions personnelles les plus importantes de la vie, pourquoi ne pas accorder ce droit à tous les adultes ?

Les six philosophes sont conscients du danger de dérapage et une bonne partie de leur mémoire est consacrée à calmer les inquiétudes que suscite la reconnaissance d'un droit au suicide assisté. Dans son introduction, Dworkin fait d'ailleurs ressortir deux types de glissement néfastes identifiés par les auteurs du mémoire (p. 41) : le glissement pratique et le glissement théorique. Le premier glisse des malades consentants aux malades dont le consentement est forcé ou mal avisé. Le second glisse des malades en phase terminale à d'autres catégories de citoyens, par exemple l'adolescent en peine d'amour ou le handicapé. L'examen de l'attitude des philosophes face au risque de glissement du premier type montrera que leur défense du droit au suicide assisté est vulnérable quant au risque de glissement du second type.

### **Le glissement pratique**

Le premier danger a été formulé par le solliciteur général lors des audiences publiques tenues par la Cour suprême. Bien que le solliciteur général reconnaisse que l'on puisse interpréter la Constitution américaine comme incluant implicitement le droit au suicide assisté, les États ont selon lui des raisons de croire que l'exercice de ce droit, même encadré par la réglementation la plus sévère, mettrait en danger la vie d'un certain nombre de patients. Soit qu'ils pourraient se tromper sur leur propre intérêt, soit être indûment influencés par des proches (p. 45).

Les craintes du solliciteur général n'inquiètent pas les six philosophes pour les trois raisons suivantes : 1) les risques d'erreur sont également présents dans les cas de

refus de traitement et de débranchement d'appareils assurant la survie des malades, c'est-à-dire les cas d'euthanasie passive. Or, la Cour suprême américaine a dans le passé, dans la cause *Cruzan vs Missouri*, reconnu le droit à l'euthanasie passive. Les philosophes ne croient pas que la distinction entre commettre un acte et s'abstenir d'en commettre un, c'est-à-dire entre euthanasie passive et active, soit pertinente. (Pour la discussion de cette délicate question, je renvoie le lecteur aux pages 42 et 45 du mémoire des « six », à la critique de George P. Fletcher ainsi qu'à la réponse de Dworkin aux pages 45 et 46 du numéro du 29 mai 1997 du *New York Review of Books*.) 2) Aucune recherche ne confirme qu'il est impossible de mettre au point une réglementation limitant les risques. Au contraire, l'expérience acquise lors de l'application du jugement *Cruzan* a montré qu'il est possible de réglementer cette pratique. 3) Les risques évoqués par le solliciteur général ne sont pas de nature à empêcher l'exercice d'un droit. Il y a deux sortes de risques : les risques d'erreur médicale, incluant les erreurs dans l'appréciation de la maladie et de la compétence du malade, et les risques d'influence indue ou perverse de la famille ou des proches. Pour les philosophes, ces deux sortes de risques sont des risques inhérents à l'exercice de tous les droits et ne peuvent servir à justifier une interdiction absolue de l'exercice d'un droit fondamental.

Les philosophes profitent de cette discussion pour signaler qu'en ce qui concerne l'évaluation des risques d'erreur et d'abus, le fardeau de la preuve incombe à ceux qui veulent limiter la pratique du suicide assisté. Étant donné que cette pratique se trouve protégée par la Constitution, il faudrait des statistiques non équivoques pour justifier sa limitation. Les philosophes comparent ce fardeau à celui qui incombe à ceux qui désirent limiter la liberté d'expression ou le droit à un procès équitable (p. 46).

La réponse des philosophes au danger de glissement pratique me semble pertinente et convaincante. Elle contribue cependant à augmenter les risques de glissement théorique.

### **Le glissement théorique**

Je rappelle que le danger de glissement théorique repose sur le risque que la pratique du suicide assisté soit étendue à d'autres catégories de citoyens que les malades en phase terminale, par exemple aux déprimés et aux handicapés. Les « six » ne s'étendent pas beaucoup sur ce deuxième type de dérapage. Ils se contentent de deux brèves et surprenantes remarques. Ils conviennent d'abord qu'il peut être raisonnable de limiter la pratique du suicide assisté afin de protéger les individus contre eux-mêmes. L'intervention du gouvernement pourrait se justifier dans les cas où l'État possède toutes les raisons de croire que les citoyens concernés seraient plus tard reconnaissants qu'on les ait empêchés de s'enlever la vie (p. 47). Ensuite, les « six » évitent la question de fond en signalant que la Cour suprême, dans le jugement qu'elle s'appête à rendre au sujet des deux cas qui lui ont été soumis, n'a pas à discuter jusqu'où l'État pourrait intervenir pour limiter la pratique du suicide assisté. Elle ne doit disposer que des cas qui lui ont été soumis. Dans son introduction, Dworkin résume la position des « six » et ajoute (p. 41) que les nombreux et délicats problèmes posés par l'extension de la pratique du suicide assisté ne devraient pas empêcher la Cour suprême d'aller de l'avant.

L'attitude des philosophes face au risque de glissement théorique laisse perplexe et n'est pas de nature à calmer les inquiétudes. Elle illustre clairement la situation délicate où l'argumentation « autonomiste » conduit ses partisans et met en lumière les principales faiblesses et contradictions du mémoire des « six ».

Premièrement, la simple reconnaissance d'un danger de glissement théorique pose un problème aux « autonomistes ». Si l'autonomie constitue réellement la base de la défense du suicide assisté, la préoccupation principale de l'État ou du législateur

devrait alors être de s'assurer que la décision des citoyens concernés est libre et mûrement réfléchie. Tous les problèmes liés au glissement théorique devraient être interprétés comme des difficultés soulevées par le risque de glissement pratique. Par exemple, les problèmes posés par le cas de l'adolescent en peine d'amour ou celui d'une personne devenue handicapée à la suite d'un accident devraient être traités uniquement comme des problèmes concernant la valeur de la réflexion précédant leur décision. La seule façon, pour les autonomistes conséquents, d'empêcher ces individus de mettre leur plan à exécution serait de montrer que leur décision, prise sous le coup d'une émotion passagère, n'est pas le fruit d'une décision mûrement réfléchie. Faire tout reposer sur le consentement éclairé des individus est cependant risqué, car il est facile d'imaginer des cas où il ne sera pas aisé de déterminer si la décision possède le niveau de réflexion requis.

Deuxièmement, une fois que les risques de glissement théorique sont interprétés comme des risques de glissement pratique, tous les arguments invoqués par les « six » pour réduire ou minimiser les risques de glissement pratique deviennent alors autant d'arguments pour justifier l'extension du suicide assisté et augmenter les risques de dérapage : 1) les risques d'erreur sont présents dans toutes les formes de suicide assisté ; 2) il est possible de réglementer la pratique (on pourrait, par exemple, limiter l'exercice de ce droit aux citoyens ayant suivi une psychothérapie ou à ceux âgés de plus de trente ans) ; 3) s'agissant d'un droit fondamental, les risques d'erreur ne sont pas suffisants pour empêcher l'extension de la pratique du suicide assisté.

Troisièmement, la règle paternaliste que les six philosophes sont prêts à considérer pour limiter la pratique du suicide assisté est déconcertante puisque peu compatible avec leur vigoureuse défense « autonomiste » du suicide assisté. L'adoption d'une règle générale permettant à l'État de limiter les droits et libertés de base des citoyens lorsque les représentants de l'État possèdent de bonnes raisons de croire que les citoyens leur en seraient reconnaissants ferait une moquerie des idées de droit fondamental et d'autonomie. Si l'autonomie signifie considérer l'individu comme l'arbitre suprême de ce qui est bon pour lui, autoriser l'intervention de l'État chaque fois que la majorité de la population considère qu'il est préférable pour l'individu (il faut préciser que le bien de la société n'est pas en cause ici) de s'abstenir de certains comportements anéantit à toutes fins utiles l'autonomie des individus. Les implications de cette règle, entre autres pour la consommation d'alcool, de tabac et de matériel pornographique, pourraient être considérables.

Quatrièmement, s'il est vrai que la Cour suprême des États-Unis n'a pas pour le moment à se prononcer sur la délimitation du droit au suicide assisté, il n'en est pas moins vrai que dans le cas où la Cour reconnaîtrait ce droit, la justification retenue aurait de lourdes conséquences sur la pratique du suicide assisté. Si la Cour suprême fait sienne la justification proposée par les six philosophes, elle devra éventuellement trancher des cas extrêmement délicats ne mettant pas en cause des malades en phase terminale. La Cour devra décider du sort des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, des paraplégiques, de ceux, de plus en plus nombreux, qui ne peuvent psychologiquement pas supporter d'être atteints d'une maladie incurable, de l'artiste qui considère comme finie sa vie créatrice et de tous ceux qui, pour une raison ou une autre, en ont assez de vivre. Pourquoi ces personnes n'auraient-elles pas le droit de prendre elles-mêmes une des décisions personnelles les plus importantes de leur vie ?

En résumé, les six philosophes font face au dilemme suivant : s'ils acceptent de limiter considérablement la pratique du suicide assisté, ils montrent qu'ils ne prennent pas au sérieux le droit de choisir le moment et la manière de mourir sur lequel repose leur argumentation ; s'ils refusent, leur proposition devient très inquiétante.

### Une meilleure approche

Je terminerai en précisant que la principale difficulté soulevée par la position des « six » n'est pas que la reconnaissance d'un droit au suicide assisté pour les malades chroniques ou en phase terminale risque d'étendre une pratique controversée. Toutes les politiques sociales et tous les droits présentent des risques d'élargissement indu. La difficulté est plus exactement que l'argument dont les philosophes se servent pour justifier le suicide assisté des malades chroniques multiplie les risques de dérapage. S'il n'y avait que la justification « autonomiste », ceux qui appuient le droit au suicide assisté des malades chroniques devraient peut-être se résigner et en assumer les conséquences. Ce n'est cependant pas le cas. Il existe d'autres défenses de ce droit. On pourrait, par exemple, fonder le droit au suicide assisté directement sur la volonté de mettre un terme à la souffrance des agonisants et de préserver la dignité des malades.

Je n'ai pas l'intention de développer ici cette voie, l'objectif du présent essai étant essentiellement de commenter la position des six philosophes américains. Je signalerai cependant deux des principaux avantages de cette conception sur la justification « autonomiste » privilégiée par les « six ». Premièrement, en ciblant des groupes précis de citoyens, en l'occurrence les malades chroniques ou en phase terminale, une justification basée sur la volonté de mettre fin à une souffrance inutile et de préserver la dignité des malades permet de limiter considérablement les risques de glissement théorique. Elle permet d'éviter les problèmes liés à la gestion de principes généraux difficiles à formuler et à appliquer.

Deuxièmement, n'en déplaise aux six philosophes, dans les sociétés libérales et démocratiques occidentales il semble exister un plus large consensus sur la nécessité d'éviter la douleur extrême et d'assurer la dignité des grands malades que sur le droit de choisir le moment et la manière de mourir. Pour ceux qui considèrent qu'il est dans l'intérêt de tous les citoyens d'une démocratie pluraliste de rechercher les plus larges consensus possibles et de limiter les occasions de désaccord, cet avantage n'est pas négligeable.

Pierre-Yves Bonin

Département de philosophie  
Université du Québec à Trois-Rivières

---

## Livres reçus

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales  
Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1998). Livres reçus. *Philosophiques*, 25 (2), 313–316.  
<https://doi.org/10.7202/027500ar>

## LIVRES REÇUS

- Alain, *Propos sur les Beaux-Arts*, Paris, PUF (coll. « Quadrige »), 1998, 290 p.
- Andrieu, Bernard, *La neurophilosophie*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1998, 128 p.
- Bachelet, Bernard, *L'espace*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1998, 128 p.
- Badiou, Alain, *Abrégé de métapolitique*, Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1998, 171 p.
- Badiou, Alain, *Court traité d'ontologie transitoire*, Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1998, 203 p.
- Badiou, Alain, *Petit manuel d'inesthétique*, Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1998, 219 p.
- Barbaras, Renaud (dir.), *Merleau-Ponty : notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl*, suivi de *Recherches sur la phénoménologie de Merleau-Ponty*, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1998, 406 p.
- Becquemont, Daniel et Laurent Mucchielli, *Le cas Spencer. Religion, science et politique*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1998, 358 p.
- Binoche, Bertrand, *Introduction à De l'esprit des lois de Montesquieu*, Paris, PUF (coll. « Les grands livres de la philosophie »), 1998, 382 p.
- Campagna, Norbert, *La pornographie, l'éthique et le droit*, Montréal/Paris, L'Harmattan (coll. « Éthikè »), 1998, 320 p.
- Castel, Pierre-Henri, *La querelle de l'hystérie. La formation du discours psychopathologique en France (1881-1913)*, Paris, PUF (coll. « Collège international de philosophie »), 1998, 349 p.
- Cauquelin, Anne, *Les théories de l'art*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1998, 128 p.
- Challiol-Gillet, Marie-Christine, *Schelling, une philosophie de l'extase*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 1998, 378 p.
- Charrak, André, *Musique et philosophie à l'âge classique*, Paris, PUF (coll. « Philosophies »), 131 p.
- Chrétien, Jean-Louis, *L'arche de la parole*, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1998, 205 p.

- Christian, William et Sheila Grant (éd. par), *The George Grant Reader*, Toronto, University of Toronto Press, 495 p.
- Cossutta, Frédéric (dir.), *Lire Bergson : « Le possible et le réel »*, Paris, PUF (coll. « Collège international de philosophie »), 1998, 217 p.
- Couture, Jocelyne, Kai Nielsen et Michel Seymour (éd. par), *Rethinking Nationalism (Canadian Journal of Philosophy), Supplementary Volume 22*, Calgary, University of Calgary Press, 1998, 703 p.
- Devillairs, Laurence, *Descartes, Leibniz. Les vérités éternelles*, Paris, PUF (coll. « Philosophies »), 1998, 125 p.
- Droit, Roger-Paul, *La compagnie des philosophes*, Paris, Odile Jacob, 1998, 345 p.
- Dumouchel, Paul et Bjarne Melkevik (dir.), *Tolérance, pluralisme et histoire*, Montréal/Paris, L'Harmattan (coll. « Éthikè »), 1998, 224 p.
- Dutt, Carsten, *Herméneutique, Esthétique, Philosophie pratique. Dialogue avec Hans-Georg Gadamer* (trad. de l'allemand par Donald Ipperciel), Montréal, Fides, 1998, 133 p.
- Fichant, Michel, *Science et métaphysique dans Descartes et Leibniz*, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1998, 412 p.
- Fortino, Mirella, *Convenzione e razionalità scientifica in Henri Poincaré*, Soveria Mannelli, Rubbettino (coll. « Collana di Storia delle Idee »), 1997, 268 p.
- Gagnon, France, Marie Mc Andrew et Michel Pagé (dir.), *Pluralisme, citoyenneté et éducation*, Montréal/Paris, L'Harmattan (coll. « Éthikè »), 1998, 348 p.
- Grondin, Jean (éd. par), *Gadamer Lesebuch*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1997, 308 p.
- Hourdakis, Antoine, *Aristote et l'éducation*, Paris, PUF (coll. « Éducation et formation »), 1998, 126 p.
- Huneman, Philippe, *Bichat, la vie et la mort*, Paris, PUF (coll. « Philosophies »), 1998, 128 p.
- Kessler, Mathieu, *L'esthétique de Nietzsche*, Paris, PUF (coll. « Thémis Philosophie »), 1998, 259 p.
- Klibansky, Raymond et Josiane Boulad-Ayoub (dir.), *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, 686 p.
- Laforest, Guy et Philippe de Lara (dir.), *Charles Taylor et l'interprétation de l'identité moderne*, Centre culturel international de Cerisy la Salle/Cerf/ Les Presses de l'Université Laval, 1998, 372 p.
- Lamonde, Yvan et Claude Larin (éd. par), *Louis-Joseph Papineau, un demi-siècle de combats. Interventions publiques*, Montréal, Fides, 1998, 662 p.
- Lefranc, Jean, *La philosophie en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1998, 128 p.

- Lories, Danielle, *Le sens commun et le jugement du phronimos. Aristote et les Stoïciens*, Louvain-la-neuve, Peeters (coll. « Aristote. Traductions et études »), 1998, 571 p.
- Mazauric, Simone, *Gassendi, Pascal et la querelle du vide*, Paris, PUF (coll. « Philosophies »), 1998, 128 p.
- Melkevik, Bjarne, *Horizons de la philosophie du droit*, Québec et Montréal/Paris, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1998, 248 p.
- Milot, Micheline et Fernand Ouellet (dir.), *Religion, éducation et démocratie*, Montréal/Paris, L'Harmattan (coll. « Éthique »), 1998, 257 p.
- Montminy, Martin, *Les fondements empiriques de la signification*, Montréal/Paris, Bellarmin/Vrin (coll. « Analytiques »), 1998, 234 p.
- Nouvel, Pascal (dir.), *Actualité et postérités de Gaston Bachelard*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1998, 172 p.
- Rey, Jean-Michel, *La part de l'autre*, Paris, PUF (coll. « Collège international de philosophie »), 1998, 257 p.
- Robinet, Jean-François, *Le temps de la pensée*, Paris, PUF (coll. « Major »), 1998, 284 p.
- Romano, Claude, *L'événement et le monde*, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1998, 288 p.
- Sosoc, Lukas K. (dir.), *La vie des normes et l'esprit des lois*, Montréal/Paris, L'Harmattan (coll. « Éthikè »), 1998, 499 p.
- Taylor, Charles, *Hegel et la société moderne* (trad. de l'anglais par Pierre R. Desrosiers), Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Cerf, 1998, 183 p.
- Terré, Dominique, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, Paris, PUF (coll. « Sociologies »), 1998, 310 p.
- Thayse, Jean-Luc, *Éros et fécondité chez le jeune Lévinas*, Paris/Montréal, L'Harmattan (coll. « L'ouverture philosophique »), 1998, 324 p.
- Toland, John, *Raisons de naturaliser les juifs* (trad. de l'anglais et précédé d'une étude de P. Lurbe sur *Tolérance et citoyenneté*), Paris, PUF (coll. « Fondements de la politique »), 1998, 194 p.
- Tugenbat, Ernst, *Conférences sur l'éthique* (trad. de l'allemand par Marie-Noëlle Ryan), Paris, PUF (coll. « Philosophie morale »), 1998, 420 p.
- Vatin, François, *Économie politique et économie naturelle chez Antoine-Augustin Cournot*, Paris, PUF (coll. « Pratiques théoriques »), 470 p.
- Wagner, Pierre, *La machine en logique*, Paris, PUF (coll. « Science, histoire et société »), 1998, 240 p.

Les personnes désireuses de faire un compte rendu de l'un ou l'autre des ouvrages qui apparaissent dans cette liste sont priées de s'adresser à :

Daniel Dumouchel  
Département de philosophie  
Université de Montréal  
C. P. 6128, succ. Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3J7

Téléphone : (514) 343-6484  
Télécopie : (514) 343-7899  
C. élec. : dumouchd@ere.umontreal.ca

## Index volume XXV — 1998

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

Volume 25, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027501ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027501ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1998). Index volume XXV — 1998. *Philosophiques*, 25 (2), 317–318.

<https://doi.org/10.7202/027501ar>

*INDEX*  
*VOLUME XXV — 1998*

Numéro 1 (Printemps) : ..... 1-147  
Numéro 2 (Automne) : ..... 149-318

*ARTICLES*

Sylviane Charles, *Réconciliation et dépassement de l'art par la philosophie chez Hegel : une analyse critique*..... 49  
Roger Cornu, *Évolution et processus configurationnel chez Norbert Elias*.....239  
Antoine Hatzenberger, *Réflexion complice et réflexion purifiante chez Sartre et Heidegger*.....63  
Alan Kirman, *La pensée évolutionniste dans la théorie économique néoclassique* .....219  
Isabelle Koch, *Image plotinienne, image augustinienne* .....73  
Maurice Lagueux, *Rationalité et sélection naturelle en économie* .....163  
Pierre Livet, *Jeux évolutionnaires et paradoxe de l'induction rétrograde (backward induction)*..... 181  
Mathieu Marion, *Wittgenstein, l'intentionnalité et les règles* .....3  
Jean Mathiot, *Évolution, sélection, information La question de la convergence* .....203  
Jean Mathiot et Robert Nadeau, *Présentation* ..... 151  
Robert Nadeau, *L'évolutionnisme économique de Friedrich Hayek*.....257  
Lazare Marcelin Poamé, *Les tâches d'une philosophie pratique à l'âge de la technoscience* .....91  
Denis Sauvé, *Signification et états mentaux : à propos de l'« autireprésentationnalisme » de Wittgenstein* .....29

*ÉTUDE CRITIQUE*

Rachel Barney,  
Louis-André Dorion, *Aristote : Les réfutations sophistiques, introduction, traduction et commentaire*.....111

*COMPTES RENDUS*

Marc Ballanfat, *Les matérialistes dans l'Inde ancienne (Jean-François Belzile)*.....127  
Jeffrey Andrew Barash, *Heidegger et son siècle (Yvon Corbeil)*.....288

Jean-Pierre Belna, <i>La notion de nombre chez Dedekind, Cantor, Frege</i> (Yvon Gauthier).....	126
Bernard Bourgeois, <i>La philosophie allemande classique</i> (Éric Guay).....	129
Jacques Caron, <i>Kierkegaard aujourd'hui : actes du Colloque de la Sorbonne</i> (Dominic Desroches).....	285
Barbara Cassin, <i>L'effet sophistique</i> (Dario De Facendis).....	121
Jean-Pierre Cometti, <i>Philosopher avec Wittgenstein</i> (Pasquier Lambert).....	294
Ronald Dworkin, « Assisted Suicide : What the Court Really Said » (Pierre-Yves Bonin).....	306
<i>L'art et la norme</i> (Suzanne Foisy).....	300
Jean-Luc Marion, <i>Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation</i> (Martin Gagnon).....	136
Platon, <i>Lachès -- Euthyphron</i> (Richard Dufour).....	132
J. G. A. Pocock, <i>Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique</i> (Philip Knece).....	281
David Pugh, <i>Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics</i> (Daniel Dumouchel).....	283
Paolo Rossi, <i>Les philosophes et les machines</i> (Christian Nadeau).....	304
Antonia Soulez, <i>Dictées de Wittgenstein à Wainsmann et pour Schlick</i> (Pasquier Lambert).....	296